

CRÉVAJ 

Chaire de recherche du Canada sur l'évaluation
des actions publiques à l'égard des jeunes
et des populations vulnérables

**PARCOURS D'ENTREE DANS LA VIE
ADULTE ET STRATEGIES
D'AUTONOMISATION DES JEUNES
AUTOCHTONES SUIVIS OU PLACES
EN PROTECTION DE LA JEUNESSE**

Lecture dynamique des trajectoires des
jeunes autochtones suivis ou placés en
protection de la jeunesse

LES CAHIERS DE LA
CRÉVAJ

www.crevaj.enap.ca

 **ENAP**
L'Université de
l'administration publique

**PARCOURS D'ENTREE DANS LA VIE ADULTE
ET STRATEGIES D'AUTONOMISATION
DES JEUNES AUTOCHTONES SUIVIS OU PLACES
EN PROTECTION DE LA JEUNESSE**

**Lecture dynamique des trajectoires des jeunes autochtones
suivis ou placés en protection de la jeunesse**

**Présenté au Centre national de prévention du crime
(CNPC)**

CAHIER : #2012-02.CREVAJ.03-2012

Équipe de chercheurs et professionnels de recherche :

■ **Martin Goyette**

Ecole nationale d'administration publique

■ **Annie Pontbriand**

Msc Sociologie

■ **Marie-Ève Turcotte**

Msc Santé communautaire

■ **Varda Mann-Feder**

Université Concordia

■ **Daniel Turcotte**

Université Laval

■ **Stéphane Grenier**

Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

■ **El-Hadji Sawaliho Bamba**

Étudiant, Msc Administration publique

© 2012, CREVAJ, École nationale d'administration publique

ISBN 978-2-923856-59-9 (version papier)

ISBN 978-2-923856-60-5 (PDF)

[Comment faire référence à ce document :](#)

Goyette, M ; Pontbriand, A ; Turcotte, ME; Mann-Feder, V ; Turcotte, D; Grenier, S et El-Hadji Sawaliho, B (2012) : *Parcours d'entrée dans la vie adulte et stratégies d'autonomisation des jeunes autochtones suivis ou placés en protection de la jeunesse*, Montréal : Cahier #2012.02.CREVAJ.03-2012.

Mars 2012

Sommaire

REMERCIEMENTS.....	6
AVANT-PROPOS.....	7
PROBLEMATIQUE	8
MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE.....	12
1.1 Les étapes préalables à la recherche	13
1.1.1 Considérations éthiques.....	13
1.1.2 Les communautés participantes.....	13
1.2 La collecte des données.....	14
1.2.1. Critères de sélection et processus de recrutement	14
1.2.2 Portrait des jeunes rencontrés aux deux temps de mesure.....	16
1.2.3 Outils de collecte	17
1.2.4 Déroulement des entrevues.....	18
1.3 Le traitement et l'analyse des données	19
MODALITÉS D'ENTRÉE DANS LA VIE ADULTE ET TRAJECTOIRE D'INSERTION.....	20
2.1 Trajectoire scolaire et insertion socioprofessionnelle.....	21
2.1.1 Portrait de la situation scolaire des jeunes aux deux temps de mesure et principaux éléments de bifurcation.....	21
2.1.2 Expérimentation en emploi.....	25
2.1.3 Le rapport des jeunes à l'école et à l'emploi : un regard sur le discours des jeunes	28
2.1.4 Motivation à poursuivre l'école ou intégrer le marché du travail : quelques figures types.....	33
2.2 Trajectoire résidentielle	38
2.2.1 Portrait de la situation résidentielle des jeunes aux deux temps de mesure et principaux éléments de bifurcation.....	38
2.2.2 Éléments de compréhension.	42
2.3 Mise en couple et parentalité	48
2.3.1 Portrait de la situation conjugale et parentale des jeunes aux deux temps de mesure.	48
2.3.2 L'impact de la maternité sur le parcours des jeunes : un « tournant » ?.....	51
ANCRAGE RELATIONNEL & RÉSEAU DE SOUTIEN	55
3.1 Réseau social des jeunes : Analyses quantitatives des résultats obtenus au moyen du questionnaire réseau.....	57
3.1.1 L'étendue et les acteurs significatifs du réseau (n=684 alter et n=141 alter importants).....	57

3.1.2 La composition du réseau	58
3.1.3 L'origine des alter	63
3.1.4 L'ANCIENNETÉ DES RELATIONS.....	64
3.1.5 La stabilité des réseaux sociaux entre les deux temps de mesure.....	64
3.2 Ancrage relationnel : un regard qualitatif sur le réseau de soutien autour des jeunes.	65
3.2.1 Des jeunes accompagnés par un réseau soutenant et significatif : ancrage dans un réseau qui favorise la construction de soi.	65
3.2.2 Des jeunes entourés, mais non accompagnés : l'ancrage autour de liens affectifs mais peu « soutenant ».....	69
3.2.3 Des jeunes ancrés dans un réseau instable et conflictuel.....	71
3.3 Évolution du rapport au réseau au deuxième temps de la collecte : un regard sur les dynamiques de changement.	73
PROCESSUS D'AUTONOMISATION & CONCEPTION DU DEVENIR ADULTE.....	76
4.1 Un portrait des jeunes en termes d'autonomisation : quelques figures types.	77
4.1.1 Des jeunes en processus d'autonomisation.....	78
4.1.2 Des juvéniles.....	82
4.1.3 Des jeunes fatalistes précaires	85
4.2 Quand devenir adulte rime avec devenir quelqu'un d'autre : l'omniprésence des contre-modèles dans le discours des jeunes.....	88
4.3 Qu'est-ce que réussir? : La responsabilisation individuelle et collective comme marqueur du devenir adulte et comme critère d'accomplissement.....	91
CONCLUSION	94
BIBLIOGRAPHIE.....	96
ANNEXE 1 : LE FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	98
ANNEXE 2 : LE QUESTIONNAIRE RÉSEAU	103
ANNEXE 3 : LA GRILLE D'ENTREVUE QUALITATIVE	109

Remerciements

Cette étude n'aurait pu être réalisée sans la précieuse collaboration de plusieurs personnes. En premier lieu, nous tenons à remercier tous les jeunes qui ont généreusement accepté de nous rencontrer et de partager une partie de leur histoire avec nous. Nous souhaitons également remercier les gens des trois communautés algonquines participantes à l'étude de nous avoir accueillis sur leurs terres. Nous voulons aussi remercier l'ensemble des intervenants du Centre jeunesse de l'Abitibi-Témiscamingue (CJAT) pour le soutien constant tout au long de la démarche de recherche.

De façon plus particulière, nous souhaitons exprimer notre gratitude à des partenaires privilégiés. Un énorme merci à Raymonde Lauzon pour son support de tous les instants et pour sa générosité. Merci à monsieur Sylvain Plouffe, Directeur de la protection de la jeunesse, pour son ouverture à la recherche et sa précieuse collaboration. Merci également à Normand St-Germain et à Martine Carrier pour leur accueil et leur soutien dans le cadre de la collecte de données.

Nous remercions aussi le personnel de recherche de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQAT), Emmanuelle Lefebvre, Pascale Poulliot, Mélissa Morin et Anne-Laure Bourdaleix-Manin, qui ont collaboré à la collecte de données.

Cette recherche est financée par la Stratégie nationale pour la prévention du crime du Gouvernement du Canada, en collaboration avec le ministère de la Sécurité publique du Québec et par l'Association des centres jeunesse du Québec (ACJQ).

Une subvention du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH 2008-2011) a également permis d'approfondir l'analyse autour des réseaux sociaux des jeunes autochtones participants à l'étude longitudinale ainsi que de financer une vague ultérieure de collecte des données.

Avant-propos

Ce rapport de recherche présenté au Centre national de prévention du crime (CNPC) est le second rapport de recherche soumis dans le cadre de l'objectif 1 du projet *Soutien à la vie autonome* (SAVA). Ce volet de la recherche visait à mieux cerner le parcours d'insertion des jeunes autochtones recevant des services des centres jeunesse au Québec ainsi que les obstacles à leur intégration dans le contexte de leur passage à la vie adulte. Le premier rapport soumis au CNPC dans le cadre de ce volet, présentait l'analyse des propos recueillis auprès d'informateurs clés détenant une expertise d'intervention auprès de jeunes adultes de deux communautés algonquines francophones de l'Abitibi-Témiscamingue¹.

Ce second rapport présente l'analyse du matériel de recherche obtenu dans le cadre d'une collecte de données menée auprès des 31 jeunes autochtones ayant participé à l'étude. Le corpus de données analysé représente un matériel privilégié obtenu grâce au travail soutenu d'une équipe qui a multiplié les efforts et les déplacements pour rejoindre les jeunes autochtones dans leurs différents milieux de vie. La particularité et la richesse du matériel recueilli tiennent, entre autres au caractère longitudinal de l'étude, les jeunes ayant été rencontrés à deux temps de mesure dans leurs parcours, soit quelques mois avant la fin des services avec le centre jeunesse et quelques mois après. Les entretiens réalisés au moment de la deuxième collecte de données se sont avérés particulièrement intéressants puisque, d'une part, les jeunes étaient généralement plus à l'aise dans leur rapport avec l'intervieweur et que, d'autre part, ces deuxièmes rencontres permettaient d'aborder ouvertement avec les jeunes l'évolution de leur parcours entre les deux entrevues ainsi que les événements marquants ou les bifurcations quant à leurs projets lorsque c'était le cas.

Bien que des pistes d'intervention soient abordées dans le cadre du présent rapport, il s'avère important de souligner que les travaux de l'équipe dans le cadre plus global du projet SAVA se poursuivent. Comprendre la particularité du passage à la vie adulte des jeunes autochtones permettra, dans une phase ultérieure de la recherche, de développer des interventions et des outils qui contribueront à préparer ces jeunes à la vie autonome et à les soutenir lors de cette transition. Dès l'automne 2010, une démarche d'intervention de groupe visant l'entraide mutuelle entre jeunes autochtones en transition à la vie adulte sera expérimentée et validée. Un groupe de travail réunissant des acteurs clés de l'intervention auprès des jeunes autochtones commencera également ses travaux à l'automne autour de l'adaptation d'un outil d'évaluation de l'autonomie.

¹ Goyette, M., Grenier, S., Pontbriand, A., et al. (2009). *Enjeux relatifs au passage à la vie adulte de jeunes autochtones: vers une meilleure compréhension de la particularité du contexte de communautés algonquines de l'Abitibi-Témiscamingue*. Montréal, Remis au Centre nationale de prévention du crime, 82p.

Problématique

La littérature scientifique fait, depuis quelques années, le constat d'un allongement de la jeunesse dans les sociétés occidentales de même que d'une diversification des parcours d'entrée dans la vie adulte. Ces transformations, imputables au contexte de mutations sociales marqué entre autres par la montée du travail atypique et la scolarisation accrue (Giddens, 1991; Trottier, 2000; Vultur, 2003; Gauthier, 2003), ont significativement modifié les trajectoires individuelles d'insertion des jeunes en Occident (Galland, 1997; Gauthier et Guillaume, 1999). Ainsi, la séquence habituelle du « devenir adulte » propre à la société industrielle, caractérisée par l'entrée sur le marché du travail, la décohabitation parentale et la création d'une nouvelle famille, ne témoigne plus de la réalité des jeunes d'aujourd'hui. L'insertion des jeunes laisse place à une certaine individualisation des parcours, maintenant faite de pas en avant et de reculs, au gré d'un processus d'expérimentation nécessaire à la construction d'une identité d'adulte.

Si l'insertion sociale des jeunes en général s'est complexifiée à plusieurs égards, les impératifs associés à l'entrée dans la vie adulte constituent également un enjeu majeur pour plusieurs jeunes vulnérabilisés soit par l'absence d'un réseau de soutien ou par des difficultés psychosociales particulières. Ainsi, bien qu'une partie de la jeunesse parvienne à trouver sa place dans la société et à conjuguer ses aspirations aux attentes et exigences qui lui sont adressées, pour certains jeunes adultes, le processus d'insertion sociale se vit beaucoup plus difficilement et se solde parfois par une mise à l'écart des différentes sphères d'insertion. Si l'insertion socioprofessionnelle des jeunes en général est un enjeu social important, celle des jeunes sous-scolarisés et en difficulté, comme le sont de nombreux jeunes pris en charge par les centres jeunesse, paraît d'autant plus difficile en raison de leurs difficultés psychosociales et de santé, de leur manque de soutien et de préparation à la vie autonome et des exigences du marché de l'emploi. Or, bien qu'il soit reconnu que les jeunes placés en milieu substitut rencontrent des difficultés d'insertion au Québec et au Canada, peu d'organismes ont tenté de relever le défi d'une intervention soutenue visant la réalisation de leur insertion socioprofessionnelle et peu de recherches ont envisagé le devenir des jeunes placés (Goyette, 2007; Reid, 2007), particulièrement en ce qui concerne les jeunes autochtones.

Un regard sur la situation des jeunes autochtones

Les jeunes autochtones constituent un groupe qui doit composer avec des obstacles particuliers à l'insertion qui se superposent à ceux vécus par l'ensemble des jeunes adultes. La littérature dresse à cet égard un portrait statistique relativement figé, qui met en valeur les difficultés d'insertion socioprofessionnelle des jeunes autochtones et les principaux facteurs susceptibles d'influencer négativement leur devenir (taux élevés de décrochage et de chômage, maternité précoce, réseaux de soutien fragilisés,

problèmes de dépendance, inscription dans un parcours de délinquance, difficultés d'accès aux services et inadéquation culturelle des services, etc.).

Si nous en savons beaucoup sur la situation socioprofessionnelle des jeunes autochtones, peu de travaux appréhendent véritablement leur processus d'insertion sociale et mettent en contexte la particularité de leur passage à la vie autonome. Or, cette articulation entre les transitions biographiques et la particularité des contextes sociétaux et culturels est cependant incontournable lorsqu'il s'agit d'appréhender les enjeux et les déterminants de l'insertion sociale des jeunes de même que leur modalité de transitions à la vie adulte (Bidart, 2006). Les normes sociales d'indépendance et d'accomplissement adulte permettent de mettre en lumière les marqueurs d'autonomisation spécifiques aux différents contextes culturels. Comme le souligne Bidart (2006) :

«... la construction de l'autonomie personnelle ne se fait pas en solitaire ni sans modèles. L'autonomisation se pose comme une construction progressive, connaissant des rythmes divers, des domaines hétérogènes et des atouts inégaux selon les générations, les pays, les groupes sociaux, les moments de la vie. »

(p. 230)

Pour les jeunes autochtones dont la fin de la prise en charge par les services sociaux survient à l'approche de la majorité, la transition à la vie adulte est marquée par des obstacles supplémentaires à l'insertion qui se superposent à ceux qui touchent la population des jeunes adultes issus des centres jeunesse. Peu de logements et d'emplois sont disponibles sur le territoire des communautés autochtones et il n'existe pas beaucoup d'incitatifs à la poursuite du cheminement scolaire, entre autres parce que le réseau de l'éducation y est souvent peu développé (Long et al., 2006). D'autres facteurs contribuent aussi à la faible scolarisation des jeunes tels que le manque d'information sur les opportunités éducatives, l'état d'apathie d'une bonne proportion de la communauté et les messages mixtes des adultes quant à l'importance de la poursuite des études (Fox et al., 2005). Par ailleurs, les communautés sont généralement décrites comme des milieux de vie fortement touchés par des problématiques sociales importantes telles que la pauvreté, l'alcoolisme et la toxicomanie, les dysfonctions familiales et le suicide (Long et al., 2006). Ces facteurs sont au cœur des enjeux d'insertion et d'autonomisation des jeunes autochtones suivis ou placés par les centres jeunesse. Comprendre le devenir de ces jeunes, c'est appréhender les moyens qu'ils prennent pour s'en sortir, les démarches dans lesquelles ils s'engagent, les obstacles qu'ils rencontrent et la compréhension qu'ils se font de leur situation.

En outre, considérant que le processus d'insertion sociale s'envisage différemment selon les perspectives culturelles, comprendre les enjeux d'appartenance à la culture autochtone contribuera à une meilleure adaptation des politiques publiques. En effet, la conception autochtone de la transition à la vie adulte s'inscrit en décalage avec le

modèle de la vie autonome véhiculé dans la littérature scientifique nord-américaine (Long et al., 2006). En opposition avec l'objectif d'autonomisation des jeunes, la culture amérindienne traditionnelle se fonde sur une vision relationnelle du monde qui valorise l'interdépendance du jeune et de la communauté (Long et al., 2006). Dans un contexte où les jeunes amérindiens sont exposés aux conflits de valeurs qui opposent les cultures autochtone et allochtone, il est important de comprendre comment ils arrivent à gérer leur transition à la vie adulte ainsi que les stratégies d'insertion sociale qu'ils emploient. Ces questions sont d'autant plus pertinentes qu'aucune étude recensée n'y donne de réponse.

À l'origine, ce projet de recherche émane d'une volonté de dépasser les lieux communs véhiculés par une perspective psychopathologique pour élargir le regard vers les dynamiques qui sous-tendent le parcours d'insertion des jeunes de même que vers la particularité du contexte culturel et social dans lequel ils sont amenés à se construire comme jeunes adultes. Appréhender le parcours d'entrée dans la vie adulte des jeunes, c'est à la fois rendre compte de la façon dont les jeunes prennent leur place dans différents espaces sociaux que l'on pourrait qualifier d'intégrateurs, mais c'est également saisir le processus par lequel ils se construisent comme personnes, comme adultes en « devenir ».

À travers l'analyse du discours des 31 jeunes autochtones rencontrés dans le cadre de cette recherche, il a été possible de dresser un portrait de leur parcours, de cerner où ils en sont en regard des différentes transitions marquant l'entrée dans la vie adulte, mais également d'appréhender la manière dont ils entrevoient ces transitions. Cette lecture dynamique des trajectoires permet de saisir le parcours d'insertion et d'autonomisation des jeunes à travers les différentes transitions, d'en comprendre les éléments facilitateurs ou, à l'inverse, les principaux blocages.

La première section de ce rapport de recherche présentera les choix méthodologiques qui ont soutenu l'ensemble de la démarche de recherche. Il sera donc question des étapes préparatoires à l'entrée sur le terrain, du processus de collecte des données ainsi que du traitement et de l'analyse de ces données. Les résultats de recherche feront l'objet des sections deux, trois et quatre du rapport.

La section deux du rapport permettra de situer les jeunes rencontrés en regard des différentes modalités d'entrée dans la vie adulte et de dresser un portrait d'où ils en sont à l'aube de leurs 18 ans (moment de la première entrevue) et environ huit mois plus tard (moment de la deuxième entrevue) sur le plan de la trajectoire scolaire et professionnelle, sur le plan de la trajectoire résidentielle de même que sur le plan de la situation conjugale et de la création d'une nouvelle famille. Une lecture transversale du matériel recueilli permettra également de mettre en lumière les principaux blocages, les leviers de mise en action et d'insertion ainsi que les principaux éléments biographiques ou structurels ayant un impact sur la trajectoire d'insertion des jeunes dans ces trois axes intégrateurs.

La troisième section de ce rapport abordera l'aspect relationnel du passage à la vie adulte. Ainsi, à travers une analyse à la fois quantitative et qualitative du matériel de collecte, les relations des jeunes à leur réseau de soutien de même que leur degré « d'ancrage relationnel » seront appréhendés.

Finalement, la quatrième et dernière section du rapport se consacrera au processus d'autonomisation des jeunes autochtones rencontrés et à leur conception du devenir adulte. Il sera alors question de situer les jeunes dans leur parcours d'autonomisation et de voir, au travers de leur discours, comment ils nous parlent d'autonomie, quels sont leurs modèles de réussite, de quelle manière ils se situent subjectivement comme adulte en devenir et comment ils appréhendent l'avenir.

SECTION 1

MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

1

Cette étude² s'est déroulée sur une période de deux ans, soit entre avril 2008 et avril 2010. Une méthodologie qualitative de type longitudinal (Bertaux, 1997) et biographique a permis de suivre à deux temps de mesure le parcours de 31 jeunes autochtones de l'Abitibi-Témiscamingue suivis ou placés en centre jeunesse.

Cette section fera état des principaux choix méthodologiques qui ont marqué le processus de recherche. Dans un premier temps, nous présenterons les étapes préalables qui ont été nécessaires à l'entrée sur le terrain de recherche. Par la suite, nous rendrons compte de la collecte de données auprès des jeunes ainsi que des outils de collecte qui ont été utilisés. Finalement, nous présenterons le processus de traitement et d'analyse des données.

1.1 Les étapes préalables à la recherche

1.1.1 Considérations éthiques

Pour mener à bien cette étude, le projet de recherche a préalablement été soumis aux comités d'éthique du Centre Jeunesse de Montréal - Institut Universitaire (CJM-IU), de l'École nationale d'administration publique (ENAP), de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT) ainsi qu'à l'Université Concordia. Ces différents comités ont légitimé la démarche sur le plan éthique. Comme il s'agit d'une démarche de recherche menée auprès d'une population autochtone, le projet a également été présenté à des leaders des différentes communautés.

Un formulaire de consentement³ a été présenté à chacun des participants à l'étude, et ce, lors des deux rencontres. Le formulaire de consentement, lu avec les jeunes au début de l'entretien, résumait les principaux objectifs de la recherche et assurait la confidentialité des données ainsi que la libre participation et la possibilité de se retirer de l'étude à tout moment. Une copie du formulaire a été remise à chacun des jeunes participants.

1.1.2 Les communautés participantes

Trois communautés algonquines de l'Abitibi-Témiscamingue ont participé à l'étude. Il s'agit des trois communautés algonquines francophones présentes au Québec, toutes trois faisant parties du territoire couvert par le Centre Jeunesse de l'Abitibi-Témiscamingue. L'une des communautés (site A) est relativement isolée sur le plan géographique. Située au cœur du parc de La Vérendrye, à plus de soixante

² Il s'agit ici de la période associée au deuxième volet de la recherche, soit la collecte de données auprès des jeunes.

³ Se référer à l'annexe 1.

kilomètres de Val-d'Or, cette communauté a la particularité de ne pas bénéficier du statut de réserve puisque ses résidents sont considérés comme des « squatters » sur les terres de la Couronne et sont donc privés des services offerts aux réserves. Ainsi, les 400 résidents qui y vivent ne bénéficient ni d'eau courante ni d'électricité et les enfants sont placés en foyer scolaire à Val-d'Or dans des familles allochtones dès le début du primaire pour avoir la possibilité de débiter leur scolarité. La seconde communauté (site B) est située à une trentaine de kilomètres de Val-d'Or et compte environ 1200 résidents. Les jeunes sont scolarisés à l'intérieur de la communauté jusqu'à la fin du secondaire. Finalement, la troisième communauté (site C), située aux abords de la ville d'Amos (à 3 km), est la communauté la plus proche d'un centre urbain. Cette communauté compte 554 résidents. Les jeunes fréquentent l'école primaire de la communauté, mais doivent se rendre à Amos pour faire leur secondaire.

1.2 La collecte des données

1.2.1. Critères de sélection et processus de recrutement

Dans le cadre de la présente étude, l'objectif était de sélectionner un total de 30 jeunes autochtones répondant aux critères de sélection prédéterminés par l'équipe de recherche. Bien qu'il s'agisse d'une étude de type qualitatif, un nombre suffisant de répondants devait être visé de façon à limiter l'impact des pertes de suivis (attrition) au deuxième temps de la collecte, perte qu'il s'avérait difficile à estimer compte tenu du peu d'études de type longitudinal réalisées auprès d'une population de jeunes autochtones.

Les critères de sélection tels que définis à l'origine dans le protocole de recherche étaient les suivants : jeunes autochtones âgés de 16 ou 17 ans; provenant de deux communautés préalablement ciblées dans la démarche; pris en charge par le Centre jeunesse de l'Abitibi-Témiscamingue (CJAT), en vertu de la Loi sur la protection de la jeunesse (LPJ), de la Loi sur le système de justice pénale pour adolescents (LSJPA) ou de la Loi sur les services de santé et de services sociaux (LSSSS), peu importe le type de placement (centre de réadaptation, famille d'accueil dans la communauté ou à l'extérieur de la communauté, foyer de groupe). Une préférence avait également été portée pour la sélection de jeunes avec un long placement (18 mois et plus de placement, privilégier les placements à majorité).

Étant donné le bassin relativement limité de jeunes répondant aux critères initiaux de sélection et les difficultés de recrutement, le critère relatif au placement a dû être revu et des démarches ont également été entreprises avec une troisième communauté algonquine pour élargir le bassin potentiel de répondants. De plus, les jeunes autochtones urbains se trouvant sur le territoire desservi par le CJAT ont également été inclus dans l'échantillon. Ainsi, ont été considérés pour cette étude

les jeunes répondant aux critères d'âge, soit 16 ou 17 ans, habitant sur le territoire desservi par le Centre jeunesse de l'Abitibi-Témiscamingue et pris en charge par ce même centre jeunesse dans le cadre d'un placement ou d'un suivi externe.

L'ensemble du processus de recrutement a été mené en étroite collaboration avec les intervenants et les gestionnaires du CJAT. Dans un premier temps, les jeunes répondants aux critères de sélection ont été identifiés. Les intervenants ont par la suite été contactés par un membre de l'équipe de recherche pour les mettre en contexte et leur demander de faire un premier contact avec les jeunes sélectionnés afin de vérifier leur intérêt à participer au projet. Si un jeune se disait intéressé, un intervieweur de l'équipe communiquait avec lui pour prendre un rendez-vous ou pour l'aviser du passage prochain de l'intervieweur dans sa communauté. Dans l'une des communautés où la majorité des habitants n'ont pas de ligne téléphonique (site A), l'aide des intervenants du service de première ligne nous a été précieuse pour aviser les jeunes de notre visite prochaine ou pour nous mettre en lien avec eux au moment de notre arrivée dans la communauté.

Pour ce qui est de la deuxième rencontre avec les jeunes, le contact se faisait directement par l'intervieweur, ce dernier ayant préalablement demandé l'accord des participants au moment de la première entrevue. Comme l'objectif était de rencontrer les jeunes environ huit mois après leur placement, l'intervieweur devait s'assurer d'avoir en main des coordonnées (numéro de cellulaire, numéro de téléphone d'un proche, adresse courriel, emplacement de la maison dans la communauté, etc.) permettant de les recontacter dans un contexte où ils n'étaient plus suivis par le centre jeunesse.

Le processus de collecte de données s'est avéré beaucoup plus long et complexe que ce qui avait été anticipé au départ par l'équipe de recherche. Plusieurs déplacements dans les communautés et de nombreuses démarches auprès des intervenants et des personnes ressources ont été nécessaires pour nous permettre d'atteindre l'objectif de départ qui avait été fixé à 30 participants.

Plusieurs facteurs explicatifs peuvent être soulevés pour expliquer la complexité du processus de collecte de données. Parmi ces facteurs on note principalement : 1) l'éloignement géographique des communautés; 2) la difficulté de rejoindre certains jeunes (absence de numéro de téléphone fonctionnel, grande mobilité des participants d'une communauté à l'autre, etc.); et 3) la difficulté de mobiliser les jeunes dans le contexte de rendez-vous formels.

L'ensemble de ces facteurs a nécessité un ajustement de la méthode de collecte de données de façon à mieux s'adapter à la réalité des jeunes autochtones et à leur contexte de vie. Il s'est avéré nécessaire de prendre le temps de se faire connaître de la communauté, d'y passer du temps, de se rendre disponible à certains moments afin d'aller vers les jeunes à l'extérieur du cadre d'un rendez-vous préétabli à l'avance, de les rencontrer lorsqu'ils étaient disponibles.

Il a également été nécessaire de prévoir nos déplacements dans les communautés en fonction des événements collectifs ou des moments plus susceptibles de rendre difficile l'accès aux jeunes (les périodes de tournois de hockey, les deuils, les périodes de chasse ou de pêche, etc.).

1.2.2 Portrait des jeunes rencontrés aux deux temps de mesure

L'objectif en ce qui concerne le nombre de jeunes sélectionnés a été atteint. Ainsi, 31 jeunes ont participé à la recherche et 22 ont été rencontrés une seconde fois dans un délai variant entre 8 et 20 mois. Le taux de rétention est de 71 % entre les deux vagues. Parmi les jeunes n'ayant pas participé à la deuxième collecte de données, seulement cinq sont considérés comme des pertes de suivi. Les quatre autres n'avaient tout simplement pas encore été sollicités au moment de la rédaction de ce rapport parce qu'il ne s'était pas écoulé six mois entre le premier temps de mesure et la période de rédaction du rapport. Ces jeunes pourront cependant être rencontrés ultérieurement.

Portrait des répondants au premier temps de la collecte de données (temps 1).

L'âge moyen des répondants à l'étude est de 16.9 ans. L'échantillon est composé de 48% de jeunes provenant du site A (n=15), 10 % du site B (n=3) et 23 % du site C (n=7). Le reste de l'échantillon, soit 19 %, est constitué de jeunes habitant sur le territoire du CJAT mais qui proviennent soit d'une autre communauté autochtone (deux jeunes d'une communauté atikamekw et un jeune d'une communauté crie), soit qui se définissent essentiellement comme des autochtones urbains même si leur famille habite une des communautés visées par l'étude.

Sur le plan de l'historique de placement, au premier temps de mesure, l'échantillon se répartissait comme suit : 74 % des jeunes étaient placés ou avaient déjà été placés en centre jeunesse dans leur parcours (n=23) alors que 26 % des jeunes n'avaient aucun historique de placement (n=8), ces derniers ayant été suivis à l'externe par un intervenant du centre jeunesse. Au moment de la première entrevue, la majorité des jeunes rencontrés, soit 84 % de l'échantillon, habitait avec un parent ou un membre de la famille élargie (n=16), ou dans une famille d'accueil (n=10). Le reste de l'échantillon (16 %) était composé de jeunes placés en centre de réadaptation ou en foyer de groupe (n=5). Il s'avère important de noter que, parmi les jeunes habitant chez leurs parents ou chez un membre de la famille, 26 % étaient tout de même placés en foyer scolaire à Val-d'Or durant la semaine. Ainsi, 39 % des jeunes habitaient dans une communauté à temps plein (n=12), 35 % demeuraient en ville à temps plein (n=11) et 26 % habitaient en ville la semaine et en communauté la fin de semaine (n=8).

Finalement, l'échantillon au temps 1 de la collecte de données était composé de 12 garçons (39 %) et de 19 filles (61 %). Parmi les jeunes filles rencontrées, trois étaient déjà mères et une était enceinte.

Portrait des répondants au second temps de la collecte de données (temps 2).

Toutes proportions gardées, le portrait sociodémographique des jeunes revus en entrevue dans une seconde vague de collecte de données est sensiblement demeuré le même au niveau de la communauté d'appartenance, la majorité provenant des sites A (n=10) et C (n=6).

Le type de lieu de résidence de même que le lieu géographique d'habitation sont des variables qui ont quant à elles changées entre les deux temps de mesure. Cette variation est attribuable à la fin du placement ou au décrochage scolaire qui amène un retour dans la communauté. Ainsi, parmi les jeunes rencontrés au temps 2 de la recherche, 10 % étaient encore en centre de réadaptation ou en foyer de groupe (n=2), 18 % étaient en famille d'accueil (n=4), 5 % en logement autonome (n=1), 5 % chez un ami (n=1), 9 % chez la belle-famille (n=2) et, finalement, 54 % avec les parents ou un membre de la famille élargie (n=12). De plus, une forte majorité habitait en communauté, soit 64 % (n= 14) alors que 27 % (n=6) étaient en ville et 9 % en foyer scolaire la semaine (n=2).

Finalement, l'échantillon au deuxième temps de collecte comprenait une plus grande proportion de garçons comparativement au temps 1, soit 45 % (n=10) des 22 jeunes. Parmi l'ensemble des jeunes rencontrés pour une seconde entrevue, six étaient parents et trois allaient le devenir dans les prochains mois.

1.2.3 Outils de collecte

Deux stratégies de collecte de données ont été utilisées dans le cadre de cette étude. La mise en comparaison de données obtenues par deux ou plusieurs méthodologies indépendantes et différentes, ici des données qualitatives et quantitatives (triangulation de données), permet à la fois d'augmenter la profondeur des analyses et de limiter les biais propres à chacune des méthodes (Groulx, 1997).⁴

Dans un premier temps, les jeunes ont été appelés à compléter, avec l'intervieweur, un outil permettant la reconstitution de leur réseau social et de leur réseau de soutien⁵. À partir d'un générateur de noms, toutes les personnes (alter) avec qui le jeune (ego) est en contact dans divers contextes de vie sont identifiées. Le type de relation (personnes significatives vs connaissances), la fréquence des contacts, l'histoire du lien ainsi que des caractéristiques personnelles sur chacun des alter sont compilés.

Dans un second temps, un entretien semi-dirigé de type récit de vie a été mené auprès de chacun des participants. Ce type d'approche permet d'appréhender, à

⁴ Les guides d'entretien utilisés sont disponibles en annexe.

⁵ Le questionnaire sur les réseaux sociaux est un outil adapté par Charbonneau et Goyette en 2004 (Charbonneau et Goyette, 2005).

partir du regard posé par l'acteur lui-même, les processus objectifs (l'évolution des trajectoires concrètes) ainsi que les processus subjectifs (le sens donné par les jeunes à leur parcours, l'image de soi, les valeurs, les modèles) qui modulent sa trajectoire de vie (Bertaux, 1986).

Les jeunes ont donc été amenés à parler de leur parcours ainsi que de leurs projets en regard de différentes dimensions d'insertion (l'école, l'emploi, l'insertion résidentielle, le lien à la communauté et à la ville, les relations parentales et amoureuses, la parentalité, les amis et les loisirs). Au travers leur récit de vie, l'accent était mis par l'intervieweur sur les sources de motivation, les obstacles ou difficultés perçues, les éléments facilitants ainsi que le soutien du réseau (amis, conjoints, famille) dans les différentes transitions associées à l'entrée dans la vie adulte. La représentation du devenir adulte et de l'autonomie, la perception quant à la fin prochaine des services avec les centres jeunesse ainsi que l'appréciation du soutien reçu en termes de préparation à la vie autonome sont également des thèmes qui ont été abordés avec les jeunes.

Les deux mêmes outils ont été utilisés au moment de la deuxième vague de collecte de données (temps 2). L'objectif était alors de mettre à jour les informations préalablement recueillies et d'aborder les principaux changements dans la vie des jeunes entre les deux temps de mesure. Au-delà d'une simple mise à jour de l'évolution objective de la trajectoire au regard des différentes sphères de vie, le deuxième entretien a permis, de façon plus globale, d'appréhender les facteurs à la fois individuels, structurels et symboliques qui influencent la trajectoire d'insertion et d'autonomisation des jeunes autochtones.

1.2.4 Déroulement des entrevues

Les entrevues réalisées auprès des jeunes, d'une durée moyenne d'une heure trente, ont été menées par un intervieweur de l'équipe de recherche. Les entretiens se sont principalement déroulés au centre jeunesse, à la résidence des jeunes ou au Centre de santé. Quelques entrevues ont également été menées, à la demande des jeunes, dans un lieu public de restauration rapide. Avant de débiter l'entrevue, l'intervieweur présentait les objectifs de la recherche à l'aide du formulaire de consentement. Par la suite, après avoir obtenu le consentement des jeunes et répondu à leurs questions, l'intervieweur débutait l'entretien par la passation du questionnaire réseau suivi de l'entretien semi-dirigé. Finalement, le questionnaire sociodémographique était rempli. Les jeunes ont tous reçu une compensation financière de 20 \$ pour leur participation à l'étude.

1.3 Le traitement et l'analyse des données

Les entretiens réalisés auprès des jeunes aux deux temps de mesure ont été enregistrés et ont été retranscrits intégralement. Pour l'analyse des récits de vie des jeunes, deux méthodes ont été utilisées, soit l'analyse des parcours biographiques et l'analyse comparative.

L'analyse biographique, issue du croisement entre différentes disciplines en sciences sociales, permet d'analyser les interactions entre différentes sphères de la vie des individus tout en intégrant des éléments temporels (l'évolution dans le temps), relationnels (l'univers d'influence), événementiels (les expériences) et identitaires (transformation personnelle). Ce type d'analyse s'avère particulièrement intéressant lorsqu'il s'agit de mettre en relation des éléments à la fois de type microsocial et macrosocial qui influencent la trajectoire (Lelièvre et Vivier, 2001).

À partir de la transcription des entretiens, des matrices ont été constituées pour chaque témoignage des jeunes de façon à reconstituer leur trajectoire en regard des différents axes transitionnels que sont le parcours scolaire et professionnel, le parcours résidentiel et la mise en couple/parentalité. Au-delà de la mise en forme de la trajectoire objective composée d'événements factuels, les matrices ont également permis d'identifier, pour chacun des jeunes, les éléments subjectifs et évoqués au regard des différentes transitions (perceptions, sources de motivation, soutien relationnel, peur, etc.) ainsi que les moments charnières et les « tournants » dans leur parcours.

L'analyse comparative permet, quant à elle, une généralisation des données au-delà des différentes trajectoires individuelles par l'élaboration de modèles (typologie) (Sanséau, 2005). Ce travail d'analyse exige du chercheur un constant processus itératif de retour aux données afin de repérer les régularités et les nouveautés. Au final, il permet de mettre en exergue des processus et des logiques d'action qui traversent le matériel, laissant apparaître les éléments de convergences et de divergences.

Finalement, les données obtenues par le questionnaire réseau et le questionnaire sociodémographique ont été traitées à l'aide du logiciel SPSS 17.0. Pour l'analyse des tableaux croisés et le test d'indépendance, la statistique khi carré au seuil de signification de 5 % a été utilisée. Le V de Cramer a permis de mesurer quantitativement la force d'association entre deux caractères pour lesquels un lien de dépendance est établi; pour les variables dichotomiques, le coefficient est utilisé pour mesurer le degré d'association. Les échantillons n'étant pas aléatoires, la nécessité de respecter la valeur minimale de « 5 » pour les fréquences théoriques dans le test d'indépendance n'a pas été prise en compte; la mesure de tendance centrale utilisée dépend de la nature des données. La moyenne et le mode ont été utilisés respectivement pour les données quantitatives et qualitatives.

SECTION 2

MODALITÉS D'ENTRÉE DANS LA VIE ADULTE ET TRAJECTOIRE D'INSERTION

2

2.1 Trajectoire scolaire et insertion socioprofessionnelle

La fin de l'adolescence et le début de l'âge adulte constituent une période de vie marquée par des transitions importantes. Il s'agit notamment de la période où le parcours scolaire et professionnel à venir se dessine, où les projets commencent à prendre forme et où les jeunes sont appelés à prendre des décisions quant à la suite de leur parcours. Il s'agit entre autres de l'âge où prend fin la scolarisation obligatoire

(16 ans) et où des possibilités nouvelles apparaissent, comme par exemple, le choix de poursuivre l'école par un parcours de scolarisation aux adultes, de suspendre momentanément les études ou de mettre fin au parcours scolaire. Il s'agit également de la période de vie où plusieurs expérimentent l'entrée sur le marché du travail, soit par des emplois d'été ou de façon plus permanente.

L'école et le travail représentent des espaces d'intégration majeurs dans la vie des jeunes et la mise en marge de ces espaces a un impact sur leurs possibilités d'insertion ainsi que sur leur mise en action. La section suivante permettra à la fois de dresser un portrait de la situation des jeunes autochtones rencontrés en regard du parcours scolaire et professionnel, mais également d'identifier quelques éléments de compréhension qui permettront de mieux saisir la trajectoire socioprofessionnelle des jeunes ainsi que leur rapport à l'école et à l'emploi.

2.1.1 Portrait de la situation scolaire des jeunes aux deux temps de mesure et principaux éléments de bifurcation.

La section qui suit permettra de dresser un portrait des jeunes rencontrés en regard de leur situation scolaire au premier temps de la collecte de données (première entrevue) et de rendre compte de l'évolution de leur parcours 8 à 10 mois plus tard (deuxième entrevue).

Portrait de la situation scolaire des jeunes au premier temps de mesure.

Au moment de la première vague d'entretiens, 13 des 31 jeunes rencontrés, soit 42 % de l'échantillon, étaient insérés dans une trajectoire scolaire dite « régulière » à la polyvalente. Parmi ceux-ci, sept complétaient ou avaient complété la quatrième année du secondaire, deux complétaient leur secondaire trois, un était en deuxième secondaire et un combinait des cours de première secondaire à un stage en emploi. Les deux autres jeunes cheminaient à leur rythme en complétant des niveaux multiples.

Amenés à se projeter sur la suite de leur cheminement scolaire, trois de ces jeunes envisageaient de compléter leur cinquième secondaire en suivant le cheminement régulier à la polyvalente et peut-être poursuivre leurs études au Cégep; deux nourrissaient le rêve de finir la cinquième secondaire et d'intégrer un programme sport-étude; un jeune pensait aller compléter un DEP dans une ville voisine dans le cadre d'un programme de formation spécialisée; trois envisageaient poursuivre leurs études à l'éducation aux adultes; et quatre se voyaient continuer à la polyvalente jusqu'à l'atteinte de leurs 18 ans (associé à une fin de placement) et peut-être poursuivre à l'école aux adultes sur le territoire de la communauté.

Cinq des 31 jeunes rencontrés au moment de la première vague d'entrevues, soit 16 % de l'échantillon, étaient à l'école aux adultes au premier temps de la collecte de données. Parmi ceux-ci, un jeune complétait la deuxième année du secondaire, trois complétaient leur troisième secondaire et un jeune était en quatrième secondaire. Le niveau de scolarisation complété des jeunes à l'école aux adultes est donc inférieur (majorité en troisième secondaire) à celui des jeunes qui complètent un parcours régulier (majorité en quatrième secondaire). Le passage de l'école régulière à l'école aux adultes fait suite, pour la majorité de ces jeunes, à un parcours scolaire marqué par des difficultés de comportement ou des difficultés personnelles ayant entraîné un retard scolaire ou une suspension de l'école. Par contre, la scolarisation à l'école aux adultes semble avoir eu un impact favorable, l'ensemble de ces jeunes ayant intégré l'école aux adultes portant aujourd'hui un regard plus positif sur l'école et sur les possibilités pour eux de poursuivre leurs études.

Le sentiment de ne pas être « à sa place » à la polyvalente est présent dans le discours de plusieurs jeunes rencontrés. Ce sentiment semble fortement associé à une intégration difficile dans un environnement allochtone dans lequel ils sentent peu d'appartenance. Le style éducatif de l'école aux adultes, qui permet davantage d'aller à son rythme, de même que la maturité des élèves qui la fréquentent, semblent également davantage convenir aux jeunes autochtones, notamment pour ceux qui ont cumulé un retard scolaire et qui se retrouvent plus âgés que les autres élèves.

« Q. Là comment tu vois ça l'école? Ça as-tu été un changement positif pour toi d'aller aux adultes? R. Oui c'est le fun. C'est genre il faut que tu fasses ton rythme à toi. C'est toi qui avances. Tu fais un test pis après ben tu sais dans quel niveau pis toute ça. Tu fais ce cahier-là, il faut que tu le finisses pis après ça tu fais un autre test. Ici on fait notre rythme. »

(Marvin)

« Aux adultes c'est plus mature que la polyvalente. À la poly ça court quand ça sonne. Aux adultes c'est la plupart du monde sont responsables. »

(Louisa)

Un seul jeune de l'échantillon poursuivait sa scolarité à l'interne au centre de réadaptation du centre jeunesse. Découragé par un retard scolaire important (niveau secondaire 1), ce jeune envisageait avec beaucoup de difficultés la possibilité de poursuivre sa scolarité à la fin du placement.

Un jeune de l'échantillon était en stage au moment de la première entrevue. Cette décision avait été prise suite à une suspension indéterminée de l'école afin d'éviter le décrochage complet.

Finalement, toujours au moment de la première vague d'entrevues, 11 des 31 jeunes, soit 35 % de l'échantillon, étaient en situation de décrochage scolaire. Les difficultés de consommation, le manque de motivation à l'école, le manque d'encouragement et de soutien, la volonté de « prendre un break », la difficulté d'intégration à la polyvalente et finalement le désir de retourner dans la communauté sont les principales raisons évoquées par les jeunes pour expliquer leur décrochage. De plus, pour deux jeunes rencontrés, le décrochage résultait de leur fugue du centre jeunesse.

« Ma consommation était plus forte que tout. J'allais à mes cours, j'étais ben gelé des fois. J'ai dit à mon petit frère, il va falloir que tu arrêtes ça parce que tu es en train de suivre mon chemin. Regarde-moi, je suis rendue juste en secondaire 1 puis j'ai 17 ans. »
(Betty)

Bien qu'ils présentent pour la plupart un retard scolaire important, le dernier niveau de scolarité atteint étant en moyenne la première année du secondaire, presque tous les jeunes en situation de décrochage évoquent le désir de reprendre leur parcours scolaire un jour et ont l'espoir que l'éducation aux adultes dans la communauté leur permettra éventuellement de compléter leur scolarité. Seulement deux des jeunes en situation de décrochage expriment clairement n'avoir aucun désir de retourner à l'école et ont plutôt l'intention d'entrer sur le marché du travail. Il s'agit de jeunes déjà insérés dans un emploi saisonnier en foresterie.

Évolution du parcours scolaire entre les deux temps de mesure.

Parmi les 31 jeunes rencontrés au premier temps de la recherche, 22 ont pu être rencontrés à nouveau environ 8 à 10 mois plus tard. L'analyse de leur parcours entre ces deux temps de mesure a permis de constater que, pour plusieurs d'entre eux, le cheminement scolaire est ponctué de nombreuses bifurcations, de décrochages et de reprises au gré des événements qui surviennent dans leur vie. Loin de suivre une trajectoire « en ligne droite », caractérisée par la fréquentation scolaire de façon ininterrompue jusqu'à la sortie du système scolaire et l'entrée définitive sur le marché du travail, le parcours des jeunes autochtones rencontrés est davantage ponctué de plusieurs allers-retours entre des périodes de décrochages et de tentatives de retour à l'école. Ainsi, au moment de la deuxième entrevue, la situation scolaire des jeunes rencontrés avait, pour plusieurs, changé entre les 8 à 10 mois d'intervalle entre les deux temps de mesure.

Sept jeunes qui étaient insérés dans un parcours scolaire au moment de la première entrevue avaient décroché au moment de la deuxième entrevue. Parmi ces jeunes, deux étaient devenues mères; une conciliait difficilement l'école et le travail en ville et sentait la pression de sa famille de réintégrer la communauté pour s'occuper de sa mère; trois jeunes quittaient la polyvalente en ville pour revenir dans leur communauté; et un avait décroché pour « prendre un break » et expérimenter le travail, mais s'était réinscrit à l'école et devait reprendre dans les jours suivant l'entrevue.

Deux jeunes qui étaient décrocheurs au moment du premier entretien avaient repris l'école malgré des difficultés scolaires et un retard important (niveau présecondaire).

Finalement, parmi les autres bifurcations de parcours, trois jeunes étaient passés de la polyvalente à l'école aux adultes; un jeune s'était maintenu à l'école aux adultes, mais avait pris une pause de quelques mois; et une jeune fille décrocheuse au moment de la première entrevue était, entre les deux entretiens, retournée à l'école aux adultes dans la communauté après une fugue du centre jeunesse, mais avait décroché à nouveau parce qu'elle était devenue maman.

Seulement huit jeunes étaient dans la même situation entre les deux temps de mesure : trois jeunes s'étaient maintenus à la polyvalente et cinq jeunes étaient toujours « décrocheurs ».

Parmi les événements à l'origine des bifurcations dans la trajectoire scolaire des jeunes rencontrés, on retrouve principalement : 1) la fin du placement (directement associée au changement de milieu de vie et au retour en communauté, parfois lié à un décrochage ou parfois, au contraire, à un raccrochage par l'éducation aux adultes dans la communauté); 2) la grossesse, généralement associée à un décrochage, mais qui n'exclue pas un raccrochage un peu plus tard dans le parcours du jeune; 3) la difficile conciliation famille/école; 4) la démotivation souvent associée par les jeunes

à des événements précis, par exemple, une mortalité dans la famille, une expérience de consommation ou un retard scolaire important.

« Quand je suis allée dans mon appartement, pas longtemps après j'ai recommencé l'école, mais aux adultes. J'ai fait ça jusqu'au mois d'octobre. Il fallait je me lève à 5 heures le matin pour que je puisse partir de chez nous à 7 heures. Moi je suis à pied, j'ai pas encore mon permis ça fait que je marchais de mon appart jusqu'à la garderie à mon fils. Ça prenait une demi-heure pis une autre une demi-heure de la garderie à l'école. Un moment donné j'étais tannée. J'étais pu capable. »
(Louisa)

La volonté de mettre fin à une période d'inaction est à l'origine des deux cas de raccrochage scolaire. Ces jeunes associent leur retour à l'école au fait qu'ils étaient « tannés » de ne rien faire. La volonté d'initier un « mouvement » dans leur vie, de se sortir d'une certaine passivité représente donc aussi un élément explicatif des bifurcations de trajectoires scolaires des jeunes autochtones, dans ce cas-ci associé à un raccrochage après une période plus ou moins longue de passivité ou « d'errance ». Les « retours à l'école » pour une durée plus ou moins limitée semblent relativement fréquents dans le parcours des jeunes autochtones.

« Question - Tu avais le projet de retourner à l'école, mais en même temps tu n'avais pas très hâte. Tu disais j'ai peur de pas être trop motivée. Là tu es retournée finalement à l'école. Qu'est-ce qui a fait que tu as décidé de revenir? Réponse- Je sais pas. C'était plate rien faire. »
(Alycia)

2.1.2 Expérimentation en emploi.

La section suivante présente un portrait de la situation en emploi des jeunes rencontrés au premier temps de la collecte de données ainsi que l'évolution de leur parcours et de leurs expérimentations 8 à 10 mois plus tard.

Portrait de la situation en emploi des jeunes au premier temps de mesure.

Au moment de la première entrevue, alors qu'ils étaient âgés entre 17 et 18 ans pour la plupart, 21 des 31 jeunes rencontrés, soit 68 % de l'échantillon, avaient déjà expérimenté le marché du travail à un moment ou à un autre de leur parcours, alors que neuf autres jeunes, soit 29 %, n'avaient jamais occupé un emploi. Un jeune avait, quant à lui, travaillé en plateau de travail pendant la période de placement au centre de réadaptation. Cette expérience est décrite de façon positive et semble avoir répondu à un besoin occupationnel, la période de placement étant associée par ce jeune à une période d'ennui.

« Q. Tu faisais quoi là-bas? R. De la couture, du découpage, je plaçais le manger, je plaçais les affaires. I. Est-ce que tu aimais ça? R. C'était mon passe-temps... parce que c'est plate rien faire dans ma chambre. »

(Charlène)

L'arrêt du parcours scolaire est rarement suivi, pour les jeunes rencontrés, d'une insertion à temps complet sur le marché du travail, mais davantage d'une certaine

inactivité, ou du moins d'une absence du marché du travail « régulier », que ce soit de façon volontaire ou contrainte. Ainsi, parmi les 11 jeunes qui n'étaient plus insérés dans un parcours scolaire à temps plein au moment de la première rencontre, quatre étaient simplement inactifs (sans occuper de boulots occasionnels ni aller à l'école) et sans désir ou projet d'occuper un emploi à court terme; deux jeunes combinaient périodes d'inactivité et insertion sporadique en emploi dans des petits boulots occasionnels dans leur communauté; trois jeunes se consacraient à leur rôle de mère ou attendaient d'accoucher; et finalement, deux jeunes, malgré le désir d'occuper un emploi, se disaient contraints à l'inactivité ou freinés dans leur insertion en emploi par le centre jeunesse.

Outre le profil des jeunes inactifs ou contraints à l'inactivité professionnelle, on retrouve dans l'échantillon d'autres types de profils. Parmi ces profils, il y a celui des jeunes centrés sur leur parcours scolaire. C'est le cas pour neuf jeunes rencontrés pour qui, au moment de la première entrevue, l'absence d'insertion en emploi était associée dans leur discours à une volonté de se centrer uniquement sur leur parcours scolaire, l'école les occupant à temps plein pour l'instant. Parmi ceux-ci, certains évoquaient la possibilité éventuelle de travailler pendant l'été. L'accès à une mesure d'allocation pour jeunes autochtones qui fréquentent l'école est évoqué par certains comme un élément facilitant la décision de se centrer uniquement sur l'école. Parmi ces jeunes centrés sur le parcours scolaire, quelques-uns (n=5) ont tout de même exploré le monde du travail par l'entremise de stages en emploi et parlent de l'expérience de façon positive. Ces stages en emploi constituent une façon d'expérimenter concrètement le marché du travail, de développer des aptitudes professionnelles en lien avec des domaines d'études susceptibles d'être investis et de développer une capacité de se projeter comme travailleur. Les stages en emploi sont également une façon de se faire connaître par les employeurs.

« Ben l'année passée j'ai travaillé comme réceptionniste, puis j'ai beaucoup aimé. Puis quand je suis allée à l'école, j'ai fait des stages en secrétariat, puis j'ai beaucoup aimé. »
(Louisa)

Dix jeunes de l'échantillon étaient, quant à eux, dans un parcours marqué par une conciliation école/emploi. L'expérimentation en emploi s'articule cependant différemment en fonction du lieu de résidence des jeunes, la ville n'offrant pas les mêmes possibilités d'emploi que la communauté. Ainsi, plusieurs jeunes scolarisés en ville qui retournent dans leur communauté pendant l'été y occupent des emplois temporaires d'été ou font du remplacement, que ce soit comme animateur de maison de jeunes, guide touristique, employé au conseil de bande, en foresterie ou au dépanneur de la communauté. La vie en ville à temps plein permet davantage l'inscription dans une dynamique de conciliation travail à temps partiel et études, ce qui est le cas pour deux jeunes qui occupent un emploi dans le secteur de la restauration en ville et d'un jeune qui a travaillé dans un garage de mécanique automobile.

Finalement, seulement un jeune de l'échantillon était dans une situation d'insertion complète en emploi. Bien qu'en situation de placement à l'interne, il occupait un emploi saisonnier dans lequel il se projetait à long terme. À la fin complète des services avec le centre jeunesse, ce jeune formule le projet de poursuivre cet emploi saisonnier en alternance avec une période de chômage durant l'hiver.

« Je m'en vais dans le bois, je travaille pendant 3 semaines, pis après fini le travail je reviens ici (au foyer de groupe). Je reviens coucher aux 14 jours ici. Aux 14 jours, après je reçois ma paye après le lendemain, le lendemain que je suis revenu ici. » (Junior)

L'acquisition d'un statut de travailleur par l'insertion dans un emploi sur une base régulière semble constituer un marqueur important de l'entrée dans la vie adulte des jeunes. Parmi tous les jeunes rencontrés au premier temps de la recherche, un seul d'entre eux se perçoit déjà comme un adulte, soit le seul de l'échantillon ayant complété la transition en emploi. Ce jeune associe le sentiment d'être devenu un adulte aux responsabilités qu'il doit assumer ainsi qu'à l'autonomie financière que le salaire permet.

« Je suis rendu que je me perçois plus comme un adulte »... Ça doit être l'argent qui fait ça, le travail itou. Parce que le travail c'est dur pour un jeune de 10 ans qui a commencé. Passé 10 ans j'ai commencé moi. J'ai commencé avec mon père pis à l'âge de 13 ans j'ai complètement commencé. » (Junior)

Évolution de la situation en emploi entre les deux temps de mesure

Environ dix mois après la première entrevue, la situation en emploi avait, dans l'ensemble, relativement peu changé pour la plupart des participants, bien que plusieurs soient devenus inactifs en lien avec un décrochage scolaire. Ainsi, parmi les jeunes décrocheurs inactifs ou qui occupaient des emplois sporadiques au premier temps de la collecte de données, quatre étaient demeurés inactifs au second temps de la recherche malgré une courte insertion en emploi pour un jeune qui s'est rapidement soldée par un désistement à cause de trop grandes difficultés liées à la consommation.

« Je ne suis pas sur le beat de travailler. » (Betty)

« J'ai travaillé au dépanneur. Là, j'ai fait l'été, mais je n'ai pas toute fait ma job d'été à cause que j'étais trop pris sur la consommation. Je n'arrêtais pas de boire pis prendre de la cocaïne. Là j'ai perdu ma job pis tout... Mais je n'ai pas perdu, j'ai lâché comme genre... C'est moi qui ai lâché à cause que j'étais trop... Je mettais toute ma paye au complet là-dedans. » (Helena)

Deux autres jeunes inactifs au premier temps de mesure étaient cependant retournés à l'école, dont un en cumulant différents emplois sporadiques dans la communauté. Pour ce jeune autochtone, que l'on pourrait qualifier de résilient, le

travail représente à la fois une façon de se garder actif et une façon de se sortir d'une vie difficile.

Parmi les jeunes qui conciliaient école/travail ou qui disaient vouloir terminer l'école avant de travailler, cinq étaient devenus inactifs au deuxième temps de la collecte, l'arrêt de la scolarisation ne s'étant pas soldé par une insertion en emploi. Un seul jeune de l'échantillon avait quitté l'école pour expérimenter le marché de l'emploi à temps plein pendant quelque temps pour ensuite réintégrer l'éducation aux adultes.

« Moi je voulais juste un petit break de l'école, pis après y retourner. Comme c'est là, j'avais pris un assez bon break. Je me sens top shape pour continuer à l'école. »
(David)

Trois jeunes étaient toujours uniquement centrés sur l'école (inactifs en emploi), trois alternaient travail d'été et parcours scolaire le reste de l'année, et un jeune conciliait école/travail à mi-temps.

Finalement, parmi les trois jeunes en situation de placement à l'interne qui ont été revus au deuxième temps de la collecte de données, celui qui occupait un emploi saisonnier avait entrepris un programme d'insertion en emploi en ville. Un autre était toujours placé à l'interne et se sentait toujours freiné dans son désir d'insertion en emploi. *« Parce que j'étais supposé d'y aller cet été. Mais ça a été refusé ici parce que je fuguais trop. Q. Finalement qu'est-ce que tu as fait de ton été? R. J'ai passé l'été à fuguer. »* (Nick) Un troisième jeune, qui, quant à lui, manifestait au premier temps de la collecte de données un fort désir de sortir du centre jeunesse pour travailler, était, au moment de la deuxième entrevue, sorti de placement et retourné dans sa communauté où il était inactif sur le plan de l'emploi. Malgré la volonté de travailler qui était encore présente dans son discours, le peu de possibilités d'occuper un emploi en lien avec ses expériences et ses intérêts semblait le garder éloigné du marché du travail et l'orienter plutôt vers le retour aux études afin d'aller travailler en ville plus tard ou de « créer » son emploi dans la communauté après avoir suivi une formation. Les propos de ce jeune expriment bien la contrainte associée au manque de possibilités d'emploi dans certains domaines dans les communautés.

« Dans le fond je veux faire tout mon secondaire au complet au moins. Puis après ça aller rester à Val-d'Or, me trouver une meilleure job que je pourrais avoir plus qu'ici. Ou je veux ouvrir un garage ici. Je ferais plus d'argent ici. »
(Isaac)

2.1.3 Le rapport des jeunes à l'école et à l'emploi : un regard sur le discours des jeunes

Après avoir dressé le portrait des jeunes rencontrés en ce qui concerne la scolarisation et l'insertion en emploi, il s'avère maintenant essentiel de rendre compte de quelques éléments de compréhension permettant d'appréhender le rapport des jeunes à l'école et au travail. Dans la section qui suit, quatre thèmes

particulièrement présents dans le discours des jeunes ayant participé à l'étude seront exposés afin de rendre compte, de façon dynamique, des éléments sous-jacents à leur trajectoire d'insertion scolaire et professionnelle.

Conscience de la nécessité du diplôme : l'impératif de la scolarisation dans le discours des jeunes

L'importance de la scolarisation et la nécessité d'obtenir un diplôme sont des thèmes omniprésents dans le discours des jeunes rencontrés, à la fois chez les jeunes ayant un rapport plutôt positif à l'école, mais également chez les jeunes pour qui l'expérience scolaire s'est avérée assez négative ou difficile et qui accusent un retard scolaire important. Finir le secondaire est associé à la possibilité d'occuper un emploi au sein de la communauté et ce discours est très intégré à la fois par les jeunes, mais également par leurs parents et par les membres de la communauté. La faible scolarité et la « non-obtention » d'un diplôme d'études secondaires sont parallèlement directement associées, dans le discours, comme des blocages à l'insertion en emploi. Terminer son secondaire représente donc, dans le discours des jeunes, la façon de s'assurer un emploi.

« Il faut vraiment que je finisse mon secondaire 5, au moins ils disent (parents) sinon tu ne trouveras rien. » (Laura)

« Les gens de la communauté ils cherchent toutes de l'emploi, mais le fait qu'ils ont tous lâché en sec 1 et 2, eux autres, ils veulent des gens qui ont leur secondaire 3 au moins. Ça fait qu'ils veulent tous essayer de travailler, mais ça ne marche pas à cause de leur scolarité. » (Émilie)

Par contre, pour plusieurs jeunes rencontrés, et davantage pour les jeunes très centrés sur leur communauté, qui sont peu intégrés en ville et qui ont peu de modèles d'adultes en emploi, la présence dans le discours de la nécessité du diplôme d'études secondaires n'est souvent pas liée à un projet professionnel concret ou défini, l'objectif de finir le secondaire semblant se suffire en lui-même. *« Finir mes études, mon secondaire 5. Après ça je ne le sais pas. Je ne le sais pas ce que je veux faire. » (Alycia)*

Pour ces jeunes, il semble y avoir un éloignement de l'aspect « concret » du travail comme quelque chose d'inconnu ou de peu accessible. Même si finir l'école ou y retourner semble très valorisé dans le discours des jeunes, plusieurs semblent ne pas réussir à ancrer ce projet de façon plus tangible, d'en faire sens dans leur propre trajectoire, d'en faire un levier pour une mise en action qui s'articule dans une démarche concrète d'insertion en emploi.

Le discours des jeunes témoigne donc d'une certaine intériorisation de la norme sociale dominante autour de la nécessité de la scolarisation à la fois sur le plan individuel, comme façon de « réussir sa vie », mais également sur le plan collectif comme façon de contribuer à l'avancement et au bien-être de sa communauté. Par contre, de manière à faire sens pour les jeunes de ce nouvel « impératif », il s'avère

essentiel d'orienter l'intervention et le soutien aux jeunes autour d'un accompagnement dans une démarche de concrétisation d'un projet, dans une mise en lien entre leurs intérêts/aptitudes et les possibilités du milieu ainsi que dans l'accès à des « expérimentations » de toutes sortes qui permettent de se construire comme travailleur, comme personne active et futur travailleur au sein de la communauté. D'un point de vue macrosocial et structurel, se pose également, pour le milieu, la question du développement de possibilités concrètes pour les jeunes en termes d'emplois et du lien entre les besoins du milieu et l'arrimage avec les formations offertes.

L'école comme rempart contre l'inaction et la passivité.

L'école et le travail sont principalement considérés, dans le discours des jeunes rencontrés dans le cadre de cette étude, comme des leviers de mise en action. Très peu associent l'école ou l'emploi à un désir de réalisation personnelle ou à une voie d'accès à un statut social particulier. Ce qui est valorisé par la quasi-totalité des jeunes autochtones rencontrés n'est pas tant d'être un diplômé ou un professionnel, mais d'être quelqu'un d'actif et qui contribue au bien-être de sa famille ou de sa communauté.

La peur d'être « comme les autres », c'est-à-dire ceux qui ont décroché de l'école, d'avoir un parcours de passivité, d'inaction et de consommation étant très présente dans le discours des jeunes, le maintien à l'école ou la mise en mouvement par l'emploi sont perçus par les répondants comme une façon d'éviter cette trajectoire jugée très négativement. La mise en action par l'école devient « la façon de s'en sortir ».

« C'est comme gagner sa vie. Pas comme mes frères, eux autres ils sont sur le bien-être puis ils fount avec ça, c'est juste de consommer. Je veux être une autre personne que comme eux autres. »

(Betty)

« J'aime mieux m'endurer à l'école que faire comme tous les autres que je connais quasiment qui sont assis sur leur cul le matin midi, soir, qui ne font rien. Moi je ne suis pas capable de faire rien. »

(Bazil)

L'insertion en ville comme obstacle supplémentaire à la poursuite du parcours scolaire.

La scolarisation « en ville », c'est-à-dire à la polyvalente située en dehors de la communauté, représente un enjeu important pour plusieurs jeunes autochtones rencontrés. Dès le primaire pour certains et au moment de l'entrée au secondaire pour d'autres, les jeunes autochtones sont intégrés au système scolaire « blanc » dans une école à l'extérieur de la communauté. Cette insertion semble se vivre difficilement pour la majorité des jeunes rencontrés qui disent « ne pas se sentir à leur place » dans ce milieu de vie dans lequel ils ne se reconnaissent pas et où ils ne semblent pas développer d'appartenance. C'est particulièrement le cas pour les jeunes du site A qui, de façon paradoxale, sont intégrés dans des foyers scolaires en ville depuis l'âge de 5-6 ans. Plusieurs des jeunes rencontrés ont évoqué un

«moment charnière» dans leur cheminement scolaire à partir de la troisième secondaire alors que plusieurs jeunes autochtones décrochent. Le départ de la polyvalente de leurs amis, souvent originaires de la même communauté qu'eux, entraîne un sentiment de malaise et d'isolement accru pour ceux qui poursuivent, ce qui semble accentuer le désir du retour dans la communauté.

« Rendu au secondaire tout le monde lâche ça fait qu'on se retrouve tout seul. Avant on était 5-6 dans la même classe c'était moins gênant. Mais avant ça allait bien. J'étais à mes affaires puis je m'occupais de moi puis tout ça. Cette année j'ai dérapé. J'étais moins à l'aise. Je ne sais pas, je n'étais pas à l'aise. J'étais la seule autochtone dans la classe c'est pour ça que j'étais timide mettons. »
(Rosanna)

L'expérience de l'éloignement de la famille et de la communauté est vécue difficilement pour plusieurs jeunes, notamment pour ceux qui ont peu ou pas d'ancrage en ville, qui n'ont pas développé de liens significatifs en dehors du réseau des jeunes provenant de la communauté. Le passage en ville devient alors associé à un certain isolement, ou du moins à une période de latence et d'attente du retour en communauté.

« Quand je suis à V-D je m'ennuie beaucoup d'ici. J'ai hâte que l'école elle finisse pour que je revienne ici puis revoir ma famille puis des fois je trouve ça dur de les voir juste la fin de semaine tandis qu'on est supposés d'être avec notre famille, mais depuis que j'ai 5 ans qu'on est de même. Ça fait que je ne me suis jamais habituée. »
(Rosanna)

La fin de la scolarisation obligatoire à 16 ans, ou la fin du placement en milieu substitut pour ceux placés à majorité, devient alors associée, par les jeunes mais également par les parents, à la possibilité du retour dans la communauté, ce qui marque pour plusieurs, l'arrêt du parcours scolaire. Le décrochage associé à cette transition sera, pour certains, permanent, et pour d'autres, suivi d'un retour à l'école par l'éducation aux adultes dans la communauté.

« Ben ils m'avaient déjà proposé cet été, ils disaient « Moi j'aimerais ben ça que tu reviennes ici ». Là j'ai dit... Ça me tentait ben gros, mais j'ai laissé faire. J'ai décidé... Je vais faire ma dernière année quand même là-bas à la poly. »

(Laura)

La difficulté à se projeter en ville exprimée par plusieurs jeunes rencontrés limite inévitablement les possibilités de poursuivre le parcours scolaire au-delà du secondaire. Par contre, pour les jeunes davantage « urbains » ou qui se sont plus facilement intégrés « en ville », la mobilité résidentielle nécessaire à la poursuite des études postsecondaires ou à une formation spécialisée à l'extérieur de leur communauté est plus facilement envisagée.

Pour les jeunes qui parviennent plus aisément à s'insérer en ville, à y trouver leur place et à investir des espaces d'expérimentation que ce soit par l'école, l'emploi ou les loisirs, la période de placement ou de scolarisation hors communauté aura

permis une distanciation critique par rapport à certains éléments du mode de vie en communauté et l'accès à des modèles d'accomplissement autres⁶. Ces jeunes participent de façon importante à la redéfinition des modèles collectifs. Ils se projettent dans des emplois davantage en lien avec la réalité urbaine, ce qui s'avère problématique lorsque la communauté est très éloignée d'un centre urbain. Certains jeunes illustrent bien la position paradoxale dans laquelle ils se retrouvent alors que les soutiens sont en communauté et que les projets sont en ville.

Cette réalité nécessite d'être considérée au regard de l'intervention alors que l'accompagnement à l'autonomie oriente vers la recherche d'emploi, mais que la réalité du retour à la communauté limite les possibilités, ou du moins les réoriente. Ce paradoxe est présent dans le discours de plusieurs jeunes qui quittent un milieu de placement et qui expriment la volonté de travailler dans un domaine qu'ils ont parfois expérimenté, mais parallèlement, projettent de retourner dans la communauté. Le « quoi faire » dans le contexte du retour dans la communauté semble difficile à imaginer.

« Je le sais pas encore ce que je vais faire. Je vais essayer de me trouver une job sur la communauté pour pas trop voyager. Si je n'ai pas le choix de travailler en ville ben je vais aller travailler en ville. »
(Isaac)

L'impact de l'expérimentation en emploi sur les projets professionnels

Les jeunes qui vivent en milieu urbain ou qui y sont scolarisés ont davantage de possibilités d'expérimentation de toutes sortes (stages, emplois), ce qui a un impact important sur leur trajectoire d'insertion. Ils ont également davantage de possibilités concrètes de travail dans des domaines qui ne demandent pas toujours une scolarisation postsecondaire.

De plus, la possibilité pour des jeunes d'entreprendre des stages ou de s'insérer dans des emplois concrets tôt dans leur parcours est associée à une plus grande capacité à s'orienter vers des emplois en lien avec leurs intérêts et permet également d'associer le travail à une expérience concrète et souvent positive. Ces expériences sont aussi des leviers importants de mise en lien dans un réseau d'emplois. Ces expérimentations favorisent la capacité réflexive quant à ses aptitudes, ses préférences, ses rêves et ont un impact important sur la conscience de soi comme travailleur potentiel. Les jeunes ont une meilleure base à partir de laquelle se projeter. L'emploi réfère alors davantage à quelque chose d'atteignable, de concret, de possible et de connu. Interrogés sur leur projet professionnel, ces jeunes se réfèrent davantage à des expériences concrètes de travail et la recherche d'emploi se fait alors vers un domaine lié aux intérêts ou aux compétences.

⁶ L'auteur Avenel (2006) fait également ce constat dans son étude auprès des jeunes des HLM en France alors qu'il constate que la distanciation de la cité favorise le développement d'une personnalité autonome ainsi qu'une responsabilisation à la fois par rapport à son existence, mais également par rapport à l'identité collective.

« L'année passée, j'ai travaillé comme réceptionniste, puis j'ai beaucoup aimé. Puis quand je suis allée à l'école, j'ai fait des stages en secrétariat, puis j'ai beaucoup aimé itou. Ça fait que là ben dans le fond c'est quasiment juste ça que j'ai appris dans ce que j'ai fait. Là j'essaye de trouver un travail dans lequel je suis (inaudible), un emploi que je suis capable de faire. » (Louisa)

L'insertion en communauté limite quant à elle les possibilités d'emploi à des emplois liés à la forêt ou aux services sociaux. Les jeunes se projettent davantage dans ce type de projet professionnel qui détone, pour plusieurs, avec la réalité de leur parcours scolaire et avec leurs intérêts et/ou capacités à poursuivre la scolarité que demande parfois ce type d'emploi.

Les entrevues permettent de constater une différence marquée entre les projets formulés par les jeunes autochtones vivant en communauté et ceux des jeunes vivant hors communauté ou ayant un parcours significatif en ville ainsi que des modèles à l'extérieur de la communauté. Cette distinction est particulièrement présente dans le cas des jeunes provenant de communautés éloignées d'un grand centre pour qui l'accès à des modèles variés d'emplois est davantage limité. Les projets professionnels semblent alors plus difficiles à formuler, naïfs ou peu ancrés dans la réalité.

« C'est ça moi c'est soit que je fasse forage de diamant. Ça m'intéresse beaucoup travailler manuellement, et puis ça rapporte beaucoup, puis j'ai des bonnes chances de rentrer parce que le mari de ma famille d'accueil il travaille là puis mettons que si je fais mes cours, il a dit que lui il pourrait m'aider. Ça fait que déjà là j'ai une porte d'ouverte. Si je ne fais pas ça, je me suis déjà enligné vers la mécanique. » (Bazil⁷)

« Ben j'aimerais ça être un prof ou un docteur. À part ça j'aimerais ça être architecte, mais je ne sais pas vraiment c'est quoi. À part ça j'aimerais ça être une police, un pasteur. » (Mary Ann⁸)

2.1.4 Motivation à poursuivre l'école ou intégrer le marché du travail : quelques figures types

Au travers le discours des jeunes, il a été possible de constituer des figures types qui permettent de rendre compte de la motivation sous-jacente au désir de poursuivre ou de réintégrer l'école, ou d'occuper un emploi. Ces figures types permettent d'appréhender le sens que peut prendre le travail et l'école pour les jeunes. L'illustration de ces quelques figures types permettra de conclure la section sur la trajectoire scolaire et professionnelle des jeunes. Ces figures ne sont pas mutuellement exclusives; les jeunes rencontrés faisaient sens de l'école et de l'emploi au regard de plus d'une figure, même si l'une de ces dernières était toujours dominante dans leur discours.

⁷ Jeune urbain dont les parents d'accueil sont des modèles en emploi

⁸ Jeune centrée sur le retour dans la communauté avec peu de modèles ni d'expériences positives en ville

➤ **L'ÉCOLE ET L'EMPLOI POUR S'OUVRIRE DES PORTES ET ÉLARGIR SES POSSIBILITÉS EN TERMES D'EMPLOI FUTUR.**

Le premier type de rapport à l'école et au travail qui ressort du discours des jeunes participants est un rapport pragmatique. Ici, le parcours scolaire et le travail sont directement et presque exclusivement associés aux possibilités concrètes qu'ils permettent ou qu'ils permettront. Ce type de rapport à l'école et au travail s'inscrit dans la prédominance du discours dominant des intervenants du milieu et des membres de la communauté autour de la nécessité du diplôme et de la scolarisation. Obtenir un diplôme de cinquième secondaire est associé à la possibilité de « s'ouvrir des portes » de façon générale, sans que la formation soit nécessairement associée à un projet professionnel en soi ou à un désir de réalisation personnelle.

« Ça, c'est sûr et certain je vais finir mon 5 parce que ça ouvre plus de portes d'après moi. À la place que tu aies juste mettons un secondaire 3 de complété, puis tu vas avoir à faire un DEP, ben mettons que tu te fais jeter de ton DEP, puis tu essayes de te trouver une job ben le monde... le monde va engager ceux qui ont un 5 en premier que ceux qui ont le 3 mettons. Moi je veux mettre plus les chances de mon côté pour avoir un meilleur avenir dans le fond. » (Bazil)

➤ **L'ÉCOLE ET L'EMPLOI POUR SE DONNER UN CADRE, UNE ROUTINE QUI PERMET D'ÉVITER UNE DÉSTRUCTURATION.**

Le second type de rapport à l'école et au travail réfère à un désir de « structuration personnelle ». La fréquentation scolaire ou l'occupation d'un emploi sont ici associées à une façon de modifier sa trajectoire ou la trajectoire appréhendée, celle qui fait peur puisqu'associée à celle de la majorité. Ici, l'école ou l'emploi représentent un moyen de prise en charge personnelle, un levier de changement dans son mode de vie, une façon de « se maintenir » ou de se préserver devant la fragilité associée à un parcours de consommation et de passivité expérimenté ou associé à celui des gens de son entourage. L'école ou l'emploi représentent une façon de donner un cadre à sa vie, de se structurer pour rester orienté dans une trajectoire « positive » et se tenir éloigné d'une « errance » qui vulnérabilise.

« Je ne veux pas vivre comme mes parents ont vécu. Je veux vivre ma vie que j'aime, le sport, le sport c'est ma vie quasiment. Toute ma vie c'est ça qui m'a fait tenir debout. Ça fait que si j'avais peut-être pas de sport je me serais peut-être ramassé comme eux autres puis faire des mauvais coups peut-être. Ben il y en a qui le font pu, mais tu sais se ramasser à faire des mauvais coups puis aller à l'école si j'avais pas de sport. Le sport me donne une direction puis il me motive à aller à l'école, à cause que pour me rendre jusqu'à l'équipe que je veux, ben il faut continuer à l'école puis aller à l'université, jusqu'à l'université. » (Baverly)

« Dans une journée, il faut que je bouge, il faut que je fasse quelque chose. C'est pour ça que je suis tout le temps programmé asteur. Sinon, je vais faire des mauvais coups, des affaires de même, que je ne veux pas pantoute faire. Ça ne me tente pas de redevenir comme avant. » (Bazil)

➤ **L'ÉCOLE ET L'EMPLOI POUR ÊTRE UN MODÈLE.**

Un troisième type de rapport à l'école et à l'emploi réfère à un rapport de « modélisation », à un désir d'être un modèle à la fois auprès des membres de sa famille élargie, notamment des jeunes frères et sœurs, ou de ses enfants, mais également sur un plan plus collectif. Ainsi, les jeunes font part de leur devoir de « montrer le chemin » aux plus jeunes, particulièrement en ce qui a trait à l'arrêt de la consommation et à l'obtention d'un diplôme. Cette perception de devoir être un modèle est présente dans le discours de plusieurs jeunes rencontrés qui portent un sentiment important de responsabilisation envers les générations qui les suivent et un désir de les protéger d'une trajectoire difficile. Pour certains, ce sentiment représente une source de motivation importante, du moins dans leur discours, à poursuivre le parcours scolaire ou à occuper un emploi. Si quelques-uns évoquent vouloir être un modèle pour les frères et les sœurs, d'autres aspirent aussi à être un modèle de réussite autochtone pour leur communauté, mais également à l'extérieur de leur communauté. Leur discours fait état d'une volonté d'être partie prenante d'une redéfinition collective des modèles de réussite autochtone et d'une volonté de défaire l'image négative associée aux autochtones.

« Je ne voudrais pas être sur le bien-être plus tard. Je veux avoir une job à temps plein. Aussi de montrer l'exemple aux jeunes aussi. Je suis pas sûre, mais en tout cas montrer l'exemple. »

(Anna)

« Je le fais pour mes petits frères. »

(Laura)

« Je suis le seul amérindien qui travaille là. Je travaille là juste pour montrer que plus tard un amérindien c'est travaillant. »

(Kevin)

➤ **L'ÉCOLE ET LE TRAVAIL POUR CONTRIBUER AU DÉVELOPPEMENT DE SA COMMUNAUTÉ.**

Un quatrième type de rapport à l'école et au travail présent dans le discours des répondants réfère à la volonté de participer au développement de sa communauté et au bien-être collectif des gens qui y habitent. Ici, la poursuite des études et la formation professionnelle, qui obligent souvent à quitter la communauté pour un certain temps, sont envisagées de façon à développer une expertise qu'ils mettront au profit de leur communauté à leur retour. Pour ces jeunes, la scolarisation et le perfectionnement répondent à un désir « collectiviste » centré sur la possibilité de redonner à la communauté davantage qu'à un désir professionnel en soi. Ce qui est ici valorisé, c'est la capacité de contribuer au développement collectif plus que la réussite personnelle en lien avec l'atteinte d'un statut professionnel et, à cet effet, l'occupation d'un emploi ou l'exercice d'une profession à l'extérieur de la communauté perd de son sens. Ici encore, l'idée de « donner l'exemple » est présente.

« Je veux aller faire des cours pour venir travailler ici dans la communauté. »

(Sophia)

➤ **L'ÉCOLE COMME VOIE D'ACCOMPLISSEMENT PERSONNEL EN LIEN AVEC UN PLAN DE CARRIÈRE.**

Seulement trois jeunes sur l'ensemble des 31 jeunes rencontrés dans cette recherche ont abordé l'emploi en lien avec un plan de carrière associé à une volonté de réussite personnelle. Dans les trois cas, le projet est très bien défini, les démarches à entreprendre pour la suite du parcours sont connues et la mobilité nécessaire à la réalisation du projet ne pose pas de problème. Dans deux des cas, le projet professionnel correspond à un modèle d'emploi occupé par quelqu'un du réseau, et dans l'autre cas, il correspond à un rêve d'enfance.

« Je veux aller au Cégep. J'ai déjà mon idée de carrière que je veux. Je veux aller technicien en effets spéciaux dans le cinéma. J'ai une cousine qui est cinéaste fait que j'ai appris des choses avec elle. » (David)

« Je veux devenir docteur plus tard ou coordonnatrice en soins infirmiers. Je veux être un docteur, mais plus spécifiquement un docteur en pédiatrie parce que j'aime ça les enfants. Mais j'ai ce rêve-là depuis que je suis jeune, peut-être depuis que je suis en quatrième année. » (Alexa)

➤ **L'ÉCOLE, « TANT QU'À NE RIEN FAIRE ».**

Finalement, certains jeunes évoquent, dans leur discours, un rapport occupationnel à l'école. Ce type de rapport est notamment présent chez les jeunes qui ont décroché et qui, sans emploi ou occupant ici et là des emplois temporaires ou occasionnels (*jobbines*), évoquent un désir vague de retour aux études. Le retour à l'école représente alors un espoir de changer sa vie, mais le projet est souvent peu ancré ni inscrit dans une démarche concrète et se solde souvent par un décrochage ou par des cycles de retours à l'école et de décrochages à répétition.

« Je voulais retourner à l'école pour les adultes...C'est depuis que j'ai 14 ans que je ne vais plus à l'école. Je commence à être tannée de rien faire. » (Nidanis)

« Ben je suis tannée de rien faire, me promener d'un bord à l'autre, je suis tannée...Juste ça -tu penses à boire, fumer... »

(Charlene)

SYNTHESE ET PISTES D'INTERVENTION

- La trajectoire scolaire des jeunes autochtones, loin de suivre une ligne droite, se caractérise au contraire par une succession de bifurcations au gré des événements de vie (grossesse, mobilité résidentielle, événements personnels difficiles, etc.) où se succèdent périodes d'inactivité et tentatives de retour « à l'école ».
- Le cheminement scolaire « aux adultes » semble davantage convenir aux jeunes autochtones. Les modalités d'apprentissage correspondent davantage à leurs besoins et à la particularité de leurs parcours.
- L'éloignement de la famille et de la communauté jumelé à l'intégration parfois difficile « en ville » constituent des obstacles importants au cheminement scolaire. Si certains parviennent à faire sens de cette expérience d'éloignement et parviennent à s'en servir comme levier, plusieurs vivent cette période comme une période de latence et sont principalement dans l'attente du retour.
- L'expérimentation en emploi (stages, liens avec le marché du travail) ainsi que la « vie en ville » sont associées à une plus grande capacité réflexive quant à ses intérêts, ses aptitudes ainsi qu'à une plus grande conscience de soi comme travailleur. Les jeunes éloignés de l'aspect concret du travail présentent quant à eux une plus grande difficulté à se projeter en emploi ainsi que des projets professionnels plus limités et moins ancrés à la fois avec leurs capacités et leurs intérêts. Les possibilités d'expérimentation sont nécessaires à la construction de soi et à la capacité de se projeter comme travailleur ou comme personne contribuant au développement de sa communauté.
- Si la nécessité de la scolarisation est largement intégrée dans le discours des jeunes autochtones, plusieurs semblent difficilement faire un lien entre « école » et projets professionnels et à ancrer leur cheminement scolaire dans un projet concret en lien avec la réalité du milieu. L'accompagnement des jeunes dans une démarche de concrétisation d'un projet en lien à la fois avec leurs intérêts/aptitudes et avec les possibilités/besoins du milieu s'avère nécessaire pour permettre aux jeunes de faire sens de leur cheminement scolaire.
- L'emploi est peu associé, dans le discours des jeunes, à un désir d'accomplissement ou de réussite personnelle. De façon générale, l'école et l'emploi sont davantage associés à un désir de mise en mouvement, à la fois pour « passer le temps » et pour se préserver d'une trajectoire de « passivité », ainsi qu'à un désir de participer au développement de sa communauté et de devenir un modèle.

2.2 Trajectoire résidentielle

L'entrée dans la vie adulte correspond à une période généralement marquée par une mobilité sur le plan résidentiel. Les événements de vie à l'origine de cette transition, de même que la façon dont elle se module, varient grandement en fonction des contextes culturels, des conditions structurelles et de la réalité biographique propre à chaque jeune. Alors que certains jeunes ont la possibilité de préparer de façon graduelle le processus de sortie du domicile familial et de « dire eux mêmes leur départ »⁹, d'autres, par exemple les jeunes faisant l'objet d'un placement, sont assez tôt dans leur parcours placés devant l'impératif d'autonomie résidentielle, l'atteinte de la majorité légale entraînant la coupure avec le milieu substitut.

La présente section de ce rapport visera à appréhender la trajectoire résidentielle des jeunes autochtones faisant partie de notre échantillon. Une première section fera état de leur situation au premier et au deuxième temps de collecte alors qu'une deuxième section appréhendera, de façon plus transversale, les principaux éléments de compréhension permettant de mieux saisir la particularité du parcours résidentiel des jeunes participants.

2.2.1 Portrait de la situation résidentielle des jeunes aux deux temps de mesure et principaux éléments de bifurcation.

La section qui suit permettra de dresser un portrait de l'échantillon des jeunes rencontrés en regard de leur situation résidentielle ainsi que l'évolution de leur parcours résidentiel entre les deux temps de mesure.

SITUATION RÉSIDENTIELLE AU PREMIER TEMPS DE MESURE.

Au moment de la première vague d'entrevues, la quasi-totalité des jeunes rencontrés, soit 94 % de l'échantillon (n=29), était prise en charge sur le plan résidentiel, que ce soit par une structure substitut (N= 20) ou par un membre de la famille (N= 9). Ainsi, cinq participants étaient en centre de réadaptation; un était en foyer de groupe; dix étaient en famille d'accueil; quatre étaient dans une situation de prise en charge conjointe, alternant foyer scolaire la semaine et vie chez les parents la fin de semaine; et neuf participants vivaient chez un parent ou chez un membre de la fratrie. Les deux autres jeunes rencontrés étaient plutôt dans une situation de mobilité résidentielle, alternant entre la vie à la maison des parents et la cohabitation partielle avec, dans un cas un ami, et dans l'autre, la conjointe à la maison de la belle-sœur.

Si aucun des jeunes rencontrés n'était en situation d'autonomie au moment de l'entrevue, deux d'entre eux avaient cependant déjà expérimenté l'autonomie résidentielle à un moment ou l'autre de leur parcours, mais étaient retournés à une prise en charge par les parents ou par le centre jeunesse.

⁹ Formulation employée par l'auteur François De Singly (2000).

STABILITÉ/PRÉCARITÉ RÉSIDENIELLE

Au-delà de la situation objective liée à la présence ou à l'absence de prise en charge au moment de la première collecte de données, nous avons fait le choix de nous intéresser au « degré de stabilité/précarité » de la situation résidentielle des jeunes. Pour ce faire, il s'avère essentiel de prendre en compte leur perception subjective quant à leur situation résidentielle à court terme ainsi que la façon dont ils abordent les transitions à venir, notamment lorsqu'elles sont imposées par une fin de placement imminente.

Au moment de la première vague d'entrevues, 77 % des jeunes rencontrés (n=24) étaient dans une situation de stabilité sur le plan résidentiel. Cette stabilité résulte du contexte de placement qui se poursuit pour encore plusieurs mois (absence d'impératif de sortie), ou par la présence d'un milieu familial dans lequel le jeune est inséré et dans lequel il sent qu'il a une place. Lorsque ces jeunes abordent une transition résidentielle éventuelle, ils ont l'impression d'avoir une emprise sur l'endroit où aller, et parfois même, sur le moment où ils décideront de le faire. En ce sens, ces jeunes ne sont pas confrontés à un impératif d'autonomie, du moins à court terme, ou ne se sentent pas dans l'urgence de s'y préparer.

« Dans 3 mois et demi à peu près. Je m'en irais chez ma mère. Je pense ça va se passer pas mal bien, parce que ma mère, ça se passe très bien, on a une bonne communication, ben du fun. Oui il y aurait une place pour moi. »

(Junior)

« Je vais rester un bout encore, mais tu sais c'est sûr que je vais rester là parce qu'au moins j'ai un toit, j'ai de quoi. Mais c'est sûr que dans 1 ou 2 ans moi je vais être parti de là. »

(David)

Toujours au premier temps de la collecte de données, trois des 31 répondants étaient dans une situation de transition sur le plan résidentiel. Deux d'entre eux étaient dans un processus de réinsertion graduelle suite à une fugue du centre de réadaptation : dans un cas avec la mère en ville, et dans l'autre, chez une sœur dans la communauté. Une jeune maman se préparait, quant à elle, à quitter une famille d'accueil pour un logement autonome avec son « chum ». La crainte de ne pas arriver financièrement est l'élément qui inquiète le plus ces jeunes en transition. La possibilité d'une transition graduelle vers l'autonomie résidentielle, comme une cohabitation avec la mère par exemple, représente une situation qui permet d'éviter la précarisation associée à la charge financière d'un logement.

« Oui c'est ça que je voulais itou (réinsertion avec la mère). C'est plus pour me préparer itou à avoir mon appart puis comment gérer mon argent puis tout. C'est m'enligner vers le bon chemin que je voulais savoir, pour ne pas arriver en appart puis avoir rien puis capoter là. J'aurais viré fou je pense. Ça fait que là ici on partage moitié-moitié, le loyer, la bouffe puis tout. Ça va ben. »

(Bazil)

Finalement, quatre des jeunes rencontrés (13 %) étaient, au premier temps de mesure, dans une situation résidentielle marquée par de l'instabilité et de la précarité.

La fin de placement du centre de réadaptation jumelée à l'absence d'ancrage dans un réseau de soutien représente, pour deux de ces répondants, un élément majeur de précarité. Ainsi, deux jeunes étaient confrontés à une fin de placement en centre de réhabilitation dans moins de quatre mois sans vraiment savoir où ils iraient et sans réseau pouvant les accueillir.

« Je vais peut-être aller en appartement, je ne le sais pas encore. Q. Puis quand est-ce que tu dois quitter le centre jeunesse? R. C'est à mes 18 ans, dans 4 mois et demi. Ben je n'ai pas hâte. J'ai peur un peu. J'ai peur de ne pas être capable de faire des choses, genre payer mon loyer ou m'occuper de moi ».

(Marie-Rose)

Pour les deux autres jeunes en situation de précarité résidentielle, ce sont les difficultés relationnelles jumelées au contexte de pénurie de maisons qui les placent dans une situation de dépendance et d'instabilité alors qu'ils cohabitent avec des proches susceptibles de les mettre à la porte au gré des conflits ou des humeurs. Ces jeunes expriment un fort désir d'avoir un chez-soi, un espace à eux, mais en même temps un sentiment de ne pas être prêts et une peur devant la nécessité de s'occuper d'eux-mêmes ou d'être laissés à eux-mêmes.

« Je n'arrive pas à comprendre ça. Elle m'a jetée dehors après ils disent « Je veux pu te voir chez nous, viens ramasser tes affaires à soir, je veux pu te voir ». C'est quoi l'affaire de me dire ça? Après ça tu me dis le contraire. »

(Betty)

ÉVOLUTION DE LA SITUATION RÉSIDENIELLE ENTRE LES DEUX TEMPS DE MESURE.

Au moment de la seconde collecte de données, soit entre 8 et 10 mois après les avoir rencontrés une première fois, la situation résidentielle était demeurée la même pour neuf des participants à l'étude (41 % de l'échantillon) qui étaient toujours pris en charge par un milieu substitut ou par la famille immédiate. La situation résidentielle avait par contre évoluée pour 59 % des participants, soit pour 13 des 22 jeunes rencontrés au deuxième temps de la collecte.

Les bifurcations dans le parcours résidentiel des jeunes autochtones rencontrés sont, pour la plupart, associées à la fin d'une période de placement en milieu substitut et donc à un impératif de transition sur le plan résidentiel. Un seul répondant avait changé de situation résidentielle suite à une décision personnelle d'expérimenter la vie en appartement autonome alors que la période de placement n'était pas encore terminée. L'expérience de la vie autonome s'étant mal déroulée, cette jeune maman avait finalement pris la décision de réintégrer sa famille d'accueil afin de pouvoir

reprendre la garde de son enfant, garde qu'elle avait perdue pendant sa période d'expérimentation de vie autonome.

« Je suis allée en appartement. Bien au début, mais je suis partie trop vite de ma famille d'accueil. Mais c'est une madame, elle travaillait au centre jeunesse. Elle voulait que je sorte de là, que je sois autonome. Pis ma famille d'accueil disait non parce que je n'étais pas prête. C'était vrai. Je suis allée en appartement pis ça n'a pas bien été. J'avais de la misère avec la routine de ma fille. Je sortais les fins de semaine. Là, c'est là que le centre jeunesse ils ont débarqué pis ils ont amené ma fille. J'avais économisé... j'avais 4 000. Je l'ai toute flambé. J'avais pas de but, rien. Là, il faut que je commence à trouver un appartement. »
(Alycia)

Le départ d'un milieu substitut au moment de l'atteinte de la majorité légale est suivi, pour la plupart des jeunes de l'échantillon, par une période de cohabitation avec un parent, un membre de la famille élargie ou avec la belle-famille, que ce soit dans une forme de prise en charge ou encore de semi-autonomie. Entre les deux temps de mesure, neuf répondants (41 %) avaient ainsi quitté un milieu de placement substitut pour aller vivre avec un membre de la famille élargie ou étaient en période de réinsertion graduelle en préparation au départ définitif du milieu de placement. Si, pour certains, la cohabitation avec la famille est anticipée positivement, pour d'autres, cette réinsertion est associée à une instabilité, ou du moins à une précarisation probable.

L'absence de réseau de soutien ou l'ancrage dans un milieu familial instable viennent fragiliser de façon particulière la transition résidentielle des jeunes autochtones qui, en raison du contexte de pénurie de logements dans les communautés, doivent parfois cohabiter avec des membres de la famille ou des conjoints desquels ils voudraient parfois s'éloigner, ou desquels ils se sentent dépendants.

« Là, je n'ai pas de revenu, je n'ai rien, puis avec le père ça ne va pas bien. Puis je n'ai pas de place où rester non plus, je suis vraiment toute seule. Je n'ai pas de maison à moi toute seule. Ici, c'est vraiment dur. »
(Betty)

« J'habitais chez ma sœur. Après j'ai déménagé avec mon père. Là après j'ai redéménagé encore parce que la madame avait besoin de sa maison pis elle voulait la ravoir. Là on a déménagé là-bas chez ma mère. Là asteure mon père il redéménage encore. »
(Anna)

Seulement trois jeunes de l'échantillon (14 %) étaient passés, entre les deux temps de mesure, d'une situation de prise en charge à une situation d'autonomie sur le plan résidentiel. Cette autonomie ne s'est cependant pas actualisée sous la forme d'une indépendance face à la famille élargie, mais au contraire, dans un contexte de partage de responsabilités (codépendance) envers un membre de la famille élargie, voire dans le cas d'une jeune fille, de prise en charge complète d'un membre de la famille.

« L'Hydro c'était mon grand-père qui payait ça. Là ben vu qu'il est décédé il y a pu personne qui s'occupait de ça. Là ben c'est moi qui me retrouve avec ses dettes. Je pense c'est pas loin de 2 000 \$. Ma mère elle n'aime pas ça habiter

toute seule pis il faut quelqu'un qui soit là pour elle, pour l'aider. Je me sens comme coincée parce que je ne peux pas... On dirait je ne peux pas m'en aller de là parce qu'elle va être fâchée pis là elle va vouloir tout le temps me suivre. »

(Louisa)

Le changement de statut sur le plan résidentiel d'une situation de dépendance à une situation de coresponsabilité a un impact sur la perception subjective d'être devenu un adulte. L'acquisition de l'autonomie s'inscrit ici dans les rapports familiaux, le devenir adulte étant associé à la responsabilisation envers sa famille.

2.2.2 Éléments de compréhension.

Le portrait de la situation résidentielle des jeunes étant posé, il est maintenant possible de mettre en lumière quelques éléments de compréhension permettant d'appréhender la spécificité de la trajectoire résidentielle des jeunes autochtones. Deux thèmes centraux seront ici abordés, soit le sens de l'autonomie résidentielle ainsi que le rapport des jeunes autochtones à la ville et à la communauté comme lieux d'habitation.

MOBILITÉ ET COHABITATION : UN RAPPORT DIFFÉRENT À L'AUTONOMIE RÉSIDENTIELLE

L'analyse du matériel recueilli dans le cadre de la deuxième vague d'entrevues permet d'appréhender l'évolution du parcours résidentiel des 22 jeunes ayant participé aux deux temps de mesure, de prendre connaissance de la diversité des modalités de transition résidentielle qu'ils expérimentent et de mettre en lumière le sens que prend l'autonomie résidentielle en contexte autochtone. À l'issue de l'analyse du matériel recueilli, il est possible de constater que la transition résidentielle des jeunes autochtones suit rarement un parcours en ligne droite entre une situation initiale de prise en charge vers une situation d'indépendance résidentielle dans le contexte d'un logement autonome. Le parcours résidentiel des jeunes autochtones rencontrés est davantage ponctué d'une alternance entre diverses formes de cohabitation (situation de cohabitation partielle entre deux lieux de résidence, retour au domicile familial en contexte de prise en charge, de coresponsabilité ou de responsabilité envers sa famille élargie) et par une grande mobilité interrésidences et intercommunautés.

« Ça fait que là ta mère elle ne reste pas chez toi. R. Non. I. Mais tu restes chez ta mère. R. Oui. I. Ça fait que tu restes avec qui dans le fond? R. Ma blonde. Non, mais genre la maison à sa sœur. Je dors là, mais je mange chez nous. I. Il y a tu d'autres personnes qui restent dans ta maison? R. Il y a ma grand-mère puis mon cousin avec sa blonde du Lac-Simon, puis j'ai ma sœur aussi. »

(Paul)

La mise en couple est un élément important de mobilité résidentielle chez les jeunes autochtones. Lors de la formation d'un couple, les jeunes cohabitent en alternance entre les deux lieux de résidence familiale. Cette période de mobilité résidentielle

prend généralement fin à l'arrivée d'un premier enfant, ce qui favorise un ancrage plus stable dans un milieu de vie, plus particulièrement chez les parents de la jeune fille.

« Je te dis que les gens vivent d'un bord puis de l'autre. Quand ils ont des bébés ben ils essayent de rester stables pareil. » (Betty)

« Durant 2 semaines genre comme j'allais 2 semaines là-bas, pis je revenais une semaine chez mes parents. J'allais 2 semaines là-bas, je revenais une semaine. Là genre comme bon je suis 2 semaines ici, pis quelques jours chez nous quand j'ai besoin d'air. Parce qu'elle va avoir une petite, elle veut être avec ses parents un petit bout. Toutes mes affaires sont quasiment toutes ici ou à ses parents. » (Dominik)

Le retour au domicile familial représente alors pour les jeunes parents une source de soutien important, particulièrement pour les jeunes mères monoparentales. Les propos de cette jeune fille témoignent ici de l'importance du soutien offert par la famille élargie, soutien qui dépasse la question de l'aide financière ou matérielle.

« Avant que je sois placée, on est resté chez ma sœur. Pis ma sœur elle avait souvent des problèmes avec le père. Là, elle retournait chez ma mère, elle revenait. Un moment donné elle est retournée chez ma mère pis elle n'est jamais revenue. Q. Là ta sœur retournait des fois chez ta mère. Parce qu'elle avait de la misère à payer? R. Non c'est parce qu'elle avait des problèmes pis elle aimait pas ça être toute seule. Comme elle aussi a vécu longtemps dans avant qu'elle ait sa maison, elle est restée longtemps, peut-être 2-3 ans, chez ma mère avec sa fille. Elle dépendait beaucoup de ma mère. » (Émilie)

La cohabitation résidentielle, particulièrement présente chez les jeunes autochtones, s'explique à la fois par le contexte de pénurie de maisons au sein des communautés, mais également par une vision collective de l'autonomie axée davantage sur l'interdépendance et le soutien intergénérationnel que sur la recherche de l'indépendance résidentielle. Aucun des jeunes rencontrés ne mentionne avoir une quelconque pression à quitter le domicile familial. Si les jeunes vivent une pression, celle-ci va plutôt dans le sens où ils sont encouragés à rester plus longtemps chez les parents ou à y revenir.

« Quand je suis sortie de famille d'accueil, je l'avais trouvé mon appartement pis je suis rentrée là. Ça allait très bien. J'avais pas de problème d'argent, rien. Mais au mois de mars mon grand-père est décédé, puis lui il habitait avec ma mère. Pis mon frère, ma sœur ils avaient tous leur maison ici pis moi j'avais mon appartement. Ils ne savaient pas comment s'organiser. Je me suis proposée pour aller rester avec elle. J'ai trouvé ça plate en revenant ici parce que ça ne me tentait pas de rester ici. Je me sentais un peu obligée oui. »

(Louisa)

« Ben disons que vu que mon père il veut que je reste là genre, j'ai retardé ma demande de maison. » (Rosanna)

LE RAPPORT DES JEUNES À LA VILLE ET À LA COMMUNAUTÉ

L'expérience d'insertion des jeunes en ville et leur rapport à leur communauté ont une influence importante sur leur projet résidentiel. Il s'agit d'un élément essentiel à considérer, notamment lorsqu'il est question d'accompagner les jeunes qui quittent un milieu de placement dans une démarche de préparation à la vie autonome. Bien comprendre leur lien à leur communauté et leur désir d'y retourner, ou au contraire de s'en éloigner, permet de mettre en place un accompagnement et des interventions qui correspondent davantage à leurs besoins réels.

Au travers le discours des jeunes rencontrés, il a été possible d'appréhender le rapport qu'ils entretiennent à leur communauté et l'endroit où ils projettent de s'établir. La section qui suit présentera trois types de profils de rapport à la communauté émanant du discours des jeunes.

➤ **LA COMMUNAUTÉ COMME LIEU D'APPARTENANCE**

Pour certains jeunes rencontrés, la « ville » est essentiellement associée à une expérience de rupture, notamment en raison du placement en foyer scolaire très tôt dans leur parcours. Ces jeunes, pour qui la vie en ville est vécue comme quelque chose de subit, expriment un fort désir de retourner dans leur communauté le plus rapidement possible.

Ces derniers témoignent, pour la plupart, d'une insertion plutôt difficile en ville qui se caractérise par un réseau essentiellement autochtone, une absence de participation ou d'implication dans des activités qui ne sont pas liées à la communauté, un sentiment de malaise à l'école, etc. On retrouve également dans le discours de ces jeunes l'évocation d'une certaine injustice liée au fait d'avoir été séparés de leur famille en bas âge.

« Quand je suis à Val-d'Or, je m'ennuie beaucoup d'ici. J'ai hâte que l'école elle finisse pour que je revienne ici puis revoir ma famille, puis des fois je trouve ça dur de les voir juste les fins de semaine, tandis qu'on est supposé d'être avec notre famille. On est supposé d'être avec notre mère, mais depuis que j'ai 5 ans qu'on est de même. Ça fait que disons que je ne me suis jamais habituée. »

(Rosanna)

Par contre, le choix de la communauté comme milieu de vie et le sentiment que c'est l'endroit où ils se sentent à leur place n'excluent pas, pour certains jeunes, un regard très critique sur les difficultés sociales qui prévalent dans leur communauté ainsi qu'un désir d'un jour quitter celle-ci pour se protéger ou protéger leur enfant d'un certain enfermement dans un milieu qu'ils jugent vulnérabilisant. Le désir de s'éloigner d'une dynamique de proximité qui les maintient dans les difficultés est très présent dans le discours de certains de ces jeunes.

« Je ne veux pas que ma fille consomme puis je ne veux pas qu'elle connaisse la drogue, je ne fais pas qu'elle prenne du pot. Je n'aimerais pas ça de la voir comme ça. Parce qu'il y a des jeunes de 3 ans ils connaissent déjà c'est quoi le pot ici. Peut-être pas à Montréal aussi, peut-être à Québec ou je ne sais, à une place, une grande place où elle connaîtra pas les pushers. »

(Nidanis)

« Ben c'est dur on reste dans le même village puis on se voit chaque jour. Qu'est-ce que tu veux que je fasse moi pour ça? À matin quand j'ai entendu ça (infidélité) j'étais là « Je vais partir d'ici ». Je suis partie de là, je suis partie marcher. »

(Betty)

➤ **UN RAPPORT AMBIVALENT À LA COMMUNAUTÉ ET À LA VILLE**

Pour certains jeunes, le choix entre la vie en ville et le retour en communauté est moins tranché. C'est notamment le cas pour les jeunes insérés en ville depuis plusieurs années suite à un placement et pour les jeunes en foyers scolaires qui se sentent à leur place en ville. Pour ces jeunes, la ville représente la possibilité de poursuivre leur mode de vie, de continuer l'école, d'accéder à un emploi ou de poursuivre un emploi dans lequel ils se sentent bien. Bref, la ville leur offre davantage de possibilités d'autonomie et de commodités. Ici, l'ouverture à la ville exprime un désir d'accomplissement davantage qu'un désir d'éloignement de la communauté.

« Q. Tu irais à un collège où tu peux jouer au hockey puis étudier. R. Oui. I. C'est où ça ces collèges-là? Il y en a tu dans le coin? R. Non pas ici. Il y en a juste à l'extérieur de la région, comme à Montréal... Il y a des fois du monde de Boston qui viennent recruter les filles. I. Ça ne te ferait pas peur de partir ailleurs? Tu sens que tu serais prête. R. Oui, je serais prête pour... Dans le fond je fais ça pour moi puis ça me fait pas peur. »

(Baverly)

Par contre, malgré le désir de vivre en ville et la projection dans ce milieu de vie, l'absence d'un réseau de soutien amène cependant ces jeunes à envisager le retour dans la communauté, retour qu'ils expriment cependant comme transitoire le temps de se ramasser de l'argent par exemple.

« Oui en attendant. En attendant que je m'achète tout ce qu'il faut dans une maison. Vu que ça coûte moins cher, rester ici. Ça a fait « OK ce n'est vraiment pas ma place ici ». Parce que moi j'ai tout le temps resté en ville. Puis c'est rare je m'en venais ici. J'ai fait... Je me sentais un peu perdu. »

(Isaac)

➤ **LE CHOIX DE LA VILLE COMME MILIEU DE VIE ET DISTANCIATION VOLONTAIRE DE LA COMMUNAUTÉ**

Finalement, certains jeunes se disent clairement « urbains » et, bien qu'ils se disent fiers de leur origine et de leur culture, n'envisagent pas la possibilité de vivre un jour en communauté. C'est principalement le cas des jeunes dont le réseau immédiat est en ville et qui ont peu ou n'ont jamais habité en communauté. Ces derniers posent un regard très critique sur la vie en communauté et disent vouloir s'en tenir éloignés.

« J'ai toujours habité à Val-d'Or. Même avec ceux que j'ai des meilleurs contacts, c'est des Blancs. À part mon cousin, que lui il m'a toujours suivi quasiment toute ma jeunesse, c'est un des seuls Amérindiens que je suis capable d'avoir un bon contact avec sans qu'il me joue dans le dos. Je ne file pas pour aller dans des réserves puis ça joue trop dans la violence, dans l'alcool puis dans la drogue. Puis ça moi j'essaye de plus en plus d'arrêter de fréquenter ces milieux-là parce que j'étais trop grave avant, puis j'essaye de me rétablir pour avoir une meilleure vie. »

(Bazil)

C'est également le cas pour certains jeunes dont le réseau est en communauté, mais qui souhaitent s'établir en marge d'un milieu vulnérabilisant tout en maintenant un lien fort avec leur milieu d'origine. On note, dans le discours de ces jeunes, une absence d'incompatibilité entre la vie en ville et le lien fort à leur culture et à leur identité. Ils se disent bien en ville et bien en communauté, mais ils font le choix d'élargir leurs possibilités et de s'insérer dans un mode de vie différent que celui offert par leur milieu d'origine et dans lequel sont insérés leurs parents. En ce sens, ce sont des jeunes qui participent à une certaine redéfinition de l'identité autochtone et qui veulent se réaliser autrement ou qui ont des modèles à cet effet.

« Là-bas, on vit comme à l'Abitibi avant. Ici, on vit la nouvelle génération. Q. Penses-tu que tu t'ennuierais un peu ici ou pas vraiment? R. Non. Si je m'ennuyais, je prendrais un char. Quand je dis Val-d'Or, je vais aller voir mes parents pareil. »

(Kevin)

« Je vais pouvoir mettre de l'argent de côté. Tu t'achètes une maison après plus tard. Ici, moi je ne veux pas rester ici. Je vais élever mes enfants à l'extérieur, comme mes grands-parents. »

(Daniel)

SYNTHESE ET PISTES D'INTERVENTION

- La transition résidentielle des jeunes autochtones suit rarement un parcours en ligne droite. Leur parcours résidentiel est davantage ponctué d'une alternance entre diverses formes de cohabitation et par une mobilité inter résidences et inter communautés.
- La mise en couple constitue un élément de mobilité résidentielle important. Par contre, l'arrivée d'un premier enfant favorise un ancrage sur le plan résidentiel, principalement au domicile des parents de la jeune fille.
- La cohabitation résidentielle s'explique à la fois par le contexte de pénurie de logements dans les communautés, mais également par une vision plus collective de l'autonomie résidentielle qui prend forme davantage dans l'interdépendance et le soutien intergénérationnel que dans l'indépendance résidentielle. Le désir d'indépendance résidentielle demeure peu présent dans le discours des jeunes autochtones.
- L'expérience d'insertion des jeunes en ville et leur rapport à leur communauté ont une influence importante sur leur projet résidentiel. Il s'agit d'un élément important à considérer, notamment lorsqu'il est question d'accompagner les jeunes qui quittent un milieu de placement dans une démarche de préparation à la vie autonome. Bien comprendre leur lien à leur communauté et leur parcours d'insertion en ville permet de mettre en place un accompagnement et des interventions qui correspondent davantage à leurs besoins réels.

2.3 Mise en couple et parentalité

La création d'une nouvelle famille représente un axe transitionnel important du passage à la vie adulte. Cette section du rapport de recherche dressera le portrait de la situation conjugale et parentale des participants au premier temps de la collecte de données, de même que l'évolution de leur situation au second temps de mesure. L'impact de la parentalité sur la trajectoire des jeunes devenus parents sera également abordé.

2.3.1 Portrait de la situation conjugale et parentale des jeunes aux deux temps de mesure.

RELATION CONJUGALE ET PARENTALITÉ AU PREMIER TEMPS DE MESURE.

La première fois qu'ils ont été rencontrés, alors qu'ils étaient âgés entre 16 et 17 ans, 48% des jeunes de l'échantillon (n=15) étaient célibataires alors que 52 % (n=16) étaient en couple depuis une période variant entre six mois et quatre ans. Parmi les jeunes en couple, 43 % (n=7) cohabitaient de façon complète ou partielle avec leur conjoint ou alternaient cohabitation et rupture avec leur conjoint dans une dynamique de ruptures à répétition et d'allers-retours.

Bien que la question n'ait pas été abordée en profondeur au cours des entrevues, la majorité des jeunes décrivent leur relation de couple de façon plutôt positive. Bien que certains disent consommer avec leur conjoint et faire des « mauvais coups », ces derniers n'abordent pas leur relation de couple en termes de relation conflictuelle et tiennent des propos positifs ou neutres envers leur conjoint.

Par contre, pour deux jeunes filles de l'échantillon, le conjoint est clairement identifié comme ayant un impact négatif sur elles. La consommation, la trahison et la violence sont des thèmes omniprésents dans le discours de ces jeunes filles qui expriment une volonté de se distancier de cette relation, mais en même temps une difficulté à le faire, notamment en raison de la proximité imposée par le milieu fermé de la communauté. Le discours de ces jeunes filles témoigne donc d'un sentiment « d'enfermement » dans une dynamique conjugale qui les vulnérabilise.

« Mais là, j'essaye d'arrêter. Il consomme beaucoup lui. On dirait que je vais avoir de la misère si je continue avec. Il consomme lui, puis pas à peu près. Puis il fait pitié des bouts. Là, j'ai entendu quelque chose tout à l'heure à propos de lui. Là, je ne sais pas si je devrais continuer pour vrai. À cause, son ex, il a eu un enfant avec son ex. En plus une fois il voulait avoir un enfant avec moi. Je lui ai dit non, désolée. Mais je sais que tu vas faire la même chose qu'à elle, tu vas me laisser tomber pendant ma grossesse puis tu vas toujours venir me revoir. Ben, c'est dur on reste dans le même village puis on se voit chaque jour. Qu'est-ce que tu veux que je fasse moi pour ça. »

(Betty)

De façon unanime, tous les jeunes rencontrés qui n'étaient pas déjà parents disent ne pas être prêts à avoir des enfants et ne pas en vouloir avant la mi-vingtaine. Aucun de ces jeunes n'exprimait, au premier temps de mesure, le désir ou le projet à court terme de devenir parent. Parmi les raisons évoquées par les répondants de ne pas vouloir d'enfants à court terme, on retrouve : 1) le sentiment d'être trop jeune; 2) la volonté de se concentrer sur la poursuite de son parcours scolaire; 3) la peur de perdre sa liberté et la possibilité de poursuivre ses projets; 4) le besoin de régler ses problèmes de consommation. La plupart des jeunes rencontrés, et surtout les jeunes filles, tiennent un discours négatif autour de la parentalité adolescente et affirment clairement leur volonté de ne pas « faire comme les autres » qui deviennent parents en bas âge. Amenés à anticiper leur réaction quant à une grossesse « non planifiée », les garçons sont plus positifs que les jeunes filles devant cette éventualité.

« Oui, j'aimerais ben ça avoir une famille. Surtout un enfant. Pas trop vite. J'ai déjà failli en avoir un. J'ai eu peur. Ben mon cœur s'est mis à battre vite là. Puis j'ai dit dans mon cœur dans quoi je me suis embarqué là. Mais en même temps j'étais « Cool ».

(Isaac)

« Je vais faire un grand sourire. Je ne serais pas stressé ni énervé ni tout ça. Ben je serais content puis je pense que j'arrêtera de consommer aussi. »

(Mokizi)

Quatre jeunes filles rencontrées dans le cadre de la première vague d'entrevues avaient déjà vécu un avortement. Les raisons évoquées pour mettre fin à la grossesse sont sensiblement les mêmes que celles de ne pas vouloir d'enfants à court terme, soit le désir de poursuivre sa scolarité et le désir d'éviter le « *pattern* » des jeunes filles qui tombent enceintes et qui décrochent de l'école.

« Ça ne fait pas longtemps. Je suis tombée enceinte au mois de décembre 2007 puis j'ai avorté au mois de mars 2008. Ben premièrement, c'est parce que toutes les jeunes filles ici elles sont tombées enceintes à l'âge de 15-16 ans, 17, ça fait qu'elles sont là en train de s'occuper de leurs enfants puis être mères au foyer au lieu de terminer leur école. Ça fait que moi j'aimais mieux être une autre personne que tout le monde ici. »

(Rosanna)

Quatre jeunes filles de l'échantillon étaient, quant à elles, déjà mères ou enceintes lors de la première vague de collecte de données. Si aucune n'avait désiré ou planifié cette grossesse, trois d'entre elles disent tout de même avoir accueilli la nouvelle plutôt positivement.

ÉVOLUTION DE LA SITUATION CONJUGALE ET PARENTALE ENTRE LES DEUX TEMPS DE MESURE.

Le suivi longitudinal réalisé auprès des vingt-deux participants à la seconde vague d'entretiens a permis de rendre compte de l'évolution des parcours dans un intervalle de 8 à 10 mois. La section qui suit présente donc les changements survenus entre les deux temps de mesure quant à la situation conjugale et parentale des répondants.

La situation conjugale est demeurée la même entre les deux entrevues pour 64 % des répondants (n=14). Ainsi, neuf d'entre eux étaient toujours célibataires, trois cohabitaient toujours avec leur conjoint (de façon partielle ou complète) et deux étaient toujours dans une relation précaire et instable ponctuée de ruptures et de reprises de vie commune. Pour les huit autres participants (3 %), la situation conjugale avait évolué vers une rupture (n=4), ou au contraire, vers une cohabitation avec un conjoint ou une consolidation plus permanente d'une cohabitation qui était jusqu'alors plus partielle. La consolidation de la cohabitation avec un conjoint a entraîné, pour deux de ces jeunes, un déménagement d'une communauté à une autre et, inévitablement, un éloignement du réseau familial.

Bien qu'aucun jeune ne l'ait planifié, six des participants à l'étude sont devenus parents et, parmi eux, certaines jeunes filles ont appris qu'elles allaient avoir un enfant entre les deux temps de mesure. L'annonce de la parentalité a été accueillie positivement pour quatre de ces six jeunes qui disaient tous pouvoir bénéficier d'un réseau de soutien pour les aider. Les deux autres participants associent, quant à eux, la nouvelle de la grossesse à un sentiment ambivalent (n=1), comme c'est le cas pour cette jeune fille qui dit avoir été partagée entre la joie de devenir mère et la tristesse de devoir interrompre sa scolarité: «*Pleuré d'un bord de joie puis d'un bord genre triste parce que j'étais loin au niveau scolaire* » (Sophia), ou à un sentiment de peur et de vulnérabilité (n=1).

« Ça me fait peur parce que là je n'ai pas de revenu, je n'ai rien, puis avec le père ça ne va pas bien. Puis je n'ai pas de place où rester non plus, je suis vraiment toute seule. Je n'ai pas de maison à moi toute seule. Puis avec le père, ben le père lui si je suis enceinte il va vouloir le garder, mais moi ça ne me tente pas de m'occuper comme ta fille en ce moment. Sa fille en ce moment elle a de la misère à se développer tellement qu'ils changent tout le temps de maison. »

(Betty)

L'expérience difficile d'un premier avortement et la pression exercée par les parents sont intervenus dans la décision de poursuivre la grossesse pour trois des six jeunes étant devenus parents entre les deux temps de mesure. Si un premier avortement peut être envisageable pour certains jeunes, la décision d'en subir un deuxième se pose plus difficilement en raison de la perception négative de l'avortement dans les

communautés et de la douleur exprimée par les jeunes qui ont été confrontés une première fois à cette décision.

« Ma fille es-tu enceinte? ». Là je l'ai regardée j'ai dit « Oui maman ». Puis là elle m'a dit « Garde-le, avorte-le pas ». Elle m'a dit « Garde-le, mais nous autres on va être là pour t'aider. Moi je ne veux plus que tu fasses ça, t'en as souffert. Je ne veux plus que tu fasses ça. » (Rosanna)

« Q. Pis vous avez décidé à ce moment-là de ne pas le garder. Qu'est-ce qui a fait que la décision a été différente? R. Le fait que quand j'avais avorté la première fois, j'ai trouvé ça dur. Ça venait tout le temps me chercher. C'était dû pour le mois d'octobre pis j'avais regardé le mois pis je n'arrêtais pas de me dire que j'aurais eu un bébé pis. Oui, j'ai trouvé ça dur. »

(Émilie)

Le jugement collectif négatif autour de l'interruption de grossesse place les jeunes autochtones, et surtout les jeunes filles, dans une situation paradoxale. Celles-ci disent ressentir une certaine pression familiale et sociale à poursuivre leur grossesse, tout en ayant intégré un discours relativement négatif envers la parentalité en bas âge, elle-même associée à un événement qui entrave la poursuite de la scolarité. Les jeunes filles enceintes tôt dans leur parcours se retrouvent donc devant des attentes contradictoires souvent difficiles à concilier. Le témoignage de cette jeune fille illustre bien la pression sociale reliée à la poursuite de la grossesse.

« Q. Puis qu'est-ce qui a fait que tu as décidé de ne pas le garder? C'était quoi à l'intérieur de toi qui a fait que tu as décidé de ne pas le garder? R. Ben je voulais continuer mes études. I. Puis qu'est-ce qui fait que toi tu as fait ce choix-là puis peut-être que d'autres ne le font pas, tu penses? R. Ben la culture autochtone, ben on n'avorte pas un bébé. Même aujourd'hui je trouve que ce n'est pas bien vu. »

(Lizzie)

2.3.2 L'impact de la maternité sur le parcours des jeunes : un « tournant » ?

La grossesse précoce est généralement abordée, dans la littérature, comme un facteur de risque, un événement vulnérabilisant dans la trajectoire des jeunes. Il s'agit ici d'appréhender, à partir du discours des participants, la façon dont ils abordent l'impact de la parentalité sur leur vie.

L'ensemble des neuf jeunes parents rencontrés dans le cadre de cette étude associe l'annonce d'une grossesse ou l'arrivée d'un enfant à un événement marquant dans leur vie. La parentalité est présentée comme un « tournant » majeur dans leur parcours, l'expérience d'être parents étant associée à un événement marquant un « avant » et un « après » dans leur vie.

Plusieurs des participants associent l'expérience de la parentalité à un désir de vouloir changer des choses dans leur vie, que ce soit en lien avec une transformation

du mode de vie (réduction/arrêt de la consommation, éloignement d'un réseau d'amis de consommation, etc.) ou à une volonté de mise en action, à une prise de conscience de l'importance de « faire quelque chose de sa vie ». Certains jeunes témoignent de l'impact majeur de la parentalité sur leur vie.

« Ma blonde est tombée enceinte pis là j'ai commencé à devenir plus sérieux. Je me disais que j'allais devenir papa. Ce n'était pas facile, mais j'ai pris des moyens. J'ai rencontré en toxicomanie. V'là 5 mois, 4 mois, j'étais dans la consommation. Je m'en foutais de tout, carrément de tout. En ce moment c'est pu la même chose parce que la consommation est pu là. Je me fous de rien. Je m'implique dans tout. »

(Junior)

« Je pense que si je ne l'avais pas eue je ne serais pas retournée à l'école. Je serais sur le BS. Pis depuis qu'elle est là, j'ai le goût de tout faire. »

(Alycia)

« Avant j'étais délinquante. J'avais des problèmes de drogue puis des affaires de même. Puis là ben quand j'ai eu mon enfant ben ça m'a ouvert les yeux sur c'est quoi la vraie vie puis ben là j'ai tout arrêté ça. »

(Louisa)

Si certains disent ne pas avoir réussi à transformer complètement leur mode de vie, plusieurs rapportent tout de même des changements importants dans leur vie suite à l'arrivée d'un enfant dont, entre autres, une diminution de leur consommation. Le discours des jeunes mamans rencontrées fait également état d'une sensibilisation importante autour des impacts de la consommation pendant la grossesse. Toutes faisaient état de leur volonté d'arrêter de consommer dès l'annonce de leur grossesse de façon à « protéger » leur bébé.

« Je ne pensais pas arrêter de consommer, mais j'ai arrêté complètement. J'ai arrêté tout de suite quand ça a été officiel... ».

(Alycia)

Parmi les changements provoqués par la parentalité, une jeune fille a également rapporté être plus ouverte aux autres et au soutien des intervenants depuis qu'elle est devenue mère, associant cette « ouverture » à une plus grande maturation et à une transformation personnelle.

« J'ai changé. Je suis pu fermée. Je suis pu impulsive. Je suis patiente. Ma consommation, mes fugues pis comment je vois les CJ. Je les vois pu comme des ennemis, mais comme des amis qui essaient de m'aider, qui m'aident... ».

(Alycia)

Par contre, si pour certains jeunes rencontrés la parentalité est associée à un « tournant » réel dans leur trajectoire ayant provoqué des transformations

personnelles significatives, pour d'autres jeunes parents, la parentalité représente davantage un « tournant » souhaité ou idéalisé. Le fait de devenir parents est ici associé à un événement ayant la potentialité de transformer leur vie et qui permet de se reprendre en main, mais sans qu'ils parviennent pour autant à concrétiser ce désir de transformation. La grossesse et la parentalité sont alors associées à un événement « miracle » qui provoquera un changement dans leur vie: *« Pour moi Dieu il me l'a donné pour me calmer. »* (Nidanis)

« Moi ça ne me tente pas de l'avorter mon bébé. Ça va me faire me calmer avec la boisson. Ça va être le seul moyen. »

(Nidanis)

Ce discours est également présent chez un jeune garçon pour qui la possibilité que sa blonde tombe enceinte est identifiée comme un événement positif qui lui permettrait peut-être enfin d'arrêter de consommer. *« Je serais content puis je pense que j'arrêtera de consommer aussi. »* (Mokizi)

Malgré un désir de « changer sa vie », l'ancrage dans un réseau vulnérabilisant fragilise le potentiel de transformation pour certains jeunes.

« Puis là j'aimais ben ça de la bière quand j'étais enceinte, puis je voyais mon ex boire puis fumer. Puis là je me disais... Je voyais les amis aussi ils étaient ben saouls, une chance que je ne suis pas avec eux autres, ils font durs. Quand j'ai accouché, 1 mois après je buvais tout le temps, mais là ça s'est calmé. Après ça ben j'ai commencé à boire encore. Ça se calme tout le temps, c'est comme de même. »
(Nidanis)

SYNTHÈSE ET PISTES D'INTERVENTION

- Le discours des jeunes autochtones témoigne d'une certaine intériorisation de la norme sociale occidentale qui aborde la parentalité précoce comme un facteur de risque dans le parcours des jeunes, comme « une erreur de parcours » et ce, malgré la présence toujours importante de la parentalité précoce dans les communautés. Plusieurs répondants évoquent la « peur de devenir comme les autres », c'est-à-dire de suivre le « *pattern* » des jeunes qui deviennent parents en bas âge et qui décrochent de l'école.
- L'avortement demeure encore mal perçu dans les communautés. Les jeunes évoquent une certaine pression familiale et sociale à mener à terme la grossesse. Si certains subissent tout de même un premier avortement, un second est difficilement envisagé lors d'une deuxième grossesse.
- La parentalité est associée, dans le discours des répondants, à un événement majeur associé à une volonté de « se prendre en main ». Si pour certains, l'arrivée d'un enfant a provoqué un processus de maturation réel et la concrétisation de démarches précises comme un retour à l'école ou un arrêt de la consommation, pour d'autres, le désir de transformation demeure un souhait idéalisé qui parvient plus difficilement à se concrétiser.

SECTION 3

ANCRAGE RELATIONNEL & RÉSEAU DE SOUTIEN

3

Cette dernière section de présentation des résultats s'attardera à la dimension

relationnelle de l'insertion sociale.

Il s'agit d'une dimension transversale qui influence de façon importante les trois axes transitionnels et intégrateurs précédemment abordés soit l'école/travail, le parcours d'insertion résidentielle et la création d'une nouvelle famille.

Le processus de construction identitaire est un processus long et complexe qui se construit au travers des repères normatifs et des balises offertes par le milieu et qui nécessite le regard de l'autre sur soi. Il est impossible de devenir adulte seul. Se pose alors toute la question de l'accompagnement et du soutien des jeunes dans le processus d'autonomisation et de construction de soi. Alors que certains jeunes peuvent bénéficier dans leur réseau de la présence d'adultes significatifs qui agissent comme des guides et des modèles dans la construction de soi, d'autres cumulent des ruptures relationnelles et des dynamiques conflictuelles qui fragilisent le développement d'un sentiment d'appartenance et d'ancrage solide nécessaire pour se définir, se dire et se projeter. La mise à l'écart ou la désinsertion des lieux d'ancrage social, comme l'école et le travail, ainsi que le repli sur soi sont susceptibles de favoriser l'enfermement dans une dynamique de passivité et de désaffiliation. Se pose alors la nécessité, sur le plan de l'intervention, de favoriser la mise en place de leviers qui permettent l'investissement dans des espaces d'expérimentation et de mise en liens avec des personnes qui agissent à la fois comme soutiens significatifs et comme accompagnants dans le développement de l'estime de soi et des habiletés relationnelles nécessaires au processus d'autonomisation.

L'analyse des données obtenues à l'aide du questionnaire réseau permettra, dans un premier temps, de dresser un portrait davantage quantitatif du réseau social des jeunes autochtones (lecture en termes de capital social). Par la suite, une analyse en profondeur du discours des répondants permettra d'appréhender le rapport des jeunes à leur réseau ainsi que le rôle des membres de ce réseau en regard du soutien réel qu'ils apportent ou qu'ils n'apportent pas. Une lecture en termes d'ancrage relationnel et de soutien potentiel permettra ainsi de saisir la nature de l'accompagnement que peuvent bénéficier les répondants dans leur passage à la vie adulte.

3.1 Réseau social des jeunes : Analyses quantitatives des résultats obtenus au moyen du questionnaire réseau

Aux fins de cette étude, le réseau social des jeunes autochtones est objectivé au moyen d'un générateur de noms intégré au questionnaire réseau. Dans la mesure où cette représentation du réseau social permet d'approfondir des aspects dynamiques des relations en lien avec des événements significatifs du parcours des participants, elle constitue un point d'intérêt de la recherche. Dans un premier temps, il est plutôt question de présenter le portrait descriptif des réseaux sociaux des jeunes autochtones en nous intéressant plus spécifiquement à l'étendue des réseaux et leur composition. Dans une perspective longitudinale prenant en compte les variations observées entre deux temps de mesure, il s'agira également d'investiguer comment les bifurcations de parcours peuvent être associées à des variations observables au niveau du réseau social objectivé.

3.1.1 L'étendue et les acteurs significatifs du réseau (n=684 alter et n=141 alter importants).

PROTRAIT AU TEMPS 1

La moitié des jeunes autochtones ayant rempli le questionnaire réseau ont un réseau social comprenant au moins 22 personnes. On observe cependant une forte dispersion (coefficient de variation CV= 49 %) des données autour du nombre moyen (n=22). Ainsi, le jeune disposant du plus petit nombre d'alter nomme sept personnes dans son réseau (n=7) alors que celui dont le réseau est le plus étendu en mentionne quarante-huit (n=48).

Le nombre de personnes identifiées par les jeunes comme étant des personnes importantes pour eux, de qui ils se sentent particulièrement proches ou avec qui ils discutent de choses importantes (que l'on nommera les alter IMPORTANTS ou I) varie quant à lui entre 0 et 13 personnes. Plus de la moitié des jeunes identifient cependant quatre alter importants dans leur réseau. Un croisement des données statistiques entre l'étendue du réseau et le nombre d'alter importants permet de constater qu'un grand réseau n'indique pas nécessairement un plus grand nombre de personnes jugées importantes dans le réseau et, à l'inverse, qu'un réseau social plus restreint ne fait pas du jeune quelqu'un de moins entouré de personnes significatives. Ainsi, les jeunes ayant un réseau social étendu (n=15), c'est-à-dire supérieur à 22 personnes (moyenne), ont en moyenne cinq alter importants alors que les jeunes qui ont un réseau social plus limité (n=16), soit moins de 22 personnes, en compte en moyenne trois.

Aucune différence significative n'est relevée entre le nombre de personnes dans le réseau des jeunes et le nombre, ou la proportion, de personnes importantes dans le réseau en fonction du sexe du jeune. Le même constat est noté entre le nombre d'alter dans le réseau et le lieu de résidence géographique (α de 0.150). Ainsi, le fait d'habiter en ville ou en communauté n'influence pas le nombre de personnes dans le réseau. Finalement, aucune différence significative n'est constatée entre la moyenne de

personnes dans le réseau et le milieu de vie (α de 0.759). Les jeunes à l'intérieur du centre jeunesse ou en foyer de groupe ont en moyenne le même nombre de personnes dans leur réseau que les jeunes habitant dans leur famille et les jeunes en famille d'accueil.

ÉVOLUTION AU TEMPS 2

Aucune variation notable n'est constatée quant à l'étendue du réseau des jeunes entre les deux temps de mesure. Les jeunes avaient toujours en moyenne 22 personnes dans leur réseau social au moment où ils ont été rencontrés une deuxième fois (écart entre 8 et 39). Même si de façon générale l'étendue moyenne du réseau est similaire entre les deux temps de mesure, quatre jeunes présentent cependant une variation plus importante de l'étendue de leur réseau. Ainsi, on note une augmentation plus importante du réseau chez une jeune alors que trois jeunes ont vu leur réseau diminuer. Deux de ces trois jeunes ont changé de lieu de résidence entre les deux temps de mesure, ce qui peut expliquer la diminution du nombre d'alter dans leur réseau social. Une jeune est retournée dans la communauté après une longue période de placement en ville et l'autre a suivi son conjoint dans sa communauté.

3.1.2 La composition du réseau

PORTRAIT TEMPS 1

Au-delà de la variable de l'étendue du réseau, la composition du réseau social représente une donnée centrale pour appréhender la nature des liens qui unissent les jeunes aux gens qui les entourent ainsi que la proportion que prend chacun de ces liens. Le tableau 1 résume la diversité des liens sociaux des jeunes autochtones rencontrés, de même que la proportion des alter considérés comme importants (alter I) en fonction de la nature du lien.

Tableau 1 : Nombre et proportions d'alter et d'alter importants (T1)

	Les alter		Les alter importants (I)		
	Effectif	%	Effectif	%	% relatif au nombre d'alter
Conjoint	14	2 %	11	8 %	79 %
Famille	240	35 %	89	63 %	37 %
Amis	348	51 %	30	21%	9 %
Intervention	54	8 %	11	8 %	20 %
Autres	28	4 %	0	0	0
Total	684	100 %	141	100 %	-

Ainsi, au total, les jeunes ont 684 alter, dont 348 (51 %) sont des amis, 240 (35 %) sont des membres de la famille (immédiate, élargie ou belle-famille), 54 (8 %) sont des intervenants des services sociaux ou des parents d'accueil et 14 (2 %) sont identifiées comme des conjoints. Les 28 autres personnes (4 %) sont des connaissances, des voisins, des collègues ou des ex-conjoints.

De plus, parmi l'ensemble des membres de leur réseau, les jeunes ont identifié 141 personnes comme étant particulièrement importantes pour eux (alter I). Ces alter jugés importants sont près de deux fois sur trois des membres de la famille (63 %) et une fois sur cinq des amis (21 %). Les alter importants dans la vie des jeunes sont, dans l'ordre, les conjoints (79 %), les parents (74 %), la fratrie (65 %), la famille d'accueil (35 %), la famille élargie (31 %), les intervenants (19 %) et les amis (9 %).

Les alter importants du réseau des jeunes (I) se focalisent autour de deux figures distinctes, soit sur un type unique de lien social ou autour d'un agrégat de liens sociaux.

En ce qui a trait aux réseaux où les alter importants sont focalisés sur un type de lien unique, les alter importants sont les conjoints (n=4), les membres de la famille nucléaire (n=3), les membres de la famille d'accueil (n=1), les intervenants (n=1) et quelques amis (n=1).

En ce concerne les réseaux d'alter importants autour de liens sociaux agrégés, deux à quatre types de liens sont impliqués dans la relation significative des jeunes. Les liens bipolaires se centralisent essentiellement autour des relations de la famille nucléaire ou des relations amoureuses des jeunes autochtones. Ce type de liens bipolaires avec des alter importants concernent 45 % des jeunes participants. Les liens impliquant trois types de relations entre les jeunes et leurs alter importants se répartissent presque équitablement entre la famille nucléaire, les conjoints et la famille élargie. Les jeunes autochtones présentant ce type de liens dans leur carte sociale représentent 13 % de notre échantillon. Enfin, les alter importants centrés sur des liens sociaux quadripolaires se focalisent sur les parents, la famille élargie, les conjoints et la belle famille. Un seul jeune présente ce type de liens.

Tableau 2 : Cas de figure des réseaux d'alter importants

	Effectif	Pourcentage
Type de lien unique	12	38,7 %
Liens bipolaires	14	45,2 %
Liens tripolaires	4	12,9 %
Liens quadripolaires	1	3,2
Total		100 %

➤ **LES CONJOINTS**

Il y a 14 jeunes qui mentionnent un conjoint dans leur carte réseau. Si en rapport avec l'ensemble des alter des jeunes, les conjoints ne représentent que 2 %, près de la moitié des jeunes (42 %) ont tout de même un conjoint dans leur réseau. Cette dernière proportion reflète davantage l'importance du conjoint dans le réseau social des jeunes. De plus, dans 79 % des cas où le conjoint est dans le réseau, il est considéré comme une personne importante (un alter I).

➤ **LA FAMILLE**

La famille représente en moyenne 35 % de la composition du réseau des jeunes autochtones et 63 % des alter importants. Onze jeunes ont 5 membres et moins de leur famille dans leur réseau alors que quatre jeunes en ont 15 et plus, la moyenne étant de 8 membres de la famille par réseau de jeunes. Dans 37 % des cas où un membre de la famille est dans le réseau, il est considéré comme une personne importante (un alter I).

➤ **LES PARENTS (N=31)**

Onze des jeunes participants mentionnent les deux parents dans leur réseau, neuf mentionnent un seul parent et onze ne mentionnent aucun parent. Lorsqu'ils sont présents dans le réseau du jeune, les parents y occupent une place importante. Ainsi, lorsqu'ils sont nommés, ils sont dans 74 % des alter importants.

Tableau 3 : Place des parents dans le réseau

	Effectif	Pourcentage
Aucun parent	11	35 %
Un des deux	9	30 %
Les deux parents	11	35 %
Total	31	100 %

➤ **LA FRATRIE (N=49)**

La fratrie prend en compte les frères, les sœurs, les demi-frères et les demi-sœurs. 21 jeunes mentionnent au moins un membre de la fratrie dans leur carte réseau. Parmi les 21 jeunes, celui dont le réseau social comporte le plus grand nombre d'alter frères/sœurs en cite 4 dans sa carte réseau. Dix autres jeunes ne citent aucun frère et aucune sœur dans leur carte réseau. La fratrie constitue des acteurs importants du réseau social des jeunes : sur les 49 frères et sœurs cités par les jeunes, 32 (65 %) sont

des alter importants du réseau social des jeunes. Les autres sont nommés dans le contexte « là où tu habites » ou comme membres de la famille élargie.

➔ **LA FAMILLE ÉLARGIE (N=147)**

Les membres de la famille élargie représentent 21 % (n=147) du réseau social des jeunes autochtones. Parmi ces derniers, on compte 37 oncles/tantes, 14 grands-parents et 89 cousins/cousines. 61 % des jeunes (n=19) mentionnent au moins un alter oncle/tante dans leur réseau social. Les grands-parents, pour leur part, sont cités dans la carte réseau de onze jeunes (35 %). Des 23 participants qui mentionnent un alter cousin/cousine, quatre jeunes citent un seul cousin ou une seule cousine, sept jeunes en citent 2, trois jeunes en citent 3, deux jeunes en citent 4, trois jeunes en citent 5, deux jeunes en citent 8 et deux jeunes en citent respectivement 11 et 12. Ces chiffres témoignent de la place centrale qu'occupent les cousins et les cousines dans le réseau social des jeunes autochtones. En effet, les cousins et les cousines représentent 37,1 % des membres de la famille présents dans le réseau des jeunes. 23 jeunes sur 27 nomment au moins un cousin ou une cousine dans leur réseau avec en moyenne 6 cousins/cousines par jeune. Par contre, ces derniers représentent des alter importants dans 13,5 % des cas où ils sont nommés dans le réseau. Finalement, deux des participants (6 %) citent chacun un seul alter neveu/nièce. Dans 20 % des cas où des membres de la famille élargie sont dans le réseau social des jeunes, ils sont considérés comme des personnes importantes (I).

➤ **LA BELLE-FAMILLE (N=13)**

Finalement, la belle-famille représente également une part du réseau social familial des jeunes. Elle rend compte des liens sociaux des jeunes avec les conjoints des parents, les parents, frères et sœurs du conjoint et les conjoints des frères et sœurs des jeunes. Les cartes réseau des jeunes comprennent 13 alter de la belle-famille, ce qui représente 3 % de l'ensemble des alter et 5.5 % des alter de la famille.

➤ **LES AMIS (N= 348)**

Les amis représentent plus de la moitié (51 %) des réseaux sociaux des jeunes participants. Le nombre d'amis dans le réseau des jeunes varie entre 0 pour celui qui en a le moins et 33 pour celui qui en a le plus, le nombre moyen d'amis par jeune étant de 11. Bien que la proportion des amis soit relativement élevée dans la carte réseau des jeunes, ils ne constituent pas, de façon générale, des personnes de qui les jeunes se sentent particulièrement proches ou avec qui ils discutent des choses importantes. Sur l'ensemble des 348 amis des jeunes, seuls 30 alter (9 %) sont considérés par ces derniers comme des alter importants (I), ce qui représente la catégorie de lien social où les membres sont le moins considérés par les jeunes comme des personnes importantes (alter I).

➤ **LES INTERVENANTS (N=54)**

Les intervenants réfèrent ici à toutes les personnes qui sont impliquées dans les différentes interventions ciblant le jeune. Dans le réseau social des jeunes autochtones rencontrés, 54 (8 %) sont des acteurs liés à l'intervention. Ce sont principalement des parents de famille d'accueil (n=17), des intervenants du centre jeunesse (n=12), des intervenants sociaux (n=16), des intervenants scolaires (n=5) et des intervenants du milieu de la santé (n=2). Lorsque les intervenants sont dans le réseau des jeunes, ils sont considérés comme des alter importants (I) dans 20 % des cas. Par contre, si on isole les familles d'accueil, ces dernières sont des alter importants (I) dans 29 % des cas (10 % des cas lorsqu'il s'agit des autres intervenants). Si on considère seulement les intervenants qui ne sont pas les parents d'accueil, onze jeunes, soit 35 % de l'ensemble des jeunes, ne nomment aucun intervenant dans leur réseau, onze (35 %) en nomment 1 et neuf (30 %) en nomment 2 et plus (max=5). Dans 35 % des cas où un parent d'accueil est dans le réseau, il est considéré comme un alter important par les jeunes.

Tableau 4 : Place des intervenants (sans les familles d'accueil)

	Effectif	Pourcentage
Aucun intervenant	11	35 %
Un intervenant	11	35 %
Deux intervenants et plus	9	30 %
Total	31	100 %

➤ **LES AUTRES ALTER (N=28)**

Finalement, les autres alter nommés dans le réseau des jeunes (n=28) sont essentiellement des collègues de travail (n=8), des personnes désignées comme des connaissances (n=15) et des alter dont les liens ne sont pas précisés (n=2). S'ajoutent également à cette catégorie les frères et sœurs des familles d'accueil (n=3) qui n'ont pas été considérés dans les alter liés à l'intervention.

ÉVOLUTION AU TEMPS 2

Si l'étendue du réseau social des jeunes a peu changé entre les deux temps de mesure, ces derniers ayant en moyenne le même nombre de personnes dans leur réseau, la composition de leur réseau s'est sensiblement transformée. Ainsi, alors que 35 % du réseau social des jeunes représentait des membres de la famille au premier temps de mesure, cette proportion est passée à 41 % au deuxième temps de mesure. Si les membres de la famille sont davantage présents dans le réseau social des jeunes, les amis et les intervenants sont, quant à eux, un peu moins présents, leur proportion étant passée de 51 % à 46 % pour les amis et de 8 % à 5 % pour les intervenants. Parmi les jeunes ayant connu une baisse importante du nombre d'amis dans leur réseau, on retrouve notamment les trois jeunes devenues mères entre les deux temps de mesure dont deux ont relevé 11 amis en moins.

Les conjoints occupent, pour leur part, la même place dans le réseau social des jeunes en termes de proportion, mais sont moins désignés par les jeunes comme des

personnes significatives (alter I) dans leur vie. Alors qu'ils étaient des alter I dans 79% des cas lorsqu'ils étaient nommés au moment de la première vague d'entrevues, cette proportion est passée à 62% au deuxième temps de la collecte.

3.1.3 L'origine des alter

PORTRAIT AU TEMPS 1

Le réseau social de l'ensemble des jeunes autochtones participants à l'étude comprend 66% d'alter autochtones, 27 % d'alter allochtones et 2 % d'alter métis. Les réseaux sociaux des jeunes autochtones présentent trois figures en lien avec l'origine des alter dont la plus dominante se caractérise par une forte homophilie vis-à-vis de l'autochtonie (plus de 60 % d'alter autochtones ou métis), la deuxième par sa nature métissée ou mixte et la troisième figure se polarisant sur des alter allochtones (plus de 60 % d'alter allochtones). Ainsi, 23 des jeunes autochtones rencontrés (74 %) avaient un réseau composé de plus de 60 % d'alter autochtones, trois jeunes (10 %) avaient un réseau composé de plus de 60 % d'alter allochtones et cinq jeunes (16 %) avaient un réseau mixte. Deux jeunes disposent d'une carte réseau nettement dominée par « l'allochtonie » avec respectivement la présence de 71 % et de 97 % d'alter allochtones.

Tableau 5 : Répartition des réseaux des jeunes selon les figures.

	Effectif	Pourcentage
Réseau autochtone ou métis	23	74 %
Réseau allochtone	3	10 %
Réseau mixte	5	16 %
Total	31	100 %

Les analyses croisées ne démontrent aucun lien significatif entre le type de réseau et l'étendue du réseau (α de 0,099). Aucune différence significative n'est également démontrée avec le fait d'habiter en ville ou en communauté (α de 0,560) et le type de réseau. Par contre, un lien significatif existe entre le type de réseau (autochtone-allochtone-mixte) et la composition du réseau. Ainsi, les jeunes qui ont un réseau en majorité autochtone ont un réseau dans lequel la famille occupe une plus grande place (38,9 %) que les jeunes qui ont un réseau majoritairement allochtone ou mixte (22,6 %). La même tendance est présente en ce qui concerne la place des intervenants qui est plus grande pour les jeunes qui ont un réseau autochtone (8,9 %) que pour les jeunes qui ont un réseau allochtone ou mixte (5,8 %).

ÉVOLUTION AU TEMPS 2

La répartition des alter en fonction du type de réseau s'est maintenue, de façon globale, entre les deux temps de mesure. Quatre jeunes sont passés d'un type de réseau à un autre. Ainsi, un jeune placé en ville qui est retourné dans sa communauté est passé d'un réseau mixte à un réseau autochtone; une jeune dans la même situation est passée d'un réseau allochtone à mixte; un jeune vivant en communauté est passé d'un réseau autochtone à mixte; et un jeune très intégré en ville est passé d'un réseau mixte à un réseau allochtone.

3.1.4 L'ANCIENNETÉ DES RELATIONS

Les jeunes autochtones rencontrés ont des alter avec qui ils sont en relation depuis plusieurs années. Si 14 % des alter nommés par les jeunes sont des personnes qu'ils connaissent depuis un an et moins, plus de la moitié des personnes de leur réseau, soit 55 %, sont dans leur vie depuis plus de cinq ans. Parmi ces dernières, la majorité sont connues depuis toujours (31 %).

Tableau 6 : Ancienneté des relations

	Nombre d'alter	Pourcentage
Depuis 1 an et moins	99	14 %
Entre 1 et 5 ans	201	29 %
5 ans et plus	375	55 %
NSP	9	1 %
Total	684	100 %

Les vieilles relations au-delà de cinq ans, mis à part celles établies depuis toujours, sont des amis dans 84,5 % des cas, des intervenants dans 8 % des cas, des membres de la famille dans 5,5 % des cas et des conjoints dans moins de 1 % des cas.

Une grande partie des amis ont été rencontrés à l'école (11 %), en contexte d'intervention (2,5 %) et dans l'enfance, par la famille et le voisinage (13,5 %). 11,2 % des amis ont été rencontrés au cours de l'année précédant l'entretien, alors que 5,1 % ont été rencontrés depuis dix ans ou plus.

3.1.5 La stabilité des réseaux sociaux entre les deux temps de mesure

Les jeunes mentionnent, aux deux temps de mesure, en moyenne 22 personnes dans leur réseau. Par contre, plusieurs personnes ne sont plus dans le réseau au temps 2 de la collecte et sont remplacées par de nouveaux arrivants. La stabilité du réseau permet donc d'appréhender le rapport entre les nombres d'alter qui se maintiennent et le nombre total d'alter rencontrés par le jeune entre les deux temps de mesure. Celui-ci est exprimé en pourcentage.

Le réseau des jeunes autochtones présente un taux de stabilité moyen de 72 %, c'est-à-dire que parmi l'ensemble des personnes nommées par un jeune comme faisant partie de son réseau social, 72 % s'y trouvaient aux deux temps de mesure. Ce taux s'avère beaucoup plus élevé que le taux de stabilité observé dans les réseaux sociaux des jeunes montréalaises à risque de maternité précoce issues des centres jeunesse qui est de 48 %¹⁰. On note cependant un écart important du taux de stabilité moyen entre les jeunes, le taux minimal étant de 15 % et le taux maximal de 100 % de stabilité.

¹⁰ Goyette, M., Mann-Feder, V., et al. (2010). *Étude longitudinale auprès de jeunes montréalaises à risque de maternité précoce issues des centres jeunesse : parcours d'insertion sociale et processus d'autonomisation au début de l'âge adulte*. Montréal, remis au Centre nationale de prévention du crime, 211 p.

3.2 Ancrage relationnel : un regard qualitatif sur le réseau de soutien autour des jeunes.

La section qui suit présentera, à partir d'une analyse en profondeur du discours des répondants, le rapport qu'entretiennent les jeunes à leur réseau ainsi que le rôle des membres de ce réseau en regard du type de soutien qu'ils peuvent offrir. Si certains jeunes ont clairement l'impression d'être entourés par des personnes significatives capables de les soutenir et de les accompagner, d'autres se disent au contraire laissés à eux-mêmes ou se sentent fragilisés par des dynamiques conflictuelles ou des difficultés relationnelles qui entravent leur parcours d'insertion.

3.2.1 Des jeunes accompagnés par un réseau soutenant et significatif : ancrage dans un réseau qui favorise la construction de soi.

Au moment de la première vague de collecte de données, 11 des participants (35 %) témoignent d'un ancrage dans un réseau perçu comme soutenant sur le plan fonctionnel, mais également sur le plan émotif. Les personnes significatives de leur réseau sont considérées comme des confidents, des conseillers, des modèles ou des guides. Même si le réseau n'exclut pas la présence de personnes susceptibles d'avoir une influence plus négative, comme des amis de consommation par exemple, les jeunes accompagnés ont quand même une perception positive de leur réseau et ont l'impression que des personnes solides et stables sont présentes dans leur vie.

Pour cinq de ces jeunes, les parents représentent la figure de soutien la plus significative. Ces jeunes se disent entourés et soutenus par leur famille immédiate et ont l'impression de pouvoir compter sur leur famille en cas de besoin. Le réseau familial immédiat, par le soutien qu'il apporte mais aussi par ce qu'il transmet en termes de modèles, d'encadrement, de possibilités d'expérimentation par la mise en lien avec des activités, etc., participe à la construction identitaire des jeunes et favorise leur mise en action et leur capacité de projection.

« Avec mes parents, on est proches. On se parle, on se dit tout. On s'entend bien. On fait beaucoup d'activités. Des fois on s'en va jouer aux quilles, on s'en va au cinéma, on s'en va manger une glace à Val-d'Or. On se promène, on s'en va à la plage. »
(Rosanna)

Par contre, pour les six autres répondants considérés comme « accompagnés », l'ancrage est davantage autour de soutiens substitués, les parents étant souvent présents dans le réseau des jeunes, mais sans jouer un rôle sur le plan de l'accompagnement, puisque pris dans leurs propres difficultés. À cet égard, plusieurs jeunes de l'échantillon témoignent d'une relation instable avec leurs parents marquée par des cycles de déresponsabilisation et d'absence prolongée au gré des périodes de rechute et de reprise en main temporaire.

« Un moment donné elle est full fine puis elle est ben gentille. Elle travaille puis se reprend en main pis toute. Un moment donné elle tombe en bas, elle fait rien que boire puis elle est full méchante avec nous autres, full froide à cause que dans sa tête elle se sent mal pis elle pense qu'on l'aime pas. »

(Baverly)

Les adultes significatifs qui agissent comme soutien substitut dans la vie de ces jeunes représentent alors des figures d'accompagnement dans le processus de construction de soi en offrant l'encadrement, la modélisation et le support nécessaire pour palier à la déresponsabilisation parentale.

« C'était plate. Je passais des fois tout seul les fins de semaine avec ma sœur pis mon frère. On était tout seuls mettons. Le centre jeunesse n'était même pas là pour nous autres pis on était tout petits. Des fois ma grand-mère elle venait nous voir pis elle voyait qu'on était tout seuls. Ma mère partait boire pis moi il fallait que je m'occupe de mes frères et sœurs. Ma mère, elle avait de la misère avec l'alcool pis toute. Même mon père itou je le voyais pas souvent. Qui qui m'apprenait mettons à faire comme un rôle de père ça fait que c'est mon oncle pis ma tante qui le faisaient, qui m'apprenaient des affaires. C'est comme mes deuxièmes parents. Je suis plus proche d'eux autres que de ma mère pis de mon père. »

(Daniel)

Des membres de la famille élargie jouent ainsi parfois un rôle majeur de soutien et d'accompagnement dans la vie des jeunes autochtones. C'est entre autres le cas d'oncles et de tantes qui sont devenus, de façon informelle, des soutiens substituts significatifs dans la vie des jeunes, voire des deuxièmes parents. Ainsi, trois jeunes participants peuvent compter sur des figures de soutien accompagnantes et significatives au sein de leur famille élargie.

« Pis je vais souvent avec mon oncle. C'est toute lui qui m'enseigne les trucs, comment chasser, comment faire des choses. Il m'a toute montré ça. Comment, si tu te perds dans le bois, où c'est que tu pêches des affaires? Des affaires de même. Il m'a montré comment retrouver ton chemin, des affaires de même. J'ai toute appris ça. »

(Marvin)

« Il était comme un père pour moi. Comme mon père il n'a jamais été ici pour moi. C'est comme lui qui m'a appris. Je ne sais pas, on pourrait dire comme un père. » (Daniel)

Une jeune fille de l'échantillon peut également bénéficier d'un soutien d'un mentor ou « grand frère ». Il s'agit d'une personne de la communauté qui s'est portée volontaire pour agir comme aidante dans la vie de cette jeune dans un moment où elle habitait chez une grand-mère qui, bien que présente, avait des difficultés pour l'aider au niveau, entre autres, du soutien scolaire et du transport. Ce type de jumelage informel avec un adulte significatif semble avoir eu un impact très important sur le parcours de cette répondante.

« Je restais chez ma grand-mère pis je jouais au hockey souvent. Ma mère n'était jamais là. Souvent je manquais les pratiques parce que je n'avais pas de ride. Là, je partais à brailler parce que je n'avais pas de ride pis je voulais aller jouer au hockey. Ça fait que lui il (un ami) m'embarquait tout le temps, il me faisait tout le temps des rides. Un moment donné lui il qu'il voyait que ça serait un bon modèle. Ça fait qu'un moment donné un été il a commencé à parler de moi juste subtilement. À chaque fois quand qu'il voyait lui, il y parlait tout le temps de moi « Je sais pas qu'est-ce qu'elle a. Elle a toujours besoin d'une ride pis elle a toujours de la misère à l'école. Sa grand-mère elle ne peut pas l'aider ». Lui disait « C'est tu plate. Je ne sais pas qui pourrait l'aider » pis lui il ne s'en rendait pas compte. Là, à force de tout le temps y mettre ça dans la tête, il a cliqué, il a fait « Oui pourquoi moi je pourrais pas l'aider. Je n'ai pas d'enfant encore. J'ai déjà ma carrière. Pourquoi je ne pourrais pas l'aider? » Là il m'a proposé de m'aider. »

(Baverly)

Les figures de soutien substitut dans la vie des jeunes sont parfois des substituts davantage liés à l'intervention plus formelle, comme c'est le cas des familles d'accueil par exemple ou des intervenants divers. Ainsi, cinq des jeunes rencontrés considèrent leur famille d'accueil comme une source de soutien et d'accompagnement importante à leurs yeux.

Contrairement aux jeunes de l'échantillon placés en centre de réadaptation, la plupart des jeunes placés en famille d'accueil abordent la fin des services de façon plus positive, l'associant davantage à un processus graduel qu'à une « coupure ». C'est notamment le cas pour trois jeunes placés dans des familles d'accueil où ils ont l'impression qu'ils seront accueillis jusqu'à ce qu'ils soient prêts à quitter, ou du moins jusqu'à ce qu'ils terminent leur scolarité. Le prolongement du placement permet alors un processus d'autonomisation graduel qui laisse aux jeunes la possibilité de « dire leur départ ».

« Je vais peut-être prendre plus de temps. Peut-être à 20 ans, je ne sais pas. »

(Marvin)

« Q. Là tu vois ça comment la transition? Est-ce que tu penses que même quand tu vas avoir 18 ans tu vas continuer à rester ici? R. Oui jusqu'à tant je finisse mon secondaire 5. I. OK, ça fait qu'ils t'ont dit que tu pourrais rester ici. Même si tu es rendue à 19. R. Oui je peux rester ici. J'ai l'impression que je suis... comme pas trop vieille pour rester ici, mais comme... je le sais qu'ils sont fins pour que je reste jusqu'à mes 18 ans, mais on dirait que je veux partir pour... Mais en même temps ça va m'aider beaucoup en même temps de rester ici. »

(Baverly)

Par contre, l'ancrage quasi unique dans un réseau substitut d'intervenants fragilise les jeunes au moment où prend fin la prise en charge. À cet égard, une jeune fille mère placée en famille d'accueil associe l'échec de son expérimentation en logement autonome à l'absence de soutien autour d'elle au moment de son départ de la famille d'accueil et de la fin de la prise en charge par les services sociaux. Cette dernière n'avait pas d'autres soutiens significatifs en dehors du réseau de l'intervention.

« Q. Tu avais-tu des gens autour de toi pour t'aider un peu? R. Non. L'éducatrice qui m'a envoyée en appartement elle m'a dit qu'elle allait être là pis toute, mais elle a changé de job. I. Toi tu t'es sentie pas mal toute seule. Ce que tu trouvais difficile en appartement c'était de ne pas avoir quelqu'un pour t'aider. R. Oui. »

(Alycia)

La fin de la prise en charge s'avère également fragilisante pour les jeunes qui retournent dans la communauté sans y bénéficier d'un soutien significatif et stable, ou qui ont un réseau susceptible de les vulnérabiliser.

La réintégration dans la communauté représente donc un défi important en termes d'intervention et de soutien à la vie autonome. La mise en lien avec une figure de soutien significative qui pourra faciliter la transition représente, en effet, un enjeu majeur. À cet égard, une jeune fille de l'échantillon rend compte d'une expérience positive d'accompagnement à l'autonomie par la mère d'accueil qui a poursuivi le soutien après la réinsertion de la jeune en communauté dans le cadre d'un programme de « parent soutien » en lien avec le centre jeunesse. Ce type d'initiative, qui favorise à la fois une continuité relationnelle et un soutien fonctionnel, peut s'avérer particulièrement important lorsque le lien avec le parent d'accueil est significatif pour le jeune.

« Elle m'aide à faire l'épicerie. Elle vient en ville avec moi payer mes comptes. Elle m'aide à faire les repas, le ménage, toutes sortes d'affaires. Ben c'est moi qui lui ai demandé de continuer. Oui, ça m'aide beaucoup. Ça me fait moins de choses... ».

(Louisa)

Les réseaux d'amis sont également importants dans la vie des jeunes et représentent, pour certains, des figures d'accompagnement significatives particulièrement importantes lorsque le réseau familial est peu soutenant, voir absent.

« Eux autres ils m'aident beaucoup au niveau de comment m'enligner itou. Ils sont tout le temps là, puis qu'ils me ramènent sur Terre quand je pense à des affaires comme battre quelqu'un. Quand je veux battre quelqu'un, ils me disent « Donne-moi cinq raisons pour le battre ». Je ne suis jamais capable d'en trouver cinq. Ça fait que là ils me disent « Ce n'est pas une raison parce que tu le détestes, tu vas aller le battre. Ce n'est pas parce qu'il a fait une affaire de croche que ce n'est pas un bon gars ». C'est ça qu'ils me disent ça fait que je suis comme « Parce que c'est vous autres, je ne le ferai pas, puis que vous m'avez ben parlé. Vous avez sorti les bons mots. Thank you. Thank you de me ramener sur la Terre puis tout, puis de ne pas m'envoyer dans le mauvais chemin. Merci de m'avoir redressé puis tout ». C'est ça. »

(Bazil)

Les jeunes dits « accompagnés » ont tous l'impression de choisir leur réseau d'amis davantage que de le subir et, en ce sens, témoignent d'un certain pouvoir d'agir qui les

éloigne d'une dynamique d'enfermement ou de violence relationnelle par exemple. Ces amis s'avèrent également parfois des soutiens pour ce qui est de la mise en lien avec des réseaux de contacts.

« Mettons j'ai des amis de consommation. C'est des bons amis quand même. Puis des fois ils m'aident. Il y en a qui me disent où aller porter des CV. Mettons si j'en ai pas vu quelque part que cette personne-là... demande... cherche de l'emploi. Ils me disent « Il faut que tu ailles porter ton CV là. » (Isaac)

Les espaces d'insertion que sont, entre autres l'école, le monde du travail et le sport constituent des leviers importants de socialisation dans la vie des jeunes et favorisent l'ancrage dans un réseau actif ainsi qu'une diversification du réseau d'amis. La désinsertion de ces espaces, qui correspond pour plusieurs jeunes autochtones au moment du retour dans la communauté, a pour effet de favoriser un certain isolement ou un ancrage dans un réseau plus inactif autour de liens plus « faibles », susceptibles de maintenir dans une dynamique de passivité. La création de leviers d'insertion au sein des communautés s'avère donc, à cet égard, un enjeu d'intervention majeur.

« Ben mes amis travaillent, tous mes amis travaillent. On se réunit ensemble les chums le soir ». C'est mon ami, mais lui il a lâché l'école ça fait qu'il est moins dans la game. Il traîne juste avec nous autres le soir, mais pas à l'école. »

(Daniel)

3.2.2 Des jeunes entourés, mais non accompagnés : l'ancrage autour de liens affectifs mais peu « soutenant ».

Si certains jeunes sont accompagnés au moment de la transition à la vie adulte, d'autres, sans être insérés dans des dynamiques relationnelles conflictuelles, témoignent davantage d'un ancrage autour de liens plus « pauvres », c'est-à-dire plus difficilement « supportants » sur le plan du soutien social.

Quatorze des participants à l'étude (45 %) sont ainsi principalement entourés par un réseau de gens qui constituent des figures d'attachement sur le plan affectif ou des soutiens résidentiels, mais sans pour autant avoir la capacité de les accompagner sur le plan de l'encadrement, de la modélisation et du soutien affectif nécessaire à la construction de soi.

Il s'agit, entre autres, des jeunes entourés uniquement d'amis de consommation ou de « party », ou encore d'un réseau particulièrement passif. *« C'est ça, je ne fais rien. Je suis tout le temps avec ma blonde pis des fois on fait le party ensemble ».* (Shayne)

C'est également le cas des jeunes ancrés dans un réseau familial dont les membres, bien que présents dans leur vie (absence de coupure ou de relations conflictuelles), sont aux prises avec des difficultés qui les empêchent d'être des soutiens stables sur le plan relationnel et sur le plan de la mise en action. C'est, entre autres, le cas des répondants

ancrés dans un réseau familial caractérisé par une dynamique de déresponsabilisation parentale.

« C'est dur de devenir adulte pour les jeunes parce qu'il y en a qui peuvent se sentir vraiment abandonnés, parce que c'est vraiment dur avec les parents qu'ils ont. Les parents ils ont de la difficulté à élever leurs enfants parce qu'ils sont en manque puis ils ont hâte d'avoir leur argent puis ils veulent juste laisser leurs enfants à une gardienne ou ben les laisser tout seuls. »

(Delia)

Plusieurs de ces jeunes contraints à se prendre en charge en très bas âge relatent la présence importante de leurs grands-parents dans leur vie. En effet, les grands-parents ont eu à jouer un rôle de soutien pour pallier à la déresponsabilisation des parents. Par contre, si le soutien des grands-parents est majeur sur le plan affectif et sur le plan fonctionnel, « *Mes grands-parents, ils ont toujours été là pour nous donner du manger. Mes parents ils achetaient de la drogue.* » (Junior), le témoignage d'une jeune fille illustre également ses limites sur le plan de l'accompagnement.

« Ma grand-mère pouvait pas trop m'aider, ça fait qu'à l'école c'est pour ça j'ai eu de la misère. J'ai eu encore plus de misère au secondaire parce que ma grand-mère ne pouvait pas m'aider. Elle ne pouvait pas me pousser non plus. Elle savait même pas c'était quoi. Je suis resté toute ma vie avec ma grand-mère. Je suis resté avec ma grand-mère. »

(Baverly)

Les jeunes laissés à eux-mêmes et contraints à une autonomisation précoce témoignent de la douleur associée à l'absence des parents. Leur discours fait également état d'une certaine résignation liée à l'absence des parents davantage qu'une expression de colère.

« Ma mère aussi elle n'est pas là ça fait que tu sais... Ben ma mère elle a ses problèmes. Quand elle vient ici on parle. Ben peut-être que ma mère elle ne reviendra pas. I. Tu penses qu'elle ne reviendra plus? R. Elle va revenir, mais peut-être un jour. »

(Paul)

C'est aussi le cas des jeunes qui ont été placés en milieu substitut et qui, de retour dans leur communauté, ne peuvent plus compter sur des figures de soutien adultes ou qui doivent se réinsérer dans un milieu de vie vulnérabilisant. La perspective du retour dans ce même milieu, bien que souhaitée, est alors appréhendée de façon mitigée.

« Des fois j'ai hâte. Des fois je n'ai pas hâte... Je n'ai pas hâte d'être comme mes parents. Parce qu'eux autres ils consomment beaucoup. Ben quand ils ont de l'argent ils consomment. Pis quand on va dans la communauté les fins de semaine, des fois ils ont pas de manger. Pis je trouve ça plate. Avant ils buvaient beaucoup. Ils s'en allaient pis ils revenaient longtemps... ils revenaient mettons un mois après. »

(Emma)

Contrairement aux jeunes accompagnés, ces répondants n'ont pas dans leur réseau de soutien substitut susceptible de pallier au déficit d'accompagnement du réseau familial. La possibilité de bénéficier d'une figure de soutien significative post-placement pourrait s'avérer, dans le cas de ces jeunes, particulièrement importante lors du retour dans la communauté. L'accompagnement et la mise en lien avec des personnes significatives sous forme de mentorat ou de jumelage représentent ici des enjeux d'intervention importants.

3.2.3 Des jeunes ancrés dans un réseau instable et conflictuel

Finalement, sept des jeunes rencontrés (23 %) témoignent d'une situation de précarité importante sur le plan relationnel en raison de l'instabilité des relations qu'ils entretiennent et leur caractère conflictuel. Les difficultés personnelles et relationnelles occupent toute la place dans leur vie et fragilisent leur parcours d'insertion.

Ainsi, parmi les jeunes rencontrés, cinq sont confrontés à des dynamiques de violence relationnelle avec les membres de leur réseau, notamment avec le conjoint ou avec les membres de leur famille immédiate avec qui ils partagent une histoire familiale lourde marquée par la consommation et la violence.

« Ma mère elle avait poignardé mon père à 3 reprises. Lui il était saoul. C'est là qu'il a arrêté de boire, après ça. Il a arrêté de consommer. Ça fait que ma mère est allée en prison une semaine. Mon père ben lui il est allé à l'hôpital. Lui ben il est allé en prison après parce qu'il s'est fait poignarder pis là ben les policiers pis l'ambulance... là mon père il est violent genre quand il boit. En tout cas ben il a poussé les policiers... Il a tassé les policiers genre en dehors de chez eux. Là les policiers ils ont dit « Ben là tu vas tomber à terre » parce qu'il saignait beaucoup. Lui, il ne croyait pas ça... Il voulait continuer sa brosse. »

(Nick)

« Ben un moment donné quand j'étais enceinte, il buvait tout le temps tout le temps, chaque jour. Chaque jour il buvait. Un moment donné il m'a battue, il m'a donné un coup de poing dans la face puis il m'a poussée à terre puis j'étais enceinte d'elle. Puis là, il fallait que j'aille voir l'hôpital. »

(Nidanis)

Dans leur discours, ces jeunes abordent, entre autres la trahison dans leurs relations et l'incapacité d'avoir confiance aux gens qui les entourent. *« Toute ma famille ils sont tout le temps contre moi. »* (Betty) Le rapport aux gens du réseau est ici complexe et ambivalent. Les personnes qui les entourent sont à la fois perçues comme celles qui feront partie de leur réseau dans l'avenir, mais également celles de qui ils voudraient s'éloigner.

« Un moment donné je buvais avec une de mes cousines, mais c'est elle... mon ex il était avec elle mardi. Ça ne fait pas longtemps. Ils ont couché ensemble, je les ai

pognés puis ça, ça m'a fait chier. J'ai donné un coup de poing à mon ex. Je l'ai pogné, j'ai dit « Pourquoi tu me fais ça toi? Pourquoi moi je n'aurais pas le droit de boire puis en plus tu t'en vas voler mon argent. C'était pour le bébé (inaudible) ». Puis là l'autre il me regardait. Là je lui ai lancé... Je ne sais pas trop ce que je lui ai lancé, j'étais tellement fâchée. J'ai lancé quelque chose à elle puis un coup de pied sur la face... ».
(Nidanis)

À cet égard, malgré l'expression d'une volonté de se distancier des relations plus négatives et un regard parfois sévère envers les gens de leur réseau -« ils font durs »-, ces jeunes expriment également un sentiment d'impossibilité d'échapper à leur milieu, une impression d'enfermement dans un réseau subi, notamment en raison de la proximité géographique inhérente au contexte des communautés autochtones.

« Le monde ils venaient me voir, ils me disaient « Qu'est-ce que tu fais à soir? On bois-tu? ». Moi je disais « Ah non moi je reste tranquille à soir ». Ils disaient « Ben non viens boire » puis tu sais ils m'encourageaient. »

(Nidanis)

« Là j'ai entendu quelque chose tout à l'heure à propos de lui. Là, je ne sais pas si je devrais continuer pour vrai. À cause, son ex, il a eu un enfant avec son ex. Ça fait que là il pense retourner avec, il veut se marier avec puis tout. Puis elle, elle est avec mon frère, mais elle l'aime beaucoup mon frère puis moi je ne sais pas là. J'ai peur, j'ai peur. J'ai peur de me faire niaiser encore. Ben, c'est dur on reste dans le même village puis on se voit chaque jour. Qu'est-ce que tu veux que je fasse moi pour ça? À matin quand j'ai entendu ça j'étais là « Je vais partir d'ici. »

(Betty)

Si des jeunes ne témoignent pas de relations conflictuelles avec un conjoint ou avec la famille immédiate, leurs propos mettent cependant en lumière des difficultés personnelles et relationnelles qui ne semblent pas leur permettre de s'ancrer dans un réseau de façon positive et de créer des liens significatifs.

« J'ai trop de problèmes, j'ai trop de choses à penser, trop de pensées négatives, trop de pensées positives. Je parle pis ça sort tout croche. La terre ne tourne pas dans le bon sens comme on dit. »
(Charlene)

C'est particulièrement le cas de deux jeunes rencontrés pour qui les personnes identifiées comme étant dans leur réseau sont davantage des personnes qui semblent plus ou moins présentes ou significatives, des connaissances vagues, des personnes mortes, des personnes rencontrées depuis très peu de temps, des enfants, etc.

L'absence de figures de soutien adultes, jumelée à une socialisation juvénile qui semble difficile ou inexistante, maintient ces jeunes dans un état d'isolement. Des interventions permettant de faire vivre des expériences interpersonnelles positives dans des contextes peu vulnérabilisants pourraient, à cet égard, améliorer le développement de la confiance en soi, favoriser un meilleur rapport à l'autre et briser l'isolement.

3.3 Évolution du rapport au réseau au deuxième temps de la collecte : un regard sur les dynamiques de changement.

La section qui suit permettra de dresser un portrait général de l'évolution de la dimension relationnelle entre les deux temps de mesure et de rendre compte, lorsque c'est le cas, des principaux événements dans la vie des jeunes qui ont été à l'origine d'une transformation plus significative de leur réseau.

De façon générale, la situation des jeunes a connu peu de changement entre les deux moments de la collecte de données sur le plan du réseau social et de l'ancrage relationnel. Ainsi, sur 22 jeunes rencontrés aux deux temps de mesure, le réseau social et la figure d'ancrage relationnel étaient demeurés sensiblement les mêmes pour 11 d'entre eux (50 %).

Les six jeunes qui présentaient une précarité sur le plan relationnel au premier temps de mesure étaient toujours précaires au deuxième temps de la collecte de données. C'est notamment le cas des deux jeunes filles qui se sont maintenues dans une relation cyclique et conflictuelle avec un conjoint inhibiteur. L'une d'entre elles venait également d'apprendre qu'elle était enceinte de ce conjoint avec qui elle n'est pas certaine de vouloir rester.

« Je suis rendue que je frappe mon ex souvent. Je le mets à terre puis tout, à cause que je suis ben tannée des fois. Il n'est pas capable de comprendre puis là ben moi je suis devenue plus agressive avec. Ça ne me tente pas vraiment de retourner avec. Jusqu'à tant que je vois son changement. Mais là je vais voir, il a changé un petit peu, mais pas vraiment. »

(Betty)

C'est également le cas pour deux jeunes confrontés à une fin de placement en centre de réadaptation et à un retour dans un milieu familial extrêmement vulnérabilisant puisqu'instable et conflictuel.

« Moi je sens que ma mère va me mettre dehors 4-5 fois genre. Parce que des fois on va avoir des chicanes. Là, elle a arrêté d'en prendre, mais elle a des sevrages. Elle vient encore plus folle. Puis des fois elle prend des pilules pour la dépression, puis quand elle mélange sa coke avec les pilules de dépression elle vient encore plus folle. »

(Nick)

Le maintien à l'école ainsi que la stabilité résidentielle, que ce soit dans une famille d'accueil ou dans un foyer scolaire, sont également des éléments de stabilité sur le plan du réseau social. Les jeunes qui n'ont connu aucun changement sur le plan scolaire (toujours à l'école) ou sur le plan résidentiel ont, de façon générale, maintenu un ancrage autour du même réseau.

LES FACTEURS DE CHANGEMENTS

Si le retour en communauté en fin de placement peut constituer un facteur de précarisation sur le plan relationnel, la transition peut s'avérer facilitée pour ceux qui peuvent bénéficier d'un soutien significatif dans leur communauté au moment du retour. C'est notamment le cas d'un des jeunes rencontrés pour qui la tante a joué un rôle important au moment de son retour dans la communauté, à la fois sur le plan du soutien fonctionnel et du soutien émotif. Le réseau de ce jeune, très centré autour des amis en ville, s'est consolidé au moment du retour en communauté autour de certains membres de sa famille élargie et de sa nouvelle conjointe de qui il se dit très proche.

C'est également le cas d'une jeune fille dont le retour en communauté a été facilité par la présence d'un parent soutien et dont le réseau s'est également centré autour de la famille élargie, les amis de la ville étant également moins présents dans sa vie.

La mobilité intercommunautés constitue aussi un facteur de changement dans le réseau social des jeunes. Ainsi, deux jeunes « accompagnés » par leur famille et solidement ancrés dans un réseau de socialisation s'en sont pourtant éloignés suite au déménagement dans une autre communauté pour suivre un conjoint. Dans les deux cas, ces jeunes ont cependant maintenu des liens importants avec leur famille malgré la distance géographique.

« Oui je m'ennuie souvent. C'est quasiment genre comme j'étais habitué de voir mes petits frères chaque jour. Mais là je les vois pu partout. Oui, mais des fois ils viennent les fins de semaine ici, mais ça va être moi, je pense, qui vais y aller en fin de semaine là-bas. Il faut j'appelle mes parents tout à l'heure. »

(Dominic)

« Oui, ma mère elle m'encourage beaucoup. Elle m'aide. Elle me donne des conseils. Ben ici je la vois pas souvent parce qu'on n'a pas d'auto. » (Dominic)

Finalement, trois des jeunes ont volontairement pris la décision de s'éloigner d'amis ou de membres de leur réseau perçus comme plus vulnérabilisants pour eux. Pour un de ces jeunes, cette décision est associée au fait qu'il allait devenir père et à des démarches concrètes pour arrêter de consommer, comme le début d'une thérapie par exemple.

« Eux autres ils sont pu dans ta vie. Il y a tu une raison en particulier? R. C'est des consommateurs. » (Junior)

« Oui c'est ça, c'est m'isoler de plus en plus, c'est comme pas vraiment m'isoler isoler pour pu voir personne, c'est choisir les groupes d'amis. Je vais aller avec eux autres, ils fêtent moins qu'eux autres. Ils sont plus stables, ils ont un travail, ils ont ça. Tandis que ceux que je côtoyais avant, ils n'avaient pas de job, ou soit qu'ils avaient une job, puis après la job ça buvait ou ça faisait le party. Avant j'étais dans cette gang-là. J'allais à l'école, tout de suite après l'école j'allais foirer. Là aujourd'hui je mange, je fais des affaires qui préoccupent le plus aujourd'hui. »

(Bazil)

SYNTHÈSE ET PISTES D'INTERVENTION

- L'école, le monde du travail et le sport constituent des leviers importants de socialisation dans la vie des jeunes et favorisent l'ancrage dans un réseau actif ainsi qu'une diversification du réseau d'amis. La désinsertion de ces espaces, qui correspond pour plusieurs jeunes autochtones au moment du retour dans la communauté, a pour effet de favoriser un certain isolement ou un ancrage dans un réseau plus inactif autour de liens plus « faibles », susceptibles de maintenir dans une dynamique de passivité. La création de leviers d'insertion au sein des communautés s'avère donc, à cet égard, un enjeu d'intervention majeur.
- La réintégration dans la communauté à la suite d'une période de placement représente un défi majeur en termes d'intervention et de soutien à la vie autonome. L'accompagnement et la mise en lien avec des personnes significatives pour les jeunes représentent ici un enjeu d'intervention important.
- L'absence de figures de soutien adultes, jumelée à une socialisation juvénile qui semble difficile ou inexistante, maintient certains jeunes autochtones dans un état d'isolement et de passivité. Des interventions permettant de faire vivre des expériences interpersonnelles positives dans des contextes peu vulnérabilisant pourraient à cet égard améliorer le développement de la confiance en soi, favoriser un meilleur rapport à l'autre et briser l'isolement.

SECTION 4

PROCESSUS D'AUTONOMISATION & CONCEPTION DU DEVENIR ADULTE

4

À travers l'analyse du discours des jeunes rencontrés, il a été possible de dresser un portrait de leur parcours, de cerner où ils en sont au regard des différentes transitions marquant l'entrée dans la vie adulte, mais également d'appréhender comment ils se positionnent dans le cadre de ces différentes transitions. Au-delà d'un regard en termes d'insertion et de transition, la lecture dynamique des trajectoires privilégiées dans le cadre de l'analyse des données permet également de saisir le sens donné par les jeunes au devenir adulte ainsi que les principaux critères d'accomplissement et de réussites qui modulent leur perception d'eux-mêmes. Cette dernière section du présent rapport de recherche se veut une section plus intégratrice que les précédentes et vise à appréhender, de façon plus globale, le parcours des jeunes en termes d'autonomisation au travers quelques figures types, de même que le sens que prennent l'autonomie et le devenir adulte dans leur discours. Les principaux blocages, les éléments facilitants et les stratégies d'autonomisation seront également identifiés.

4.1 Un portrait des jeunes en termes d'autonomisation : quelques figures types¹¹.

Où en sont les jeunes autochtones rencontrés dans leur processus d'autonomisation? Comment se positionnent-ils quant à leur parcours et quelles stratégies (leviers) adoptent-ils pour s'autonomiser? C'est au travers l'élaboration de figures types que les jeunes seront ici situés. Bien que le concept d'autonomie soit un concept large autour duquel il est difficile de faire consensus, trois principaux critères ont été utilisés pour situer les jeunes dans un processus d'autonomisation : 1) un critère de transformation (notion d'un changement, d'une transformation entre un « avant » et un « après » que ce soit en termes de maturation personnelle ou d'événement de vie plus statutaire); 2) un critère d'autodétermination (notion d'une appropriation de son parcours vs d'une passivité); 3) un critère de projection. Ainsi, à la lumière de ces critères, 10 participants seront considérés comme étant dans une démarche d'autonomisation, 14 participants seront considérés comme juvéniles et 7 participants seront considérés comme fatalistes ou précaires sur le plan de l'autonomisation.

¹¹ Les jeunes ont été associés à une figure type en fonction de leurs discours au premier temps de la collecte de données. Un tableau synthèse résumant l'évolution de leur parcours en regard du processus d'autonomisation est présenté en conclusion de la section.

4.1.1 Des jeunes en processus d'autonomisation

Dix des participants se situent dans une démarche active d'autonomisation. À l'aube de leur majorité, ces jeunes se considèrent comme des adultes en devenir et non plus comme des adolescents. Leur discours fait état d'une perception subjective qu'ils changent, qu'ils se transforment, qu'ils deviennent plus matures ou qu'ils soient en démarche vers la recherche d'une plus grande indépendance qu'elle soit financière, résidentielle ou comportementale.

Contrairement au discours des jeunes où prédomine une passivité et une impression d'enfermement dans une trajectoire subite, les jeunes en processus d'autonomisation ont à la fois la perception d'être en changement (référence fréquente à un « avant » et un « après »), mais également d'être acteurs de ces changements. À cet égard, leur discours fait état d'une autodétermination quant aux étapes à venir.

Si pour certains de ces jeunes cette démarche d'autonomisation est associée à un processus graduel de maturation personnelle et de mise en mouvement centrée sur la préparation de leur avenir (les « étagistes »), pour d'autres (les indépendants), l'autonomisation correspond à des démarches concrètes de mise en mouvement via l'indépendance, souvent résidentielle qu'elle soit souhaitée ou subie.

L'AUTONOMISATION GRADUELLE PAR LA MATURATION PERSONNELLE : DES AUTONOMES DÉPENDANTS (N=5)

« Je pense à plus tard aujourd'hui. »

(Bazil)

En opposition aux propos de plusieurs jeunes où prédominent l'instant présent et l'absence ou le refus de se projeter dans l'avenir, les jeunes en processus d'autonomisation graduelle projettent, évaluent et préparent les étapes à venir de leur parcours. En ce sens, ils se perçoivent comme des acteurs de leur trajectoire et les transitions sont appréhendées de façon successive comme une suite d'étapes à franchir.

« Je veux financer mes 18 ans. Parce que mettons arriver dans un appart puis avoir rien ça me tente pas ben ben ça fait que je veux me ramasser de l'argent. Comme ça je vais avoir une job avant de rentrer dans mon appartement... J'essaye de mieux me préparer. »

(Bazil)

Pour cinq jeunes rencontrés, l'autonomisation est associée à un processus de maturation personnelle et de prise de contrôle sur sa vie. Même s'ils n'ont pas nécessairement la perception d'être encore des adultes, ces jeunes ont conscience de leur maturation et de leur autodétermination sur leur parcours. L'autonomie est, dans leur discours, davantage associée à la capacité de se structurer, de dépasser ses

difficultés et à se maintenir dans l'action qu'à la recherche de l'autosuffisance ou de l'indépendance à court terme. La mise en action, par différents leviers comme le sport, l'école ou différents projets socioculturels, représente, pour ces jeunes, une stratégie pour se maintenir dans une trajectoire qui les éloigne de la déstructuration et de la passivité qu'ils identifient comme des blocages majeurs au processus d'autonomisation.

« Dans le fond, ce qui m'a mis mature c'est après ce que j'ai passé. Au début, c'est le sport qui m'a aidé à passer par-dessus, à me défouler. Le sport c'est ma vie quasiment. Toute ma vie, c'est ce qui m'a fait tenir debout. Si je n'avais pas le sport, je me serais peut-être ramassé comme eux autres à faire des mauvais coups. »

(Baverly)

« Dans une journée, il faut que je bouge, il faut que je fasse quelque chose. Ça ne me tente pas de revenir comme avant. C'est pour ça que je suis tout le temps programmé aeteur. Sinon. Je vais faire des mauvais coups, des affaires de même, que je ne veux pas pantoute faire. »

(Bazil)

Les projets sont concrets et réfléchis en fonction d'une logique pragmatique orientée vers la réalisation des objectifs personnels. Même si une certaine crainte est exprimée devant la fin prochaine des services ou le départ du foyer parental, l'avenir est appréhendé avec confiance et ils ont l'impression d'avoir un rôle actif quant aux étapes à venir. Si le processus de maturation interne leur permet de se sentir autonomes, la dépendance relative à un réseau qui les prend encore en charge, notamment sur les plans financier et fonctionnel, permet, dans une certaine mesure, la poursuite d'un mode de vie où les responsabilités sont moindres.

« Dans ma tête, je suis autonome, mais c'est sûr qu'il me reste encore des choses à apprendre pour être un adulte ...rentrer moins tard le soir, faire la cuisine. Je suis vraiment un gars qui aime ça des bonnes pizzas pochettes, des bons pogos pis des bonnes frites. »

(David)

Ces jeunes sont dans une démarche d'exploration même si ce temps implique la prolongation d'une période de dépendance aux parents ou à la famille substitut qui les accueille. Ils ont en commun la capacité de pouvoir compter sur un réseau de soutien qui leur permet de prendre le temps nécessaire à leur parcours vers l'autonomie. En ce sens, ces jeunes ne sont donc pas confrontés à un impératif d'autonomie à court terme. En plus de bénéficier d'un réseau soutenant sur le plan fonctionnel, les jeunes en processus d'autonomisation graduelle ont en commun de pouvoir également compter sur des figures de soutien « accompagnants » (famille, famille d'accueil, adultes significatifs) qui favorisent la construction identitaire en agissant comme modèles, comme guides, comme conseillers. La présence de ces figures de soutien favorise la construction de soi en termes de capacité de projection et également de support à la structuration personnelle. *« Avant, j'étais pas vraiment encadré puis ils m'ont encadré pour m'aider comme genre comment étudier pis toute, comment faire pour plus tard mettons. »* (Baverly)

En opposition au discours des jeunes qui évoquent un enfermement dans un réseau soutenant mais précarisant, les jeunes en processus d'autonomisation via une maturation personnelle abordent davantage leur réseau comme un réseau choisi plutôt que subi. « *Quand je sens que je commence à avoir des mauvaises fréquentations, je m'éloigne* ». (Bazil)

Le modèle théorique de l'allongement de la jeunesse développé par les sociologues de la jeunesse s'applique bien à la réalité de ces jeunes qui développent une autonomie en contexte de dépendance. L'autonomisation se construit ici dans une logique d'expérimentation et de développement personnel.

L'AUTONOMIE PAR LA RECHERCHE D'AUTOSUFFISANCE : LES INDÉPENDANTS OU CONTRAINTS À L'INDÉPENDANCE (N=5)

« Devenir adulte c'est tu prends ton envol. C'est du changement. C'est tu avances tout seul. »
(Émilie)

Si, pour les jeunes précédents, le processus d'autonomisation est associé à une démarche graduelle de maturation personnelle qui peut se faire en contexte de dépendance, pour d'autres, le processus d'autonomisation est davantage axé autour de démarches concrètes visant la recherche d'indépendance. Tout comme c'était le cas pour les jeunes précédents, le discours des jeunes en processus d'autonomisation via l'indépendance fait également état d'une transition, mais cette transition est davantage statutaire (franchissement d'un seuil) qu'associée à une démarche de transformation interne. L'autonomie recherchée est ici davantage centrée autour de l'autonomie résidentielle et financière. « *J'ai tout économisé mon argent que je reçois. Je cherche un loyer.* » (Alycia) Contrairement aux juvéniles qui refusent de voir l'avenir ou qui en ont une vision naïve et lointaine, ces jeunes sont assez réalistes quant aux étapes à venir, ils s'y projettent à court terme ou sont en démarche active vers une indépendance financière, résidentielle et/ou familiale.

L'impératif d'une fin de service ou d'un départ du domicile familial est associé à un événement positif qu'ils appréhendent avec hâte. Les jeunes indépendants, surtout les garçons, se sentent tout à fait capables de s'occuper d'eux-mêmes, la dépendance étant même associée à une entrave aux démarches visant l'autonomie pour les jeunes en contexte de placement, ou à un sentiment de honte, comme l'exprime bien ce jeune dont le discours dénote une forte volonté d'indépendance.

« Mettons si je le verrais aujourd'hui (frère), il reste encore chez nous puis là je dirais « Qu'est-ce que tu fais encore ici » Tu es encore dans les bras de ta mère ». C'est tout ça qui me vient en tête. Ce n'est pas dans les bras de ma mère que je veux être. »
(Mokizi)

Pour ce qui est des jeunes filles, c'est davantage par la mise en couple et la projection avec le conjoint que se traduisent le désir et les projets de vie indépendante. Ainsi, pour quelques jeunes filles rencontrées, la fin de placement ou le départ du foyer parental s'envisage par la projection de la vie en logement avec un conjoint.

Parmi les 31 jeunes rencontrés, cinq jeunes centrent leur discours autour d'une volonté très importante d'indépendance à court terme. Certains sont dans des démarches concrètes en ce sens (recherche de logement, achat de meubles, expérimentations, différentes modalités de vie autonome, etc.). D'autres se perçoivent déjà comme indépendants, même s'ils sont encore au domicile familial, parce que contraints à s'occuper d'eux-mêmes depuis un très jeune âge, ou ont déjà expérimenté une forme ou une autre de vie autonome dans leur parcours. Les propos de ce jeune illustrent bien cette notion « d'autonomie expérimentée ».

« Quand je travaillais l'année passée comme forestier, je travaillais dans le bois, je construisais des maisons. J'aimais ça. Je buvais chaque semaine. Je me gardais de l'argent. Il en avait assez. Il restait du manger pareil. Je restais tout seul avec mon ami pis on buvait chaque semaine. »
(Mokizi)

Le modèle théorique de l'autonomie de survie ou de l'autonomie indépendante s'applique bien à la réalité des jeunes qui développent une autonomie dans un contexte de contrainte à l'indépendance. S'ils démontrent une capacité à se prendre en charge sur le plan fonctionnel, l'absence d'accompagnement dans le processus de construction de soi et l'impératif de se dire et de se construire par soi-même fragilisent le développement d'une autonomie comprise comme une définition de soi graduelle permettant l'émergence d'un sentiment d'autodétermination sur son parcours. L'autonomisation se construit ici davantage dans la recherche d'autosuffisance.

Bien qu'ils témoignent tous d'un sentiment d'autodétermination sur leur vie et sur les transitions à venir, certains jeunes en transition vers la vie indépendante évoquent tout de même des difficultés importantes qui entravent leur parcours d'autonomisation. Ainsi, l'absence de modèles (l'impression qu'on ne leur a pas appris à être des adultes), le manque de soutien, les problèmes de consommation et la difficulté à gérer leur argent sont identifiés comme des éléments susceptibles de les fragiliser.

Par contre, refusant de se voir comme des victimes, ces jeunes tendent à banaliser l'impact de leurs difficultés sur leur vie et se disent capables par eux-mêmes de « régler » ces difficultés. L'autodétermination prend alors la forme, chez certains de ces jeunes, du « si je le veux, je le peux ».

« Je serais capable d'arrêter c'est juste que c'est moi qui ne prends pas le temps. La dernière fois j'avais presque arrêté de consommer, mais plein de choses me revenaient en tête puis j'ai gâché tout ça, ça fait que j'ai pris un coup. Je sais qu'un jour je vais arrêter. »
(Mokizi)

L'autonomie étant davantage que la transition vers l'indépendance, les propos de ce jeune évoquent bien l'importance que revêt l'ouverture à l'autre dans la perception de soi comme un adulte achevé. « *Je vais me sentir un adulte le jour que je vais me faire dire que je suis un adulte.* » (Mokizi)

4.1.2 Des juvéniles

« En ce moment... ben je m'amuse. J'essaye de connaître la vie par moi-même pis regarder les gens avant. Ben je ne sais pas... je me cherche, je pense. »

(Delia)

Si le discours de quelques-uns des jeunes rencontrés au premier temps de la collecte de données témoigne d'une transition vers l'autonomie, que ce soit par une démarche de maturation personnelle ou la recherche d'indépendance ou d'autosuffisance, la majorité des jeunes rencontrés (n=14) ne se situent pas encore dans une période transitionnelle. Leurs propos, essentiellement centrés sur le présent, se caractérisent par l'absence de marqueurs concrets d'une préparation, d'une démarche réflexive ou d'une projection quant à l'autonomie ou aux projets visant l'indépendance à court terme. « *Plus tard, je ne le sais pas. Je ne le sais pas.* » (Kevin) Ces jeunes ne sont également pas encore confrontés à un impératif d'autonomie pour l'instant.

Le thème de la continuité marque donc le discours de ces jeunes. Ces derniers se perçoivent essentiellement comme des adolescents qui ne sont pas encore à l'étape de penser à l'avenir ou refusent de le faire par peur de se projeter ou de vieillir. S'il y a projection, elle est quand même accompagnée d'un désir de prendre le temps de vivre, de faire la fête, ce qui caractérise la période juvénile. « *Genre je suis comme les autres adolescents. J'aime ça fêter, ça, c'est sûr.* » (Alexa) Les projets futurs sont également caractérisés par une certaine naïveté « *Je veux vivre ailleurs pis marier un joueur de la ligue nationale* » (Alexa) ou sont, au contraire, inexistantes. « *Je suis juste en secondaire 4. Je n'y pense pas encore.* », « *Je le sais pas moi qu'est-ce que je veux faire.* » (Laura)

À partir des propos recueillis auprès des jeunes, il est possible de différencier deux types de juvéniles : les juvéniles centrés sur l'expérimentation et la mise en action, et les juvéniles plus passifs ou latents.

JUVÉNILES CENTRÉS SUR L'EXPÉRIMENTATION ET LA MISE EN ACTION

Les juvéniles centrés sur l'expérimentation et la mise en action (n=8) ont en commun un discours où la mise en mouvement occupe une place centrale. Ils investissent également des sphères d'activité ou des espaces d'insertion qui permettent cette mise en mouvement et qui, dans certains cas, orientent leurs projets futurs.

« Comme moi je joue au hockey, ça dépend de mon hockey où je vais être. Mettons si je m'en vais dans junior 3-A, c'est je vais continuer l'école, c'est clair. »

(Dominik)

Comme c'était le cas pour les jeunes en processus d'autonomisation via la maturation personnelle, on retrouve chez ces jeunes une grande volonté de prendre une trajectoire différente « des autres ». Cette volonté d'être différent constitue une source importante de motivation à se mettre en action. Bien que cette perspective soit présente dans le discours de la majorité des jeunes autochtones rencontrés, les jeunes ici ont réussi à trouver des leviers qui leur permettent de se mettre en action, de s'accomplir et de se définir. Parmi ces leviers, le sport, l'école, les emplois étudiants et la musique sont ceux particulièrement évoqués par les jeunes. « *On rap pour le monde, on rap pour une cause.* » (Kevin) L'éloignement de ces sphères de mise en action crée, *a contrario*, un effet d'enfermement dans une certaine passivité.

« En faisant du sport ça donne de quoi comme à la place de rester chez vous à rien faire, comment tu veux qu'ils soient capables de faire quoi que ce soit? » (Dominik)

La vie en ville ou la vie dans une communauté à proximité d'une ville semble élargir les possibilités d'accès à des espaces d'expérimentation et de mise en action. Ainsi, des jeunes du site C investissent davantage les structures d'insertion et de socialisation que permet la ville, comme les lieux d'entraînement sportif par exemple. Le Centre d'amitié autochtone est également évoqué par plusieurs jeunes comme un espace important de mise en action et de socialisation. Finalement, l'école et le travail sont aussi des sphères de mise en action et d'expérimentation, particulièrement pour les jeunes qui ont un rapport plus positif à la ville. Par contre, d'autres jeunes qui parviennent plus difficilement à s'intégrer en ville évoquent, pour leur part, « faire du temps » à l'école dans l'attente du retour « possible » dans leur communauté et dans leur famille. Ces jeunes investissent peu les espaces d'expérimentation offerts par la ville. Cependant, ce passage par la ville, que ce soit en foyer scolaire ou en famille d'accueil, leur a parfois permis de développer un ancrage à un réseau substitut qui, quant à lui, peut s'avérer porteur d'autonomisation.

Ainsi, bien que la projection de soi dans l'avenir soit encore imprécise et les projets futurs parfois peu définis, les expériences vécues par les jeunes « actifs » sont définitivement porteuses d'une autonomie, en ce sens qu'elles permettent de se définir et de se construire comme adulte en devenir. Elles s'avèrent également des sources importantes de valorisation de soi « *J'étais le gars le plus haut de mon équipe avant. Je suis rapide.* » (Marvin), de même que des facteurs de structuration personnelle. « *Je suis un gars qui traîne pas vraiment avec ses amis. Je suis plus comme je suis occupé à mes sports. Je fais tout le temps du sport. Je joue au soccer, je fais du hockey.* » (Dominik) Ces jeunes n'ont toutefois pas la perception subjective d'être dans une étape de transition ou dans des démarches concrètes d'autonomisation à ce stade-ci de leur vie, mais ils entrevoient l'avenir avec confiance.

LES JUVÉNILES PASSIFS

Si les juvéniles actifs se caractérisent par leur volonté de bouger, d'expérimenter et de s'amuser, la juvénilité s'exprime davantage ici, pour les jeunes qualifiés de juvéniles passifs (n=6), par le refus de vieillir et la peur (ou l'incapacité) de se projeter dans le futur. Si la vie de ces jeunes est essentiellement centrée sur le présent, c'est davantage par la difficulté à imaginer l'avenir, à tous les niveaux, et par un sentiment d'incapacité devant les transitions à venir. « *Parce que je n'ai jamais travaillé de ma vie puis je ne sais pas par où commencer.* » (Mary Ann)

Le discours des jeunes est ici exempt de la nécessité de mise en action qui caractérisait les jeunes actifs. Il fait au contraire état d'une certaine passivité ou d'une attente : les projets envisagés, lorsqu'ils sont présents, sont évoqués pour plus tard. « *Je pense que dans deux ans je vais mettre mon frère au défi de revenir à l'école avec moi.* » (Shayne)

Les rêves professionnels exprimés par ces jeunes sont souvent naïfs et non ancrés dans une réalité qui semble connue ou investiguée. « *Je voudrais être un docteur, mais ça ne me tente pas en même temps. Je ne sais pas. Peut-être une police, peut-être un professeur, je ne sais pas encore.* » (Mary Ann)

Amenés à se prononcer sur leurs rêves ou sur la projection d'eux-mêmes dans l'avenir, ces jeunes démontrent une certaine résistance à imaginer l'avenir, comme si évoquer des rêves leur était impossible. « *Je suis une personne réaliste, je ne sais pas.* » (Laura)
« *Je ne peux rien dire sur ça moi.* » (Helena) Les propos de cette jeune fille sont, à cet égard, particulièrement évocateurs de la peur de se projeter et de formuler des rêves.

« Je ne prévois rien, ça ne sert à rien d'après moi de prévoir parce que ça ne se fait pas après. Ça fait que j'aime mieux pas dire je voudrais faire ça. Je suis bien contente de ce que j'ai en ce moment. »
(Delia)

La difficulté de projection qui caractérise ces jeunes semble associée à un déficit de modélisation, particulièrement sur le plan concret de l'emploi, de même qu'à l'absence de leviers agissant comme éléments moteurs qui favorisent la mise en action et la formulation de rêves ou de projets. À cet égard, les informateurs clés rencontrés dans le cadre du volet précédent de la recherche¹² faisaient mention de l'importance de trouver une façon « d'allumer » les jeunes, de favoriser l'émergence d'une étincelle par la mise en place de possibilités concrètes pour favoriser les projets et éviter le décrochage et la passivité.

La fin d'une prise en charge est difficile à envisager pour ces jeunes qui évoquent tous ne pas se sentir prêts à être autonomes pour l'instant. Devenir adulte est envisagé avec une certaine crainte, comme quelque chose d'inévitable, mais qui arrive trop vite. « *Ça*

¹² Goyette, M., Grenier, S., Pontbriand, A., et al. (2009). *Enjeux relatifs au passage à la vie adulte de jeunes autochtones: vers une meilleure compréhension de la particularité du contexte de communautés algonquines de l'Abitibi-Témiscamingue*. Montréal, Remis au Centre national de prévention du crime, 82p.

me fait vraiment peur. Je ne sais pas. Ça me fait bizarre. J'ai peur de vieillir. Il me semble que ça va vite. Je n'aime pas ben ben ça. » (Laura)

L'atteinte de la majorité, pour la plupart de ces jeunes, évoque davantage le retour dans la famille et dans la communauté que la nécessité d'autonomie sur le plan résidentiel ou financier. Ce qui fait peur dans le fait de devenir adulte c'est beaucoup, dans le discours de ces jeunes, la crainte de perdre le contrôle de soi, de se déstructurer et de « devenir comme les autres » qui ne parviennent pas à se responsabiliser. Le retour réfère également à une certaine indétermination à la fois sur le plan du soutien et sur le plan des projets.

« Ça me fiche un peu la trouille parce que je vois beaucoup de jeunes, des adultes mettons qui ont 18 ans. Ils viennent juste d'avoir 18 ans puis tout ce qu'ils font c'est aller se droguer. J'ai peur tout le temps si je vais virer folle comme ça. »

(Delia)

4.1.3 Des jeunes fatalistes précaires

« C'est dur le bien-être. Un jour riche et puis 30 jours pauvres. »

(Charlene)

Finalement, la troisième figure réfère aux jeunes fatalistes précaires. Contrairement aux juvéniles qui sont centrés sur le présent et qui, pour l'instant, ne sont pas encore dans une phase transitionnelle nécessitant une prise en charge de soi, les fatalistes précaires se caractérisent, quant à eux, par un certain constat d'échec de leur processus d'autonomisation et face à leur vie en général. Leur discours, plutôt que d'évoquer un état transitionnel vers une plus grande autonomie, fait davantage référence à une vie qui est subite ainsi qu'à un sentiment d'enfermement dans un réseau ou dans des difficultés qui empêchent le cheminement. Le regard qu'ils portent sur eux-mêmes ou sur leur vie évoque une insatisfaction. Le sentiment de gâcher sa vie est omniprésent dans leur discours et largement associé à la consommation.

« Depuis que j'ai 13 ans j'ai tout gâché toute ma vie. »

(Charlene)

« Je n'aime pas ça, comment je suis aujourd'hui. »

(Betty)

Si la volonté de s'en sortir et d'être différent des autres est présente dans le discours de plusieurs jeunes autochtones, les fatalistes précaires évoquent, pour leur part, une certaine résignation devant une trajectoire qu'ils considèrent comme quasi inévitable ou un espoir naïf de changer de vie, sans que cet espoir ne soit ancré dans une démarche quelconque. Ce qui est souhaité de l'avenir, c'est qu'il soit mieux que le présent. Le désir de préserver leurs proches (frères/sœurs/enfants) d'une trajectoire comme la leur, est également présent dans le discours de certains. *« J'ai dit à mon petit frère il va falloir que tu arrêtes ça parce que tu es en train de suivre mon chemin. » (Betty)*

Lorsque le désir d'autonomie est évoqué par les fatalistes précaires, il prend la forme d'une autonomie rêvée comme façon de s'éloigner d'un milieu vulnérabilisant ou de fuir ses difficultés. Si le désir de s'installer quelque part, d'avoir son chez-soi et de s'occuper de ses propres affaires est présent, ces jeunes témoignent cependant de façon lucide de difficultés importantes qui les empêchent de s'autonomiser et qui les maintiennent dans une dynamique de dépendance et de déresponsabilisation. Parmi ces difficultés évoquées par les répondants, on note : 1) la consommation; 2) le manque de soutien; 3) les difficultés relationnelles et personnelles.

« Je veux travailler, aller à l'école, faire mes affaires, acheter mes affaires moi-même comme mon set de chambre, mon set de salon. Il faudrait que j'arrête ma consommation. Moi quand j'ai ma paye dans les mains je m'en vais à Val-d'Or tout de suite. Penses-tu que moi je vais être capable de garder de l'argent pour le lendemain? Surtout quand tu me vois dans ma consommation comme je suis là. Non. »

(Betty)

« Quand j'ai de l'argent moi je pense juste à magasiner ou ben... Comme ce mois-ci j'ai eu mon argent, mon chèque, je n'ai même pas payé l'internet puis je n'ai même pas payé ma mère pour le loyer. Ben j'ai percé l'oreille à mon ex puis j'ai acheté du linge. Il me restait 80 \$ pour elle, pour son lait puis ses couches, mais je me suis fait tout voler. Mais je ne sais pas ce que j'ai fait, je ne m'en rappelle même plus. Ah oui on est allés dîner, ça nous a coûté quasiment 100 \$, dîner. »

(Nidanis)

Deux des répondants dits « fatalistes précaires » sont des jeunes contraints à quitter un milieu de placement à très court terme alors qu'ils évoquent ne pas se sentir prêts à le faire. Contrairement aux jeunes en processus d'autonomisation pour qui la sortie du milieu de placement est souhaitée, les jeunes ici se sentent plutôt abandonnés par le centre jeunesse. S'ils disent avoir reçu une certaine préparation à l'autonomie par le milieu de placement, cette préparation semble essentiellement orientée vers l'autonomie fonctionnelle et centrée sur la transmission d'informations. *« Moi puis ma Ts on est en train de m'apprendre comment me rendre autonome. Elle me pose des questions comme si je suis capable de faire ma carte d'assurance maladie, des petites affaires de même. »* (Marie-Rose)

Or, pour ces deux jeunes, les craintes exprimées quant à la sortie du milieu de placement sont associées à la peur d'être laissés seuls à eux-mêmes avec leurs difficultés. Pour Bazil, c'est la crainte de perdre le contrôle de sa consommation qui est exprimée. Il se sent encore peu outillé à ce niveau pour faire face à la sortie et témoigne avoir peur « de déraper », sans savoir vers qui se tourner à ce moment-là. *« Q. Est-ce que tu te sens prêt à quitter le C-J? R. Non. À date eux autres ils m'aident à moins consommer, mais je vais être obligé de partir. »* (Nick) Pour Marie-Rose, c'est l'absence d'ancrage relationnel et de soutien hors du centre jeunesse qui la fragilise. Son discours témoigne de l'angoisse associée à la sortie prévue quelques mois après l'entrevue. *« J'ai pas hâte. J'ai peur. J'ai peur de ne pas être capable de faire des choses, genre de payer mon loyer ou de m'occuper de moi. »*

***SYNTHÈSE DES TRAJECTOIRES D'AUTONOMISATION ET REGARD SUR L'ÉVOLUTION
DES PARCOURS ENTRE LES DEUX TEMPS DE MESURE.***

Le tableau qui suit résume, de façon synthétique, l'évolution des répondants en regard du processus d'autonomisation entre les deux moments où ils ont été rencontrés. Des hypothèses explicatives associées à chacune des situations y sont également présentées. Les principaux événements à l'origine d'une bifurcation dans la trajectoire (et au passage d'une figure d'autonomisation à une autre) sont : 1) la parentalité; 2) le retour en communauté après une période de placement en ville; et 3) les responsabilités/pressions familiales.

De façon générale, l'ancrage dans un réseau peu soutenant et instable, les difficultés relationnelles ainsi que les problèmes de consommation maintiennent les répondants dans une trajectoire de précarité. Par contre, l'investissement dans des projets ou des activités favorisant la mise en action (sport, école, maternité, travail), la présence d'un réseau de soutien positif et de modèles, la possibilité d'une prolongation d'un placement en milieu substitut, l'accès à l'aide financière pour les études ainsi que la réduction/l'arrêt de la consommation favorisent la consolidation dans une trajectoire d'autonomisation. Finalement, la mise en couple et la parentalité favorisent le passage d'une figure d'autonomisation de type juvénile actif (parcours centré sur l'école et l'expérimentation) vers une dynamique d'autonomisation davantage centrée sur la consolidation de la vie de famille, le rapprochement du réseau familial (ou de celui de la belle-famille) et le report des projets scolaires.

La nécessité de s'occuper de sa famille élargie représente également un élément de bifurcation dans la trajectoire pour les jeunes autochtones. Ainsi, une répondante qui était autonome en regard d'une lecture plus « occidentale » de l'autonomie (elle vivait en appartement autonome tout en poursuivant l'école et en s'occupant de son enfant), avait, au deuxième temps de mesure, quitté l'école et mis fin à son bail pour retourner vivre dans sa communauté et s'occuper de sa mère. L'autonomie s'envisage donc ici différemment.

Évolution des trajectoires	N	Hypothèses explicatives
Fatalistes précaires → Fatalistes précaires	3	-Absence de figures d'accompagnement -Dynamiques conjugales ou familiales dysfonctionnelles -Résignation
Fataliste précaires → Juvéniles	1	-Grande volonté de s'en sortir et résilience -Ouverture à l'aide et aux possibilités de mise en action (école-projets-etc.)
Autosuffisants → Accompagnés	2	-Événement déclencheur favorisant une démarche réflexive, notamment la parentalité -Rapprochement d'un réseau de soutien
Autosuffisants → Autosuffisants	2	-Désir d'indépendance/ nécessité d'indépendance à court terme -Absence d'un réseau accompagnant significatif
Accompagnés → Accompagnés	2	-Contexte qui permet une autonomisation graduelle (aide financière, soutien substitut significatif (FA, mère, tante)
Juvéniles → Accompagnés	4	-Mise en couple et grossesse qui amènent une ouverture à l'accompagnement et changement dans le mode de vie - Fin de la prise en charge par un milieu institutionnel et rapprochement du réseau de soutien en communauté
Juvéniles → Juvéniles	8	-Maintien de la prise en charge -Poursuite du cheminement scolaire ou poursuite d'une prise en charge

4.2 Quand devenir adulte rime avec devenir quelqu'un d'autre : l'omniprésence des contre-modèles dans le discours des jeunes.

Bien qu'ils y soient très attachés et qu'ils projettent y faire leur vie, la plupart des jeunes autochtones rencontrés dans le cadre de cette étude posent tout de même un regard très critique sur leur communauté. Les difficultés sociales qui y prévalent sont abordées dans la plupart des entretiens et les jeunes évoquent plusieurs modèles négatifs autour d'eux. La communauté est également décrite par plusieurs comme un milieu vulnérabilisant. Les jeunes qui présentent des comportements plus délinquants sont également très critiques envers leurs propres comportements. La consommation d'alcool ou de drogue, loin d'être banalisée dans le discours des jeunes, y est au contraire largement abordée comme un obstacle à la responsabilisation et à la capacité de faire quelque chose de sa vie.

Si la projection de soi dans des projets futurs est difficile pour plusieurs jeunes rencontrés, ces derniers évoquent cependant des contre-modèles qui représentent ce qu'ils ne veulent pas être, ce qu'ils ne veulent pas devenir. La peur de devenir « comme les autres », référant principalement à ceux qui consomment, qui sont inactifs et

dépendants et qui ne font rien de leur vie, est un thème majeur dans le matériel analysé. Il s'agit d'un thème omniprésent dans le discours des jeunes, à la fois chez ceux qui présentent certaines difficultés, mais également chez ceux qui « vont bien ». Le sentiment d'être vulnérable, de devoir se préserver ou lutter contre une trajectoire quasi inévitable de consommation ou de déresponsabilisation, est très présent dans le discours des jeunes rencontrés. Ce type de modélisation par la négative ne permet pas l'identification nécessaire au processus de construction de ses repères, ni l'accompagnement qui permet la projection de soi dans l'avenir.

La volonté de protéger les plus jeunes contre les dangers de la consommation, de les préserver d'un parcours difficile, est également très présente dans le discours des répondants. Le principal conseil qu'ils donneraient aux plus jeunes : « *arrêter de consommer.* » (Mokizi) Plusieurs jeunes rencontrés se présentent eux-mêmes comme des contre-modèles, c'est-à-dire des exemples à ne pas suivre. Ce type de discours témoigne d'un fort sentiment de responsabilisation envers les plus jeunes de la communauté, notamment leurs frères et sœurs, ou leurs propres enfants. Certains répondants expriment également vouloir ou devoir être un modèle pour leurs frères et sœurs, portant ainsi sur leurs épaules le poids de transmettre certaines choses qu'ils n'ont parfois pas reçues. « *Je ne voudrais pas qu'elles deviennent comme moi plus tard avec ben de la misère, le fait qu'elles fassent des fugues ou qu'elles n'aillent pas à l'école comme moi quand j'étais ado.* » (Emma)

Si les contre-modèles occupent une place centrale dans le discours des jeunes et dans leur façon de se définir, l'identification de modèles positifs semble cependant plus difficile pour eux. Amenés à identifier des personnes qui sont des modèles de réussite, les jeunes évoquent principalement des modèles de résilience, des personnes qui avaient des problèmes de consommation et qui ont réussi à s'en sortir. « *Elle est famille de 6 enfants pis elle travaille à la garderie. Mais un bout de temps elle a commencé à aller vers la drogue, mais elle s'est reprise.* » (Emma) Ainsi, passer au travers des difficultés et réussir à les surmonter amène le respect et représente aussi une source d'inspiration, ou du moins d'espoir de s'en sortir et de s'épanouir.

« Je connais une personne qui fumait tout le temps, tout le temps, du pot. Un moment donné il a été en thérapie, il a arrêté. Il buvait, il fumait, puis il prenait de la poudre puis tout ça. Il est arrivé ici il était ben content, mais je pense qu'il est resté au moins 3-4 mois en thérapie. Il avait un gros sourire. Là je le regarde j'ai dit « Qu'est-ce que tu as? », « Ah moi je suis ben content aujourd'hui. Je ne consomme plus », puis aujourd'hui il va avoir un bébé, son premier bébé. Moi je trouve ça le fun une personne de même. Moi j'aimerais ça être comme ça. »

(Nidanis)

Les modèles d'action et de responsabilisation sont également des modèles évoqués par certains jeunes. La mise en action représente ici le pendant positif de la passivité et de la dépendance qui sont largement évoquées comme contre-modèles. Être actif, que ce soit par les activités traditionnelles comme la chasse ou la pêche, les activités familiales, comporte une signification positive pour les jeunes interrogés. « *Ma mère elle est*

toujours restée forte. Elle nous avait, on était petites pis mon père était jamais là pis elle nous élevait tout seule. ». (Sophia) L'école, ou l'implication communautaire, constitue une source importante de valorisation dans le discours des répondants. *« Je ne sais pas moi, je la regarde faire puis qu'elle a été inscrite à l'Université. Elle s'occupe tout le temps, elle travaille pour les aînés, elle fait des affaires de même. Elle travaille beaucoup pour la communauté ».* (Sophia) La mise en action est associée dans le discours des jeunes à l'absence de dépendance. Être actif, que ce soit en travaillant ou en aidant les autres, représente à la fois une façon de prendre en charge sa vie et de ne pas être dépendant, mais également une façon de redonner et de faire sa part collectivement envers sa famille ou sa communauté. *« Il a fini son secondaire pis il aide sa famille. »* (Evelyne)

Finalement, les modèles de persévérance scolaire sont également très présents dans le discours des jeunes. Poursuivre l'école ou avoir terminé sa scolarité, c'est-à-dire avoir obtenu son diplôme secondaire, est très valorisé dans le discours des jeunes et ceux qui y sont parvenus représentent des modèles. *« Ma grande sœur. C'est la seule qui a fini son diplôme. »* (Émilie) Sous-jacent au discours, ce qui est valorisé c'est davantage le fait d'avoir terminé, d'avoir atteint l'objectif, plus que le fait d'occuper ou non un emploi par la suite.

Un seul répondant, un jeune Cri, évoque un modèle davantage en lien avec la réussite économique et le prestige social.

« Mon grand-père vraiment qui a fait beaucoup d'affaires. Il a fait comme un groupe, pis après ça ils ont commencé à aller chercher de l'argent, comme essayer d'aller chercher des affaires, des fonds pour essayer d'avoir le centre d'amitié autochtone. Mettons, il va un mois, il s'en va une semaine à Ottawa. Il travaille, il s'en va à Edmonton, il fait des voyages durant la semaine. En une semaine, il a le temps d'aller à Edmonton, Vancouver, partout, Toronto. Pis il revient à Ottawa, il s'en va faire ses affaires qu'il a faites. Pis il s'en retourne chez eux. Ben 2 semaines après ça il ne fait rien. Mais il travaille pour 125 \$ de l'heure. »

(Daniel)

Les jeunes autochtones rencontrés dans le cadre de cette recherche ne vivent pas en vase clos au sein de leur communauté. Ils sont, au contraire, amenés à travers leur parcours scolaire et, pour certains, leur parcours de placement en famille allochtone, à être exposés à plusieurs modèles qui se superposent aux modèles de réussite associés davantage à la culture autochtone. Ils sont également les représentants d'une nouvelle génération appelée à questionner ou à redéfinir les modèles transmis. Les familles d'accueil par exemple, représentent, pour certains jeunes rencontrés, des modèles importants dans leur vie, notamment sur le plan professionnel et sur le plan du mode de vie. *« Eux autres ils ont réussi itou. Ils ont une belle maison. Il fait la job que je veux aller faire, l'abattage et façonnage. Ça, je veux aller faire ça, parce que si mettons je fais ça peut-être que moi itou je vais avoir une belle maison. »* (Shayne)

La mixité sociale induite par l'intégration en ville et la distanciation de la communauté est à l'origine, pour certains jeunes, d'une volonté d'être un modèle de réussite autochtone, de démontrer à la fois à leur communauté et aux allochtones qu'un autochtone peut réussir. Ces jeunes sont très critiques des comportements plus négatifs des leurs en ville et désirent s'inscrire en faux contre l'image négative associée aux Autochtones. Leur volonté de revendiquer une appartenance autochtone tout en s'insérant dans une société plus large dans laquelle ils se sentent également à leur place, contribue à redéfinir les modèles de réussite autochtones.

« Je suis le seul amérindien qui travaille là. Je travaille là juste pour montrer que plus tard un amérindien c'est travaillant. »

(Kevin)

« Je suis la seule sportive qui fait des affaires un peu partout puis je suis fière parce que je viens de là. »

(Baverly)

4.3 Qu'est-ce que réussir? : La responsabilisation individuelle et collective comme marqueur du devenir adulte et comme critère d'accomplissement

Bien qu'ils soient appelés à être des acteurs d'un processus graduel de redéfinition des modèles de réussite et des modalités de transition à la vie autonome au sein de leur société, les jeunes autochtones sont tout de même socialisés dans un système culturel spécifique dans lequel les représentations sociales de l'autonomie et du devenir adulte peuvent prendre un sens différent de la société majoritaire. L'analyse en profondeur du discours des jeunes autochtones autour de leur conception de la réussite et de l'adultité permet d'appréhender, avec un regard interculturel, le sens que prend l'autonomie pour eux, de même que les marqueurs sociaux de cette autonomisation.

Si quelques jeunes associent le devenir adulte à la liberté ou aux droits et obligations liés à l'atteinte de la majorité légale, devenir adulte, dans le discours des jeunes rencontrés, est majoritairement associé à la notion de responsabilisation. Tout d'abord, devenir adulte, pour ces jeunes, est associé à la responsabilisation de soi. Cette responsabilisation passe par la capacité de prendre sa vie en main, de gérer sa consommation et de dépasser ses difficultés personnelles. La recherche de structuration personnelle est donc centrale pour les jeunes dans leur processus d'autonomisation et prend davantage de place dans le discours des jeunes que la notion de recherche d'autosuffisance par exemple.

« Il faut que tu fasses attention aux conneries que tu fais. C'est ça. Pu faire les mêmes conneries que quand tu avais 16 ans. »

(Isaac)

« C'est faire plus de bons choix que de mauvais. »

(Bazil)

Mais devenir adulte est aussi associé à la responsabilisation envers les autres. Si avoir le contrôle sur sa vie est essentiel dans le discours des jeunes, c'est notamment pour être en mesure de remplir ses responsabilités envers les autres, d'offrir à ses enfants un mode de vie que certains disent ne pas avoir eu, bref, de s'éloigner du contre-modèle des adultes passifs et déresponsabilisés.

« On devient adulte quand on est capable de prendre nos responsabilités pis de gérer l'argent pis si tu as des enfants tu t'occupes de tes enfants. Tu mets de l'argent de côté pour la bouffe. Mettons, tu as un char ou une maison, mais c'est pas dépenser en une journée. »

(Kevin)

« De s'occuper de soi-même et de faire attention aux gens qui t'entourent, pas perdre la tête avec ton argent, des affaires de même. »

(Delia)

S'accomplir comme adulte est donc à la fois associé à la notion de responsabilisation ou de maturation personnelle « *Prendre mes responsabilités par moi-même, prendre conscience de mes gestes.* » (Rosanna) et à la responsabilité envers les autres davantage qu'à la réussite professionnelle ou financière par exemple. En ce sens, si l'école ou le travail constituent des leviers d'accomplissement dans le discours des jeunes, c'est davantage pour la mise en action qu'ils représentent que pour le prestige qui peut leur être associé. Ce qui prévaut dans le discours, c'est essentiellement de faire quelque chose de sa vie.

« C'est quand il réussit à faire ce qu'il voulait faire, c'est ça réussir pour moi réussir. S'il voulait le faire, si son but ce n'était pas vraiment de travailler, mais de faire une chose en particulier puis qu'il réussit à faire ça, moi je dis qu'il a réussi. Moi je m'en fous si eux autres ils ne travaillent pas, mais qu'il fait vraiment ce qu'il aime. Tu sais il ne travaille pas, mais comme genre lui ce qu'il voulait faire c'est de l'artisanat puis il réussit à en faire, puis il réussit ben, moi je dis qu'il a réussi. »

(Isaac)

La consommation est, à cet égard, identifiée par les jeunes comme le principal obstacle à la possibilité de réussir sa vie et de s'accomplir comme adulte. Le témoignage de ce jeune est particulièrement parlant.

« Il y a 5 mois j'étais dans la consommation. Je m'en foutais de tout, carrément de tout. En ce moment c'est pu la même chose parce que la consommation est pu là. Je ne me fous de rien. Je m'implique dans tout. Oui ça c'est réussir pour moi. Je connais des jeunes qui sont adultes maintenant, ils n'ont pas de vie parce qu'ils pensent à la drogue. Le but c'est ça. Ils pensent juste à ça, juste à ça qu'ils pensent... Non c'est pas des adultes parce qu'ils sont pas sérieux. »

(Junior)

Amenés à se prononcer sur ce qui, selon eux, leur reste à apprendre avant de se considérer comme des adultes autonomes, les jeunes répondants ont principalement identifié la gestion de leur consommation, mais également des éléments en lien avec le rapport à soi, comme l'estime de soi ou l'expression de leurs difficultés personnelles. La gestion budgétaire préoccupe également plusieurs jeunes qui disent avoir besoin d'aide à cet égard avant d'être prêts à devenir des adultes autonomes.

« Il y a des problèmes qui me reviennent en tête pis je voudrais m'en débarrasser pis en parler. C'est sûr que si j'en parle ça va me faire du bien. »

(Mokizi)

« Avoir une estime de soi. Parce que moi je suis comme une petite fille, mettons. »

(Rosanna)

« Je pense que ce qui m'aiderait ça serait pour mon budget, quelqu'un qui m'aide comment faire, comment trouver l'argent pis la gérer. »

(Alycia)

« Ben slacker dans l'alcool parce que je pense ça n'ira pas ben pantoute. Être plus responsable aussi. »

(Nick)

CONCLUSION

Cette démarche de recherche de type longitudinal réalisée auprès des jeunes autochtones de l'Abitibi-Témiscamingue correspond à un des trois volets principaux du vaste projet de recherche *Soutien à la vie autonome* (SAVA), projet financé par le Centre national de prévention du crime (CNPC). Les données qui ont été recueillies représentent un matériel riche du point de vue du développement des connaissances et de l'élaboration de pistes d'intervention.

La collecte de données qui a été réalisée a permis de suivre, dans le temps, le parcours de 31 jeunes autochtones de trois communautés, de suivre leur évolution en regard des différentes transitions marquant le passage à la vie adulte, de mettre en lumière les particularités des défis auxquels ils sont confrontés ainsi que les stratégies qu'ils déploient. Au-delà d'une lecture en termes de trajectoires individuelles, l'analyse du discours des répondants a également permis de comprendre, de façon plus globale, le sens que prend l'autonomie et l'accomplissement adulte pour les jeunes autochtones. L'autonomisation est un processus graduel qui ne peut s'appréhender en dehors d'une compréhension plus globale du contexte culturel (les attentes collectives, les normes, les injonctions paradoxales), structurel (les possibilités) et social dans lequel il s'inscrit.

Les jeunes autochtones qui ont été rencontrés dans le cadre de cette étude nous ont fait part de leurs désirs (désir de poursuivre leur scolarité, de devenir des modèles, de « préserver » les plus jeunes du parcours difficile qu'ils ont souvent connu, etc.), de leurs peurs (peur de la passivité, de la déresponsabilisation, de ne pas se sortir de ses difficultés personnelles), de leurs modèles (modèles d'action, de résilience) et des obstacles qui les freinent dans leur cheminement vers la vie adulte (absence de modèles, difficultés liées à la consommation, manque d'estime personnelle, impression d'être laissés à eux-mêmes). Devenir adulte, pour les répondants rencontrés, est associé à la notion de responsabilisation davantage qu'à l'indépendance financière ou résidentielle et à la réussite professionnelle. Parvenir à « dépasser ses difficultés personnelles » et devenir responsable représentent, dans leur discours, les marqueurs du devenir adulte.

La conception autochtone du devenir adulte s'inscrit donc en décalage avec le modèle de vie autonome occidental. Plus qu'une recherche d'indépendance, le devenir adulte pour les jeunes autochtones s'inscrit davantage dans un processus de redéfinition d'une interdépendance à sa famille élargie.

Dans la perspective de l'allongement de la jeunesse, telle que véhiculée dans la littérature scientifique occidentale, la période qui précède l'entrée dans la vie adulte est associée à une période d'expérimentation et d'acquisition graduelle de l'autonomie dans un contexte de dépendance prolongée aux parents. Or, pour plusieurs des jeunes autochtones rencontrés dans le cadre de cette étude, l'entrée dans la vie adulte est

davantage associée à une période de responsabilisation précoce ou de contrainte à l'autonomie en contexte de cohabitation résidentielle prolongée, alors que les possibilités de prendre sa place et d'expérimenter sont limitées, et où les modèles et les soutiens « accompagnants » sont parfois absents. Pour plusieurs jeunes rencontrés, la jeunesse prend la forme d'une période de latence dans une autonomie contrainte et d'une difficile autodétermination sur son parcours.

À la lumière d'une meilleure compréhension de la spécificité du passage à la vie adulte des jeunes autochtones, il a été possible de soulever des enjeux d'intervention particuliers permettant de soutenir leur processus d'autonomisation, autonomisation appréhendée ici comme un processus graduel de définition de soi et d'autodétermination sur sa vie.

Accompagner les jeunes autochtones dans le processus d'autonomisation, c'est les accompagner dans la négociation d'un rapport parfois complexe et ambivalent à la communauté et à l'identité en reconnaissant, entre autres, le « besoin » de retourner dans la communauté après une période de placement et le besoin que ces jeunes ont de « redonner » à leur communauté.

Accompagner les jeunes autochtones dans leur processus d'autonomisation c'est également miser sur la présence de soutiens « accompagnants » dans leur vie. L'autonomisation est un processus qui nécessite à la fois le soutien et le regard de l'autre dans la définition de soi. Les soutiens à la construction identitaire s'avèrent donc essentiels au développement de l'autonomie.

Finalement, accompagner les jeunes autochtones dans le processus d'autonomisation c'est aussi se questionner sur les possibles leviers de mise en action et d'expérimentation et sur la façon de favoriser la mise en lien des jeunes avec ces leviers. L'investissement dans des espaces d'expérimentation et de mise en action est essentiel à la fois pour permettre une définition de soi, mais aussi pour faire sens de cette mise en action, pour l'ancrer dans un projet concret. De tels leviers s'avèrent d'autant plus nécessaires dans un contexte social marqué par une désaffiliation des espaces d'insertion et par un processus collectif de redéfinition graduel des repères normatifs et des normes d'accomplissement.

Dans la foulée de la présente étude, les deux derniers volets du projet de recherche SAVA, soit l'expérimentation d'une intervention de groupe visant l'entraide mutuelle entre jeunes autochtones en transition à la vie adulte, ainsi que la mise sur pied d'un groupe de travail réunissant des acteurs clés de l'intervention auprès des jeunes autochtones autour de l'adaptation d'un outil-portrait d'évaluation et de soutien à l'autonomie, débiteront dès l'automne.

BIBLIOGRAPHIE

- Avenel, C. (2006). Quelle autonomie pour les jeunes issus de l'immigration maghrébine?, dans C. Bidart *Devenir adulte aujourd'hui. Perspectives internationales*. Paris, L'Harmattan, pp. 211-228.
- Bertaux, D. (1980). L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités. *Cahiers internationaux de sociologie*, pp. 69-197.
- Bertaux, D. (1980). L'approche biographique: Sa validité méthodologique, ses potentialités dans Histoires de vie et vie sociale, *Cahiers Internationaux de Sociologie Paris*, vol. 27, n°69, pp. 197-225.
- Bidart, C. (2006). *Devenir adulte aujourd'hui. Perspectives internationales*. Paris, L'Harmattan, 231 p.
- Charbonneau, J. et Goyette, M. (2005). « Les réseaux sociaux », dans P. Bernard, S. Bourdon, J. Charbonneau, A.-P. Contandriopoulos, A. Drapeau, D. Helly, P. Levebvre et G. Paquet (Dir.), *Connaître, débattre et décider. La contribution d'une enquête socioéconomique et de santé intégrée et longitudinale (essai)*, pp. 11-14, INSPQ.
- De Singly, F. (2000). Penser autrement la jeunesse. *Lien social et politiques* 43.
- Fox, K., Becker-Green, J., et al. (2005). *Native American youth in transition: The path from adolescence to adulthood in two Native American communities*. Portland, OR, National Indian Child Welfare Association.
- Galland, O. (1997). *Sociologie de la jeunesse*. Paris, Armand Colin, 248 p.
- Gauthier, M. (2003). « La jeunesse, au cœur des changements de la société québécoise », dans *Regard sur... La Jeunesse au Québec*. M. Gauthier (dir.). Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, pp. 9-23.
- Gauthier, M. et Guillaume, J-F. (1999). *Définir la jeunesse ? D'un bout à l'autre du monde*, Ste-Foy, Les Presses de l'université Laval, 272 p.
- Giddens, A. (1991). *Modernity and self-identity*, Stanford University Press, 256 p.
- Goyette, M. (2007). « Le soutien au passage à la vie adulte des jeunes recevant des services des centres jeunesse » *Éducation et francophonie. Revue scientifique virtuelle*, vol.1, n° 35, pp. 95-119.
- Goyette, M., Grenier, S., Pontbriand, A., et al. (2009). *Enjeux relatifs au passage à la vie*

adulte de jeunes autochtones: vers une meilleure compréhension de la particularité du contexte de communautés algonquines de l'Abitibi-Témiscamingue. Montréal, Remis au Centre nationale de prévention du crime, 82 p.

Goyette, M., Mann-Feder, V., et al. (2010). *Étude longitudinale auprès de jeunes montréalaises à risque de maternité précoce issues des centres jeunesse : parcours d'insertion sociale et processus d'autonomisation au début de l'âge adulte.* Montréal, Remis au Centre nationale de prévention du crime, 211 p.

Groulx, L.-H. (1997). Querelles autour des méthodes. *Socio-anthropologie 2*: [En ligne] <http://socio-anthropologie.revues.org/index30.html>.

Lelièvre, É. et Vivier, G. (2001). Évaluation d'une collecte à la croisée du quantitatif et du qualitatif, *Population*, vol, 56, n° 6, pp. 1043-1073.

Long, C., Downs, A., et al. (2006). « Assessing Cultural Life Skills of American Indian Youth », *Child & Youth Care Forum*, vol. 35, n° 4, pp. 289-304.

Reid, C. (2007). « The transition from state care to adulthood: International examples of best practices » *Youth leaving care : How do they fare?* V. R. Mann-Feder. San Francisco, Wiley Subscription Services, pp.33-49.

Sanséau, P.-Y. (2005). « Les récits de vie comme stratégie d'accès au réel en science de gestion : pertinence, positionnement et perspectives d'analyse ». *Recherches qualitatives*, n°25, vol. 2, pp. 33-57.

Tourné, K. (2006). Se marier en Égypte, dans C. Bidart, *Devenir adulte aujourd'hui. Perspectives internationales.* Paris, L'Harmattan, pp. 195-210.

Trottier, C. (2000). « Le rapport au travail et l'accès à un emploi stable, à temps plein, lié à la formation: vers l'émergence de nouvelles normes? », dans *Les 18-30 ans et le marché du travail. Quand la marge devient la norme.* G. Fournier et B. Bourassa, Saint-Nicolas, Les Presse de l'Université Laval, pp. 35-58.

Vultur, M. (2003). « L'insertion sociale et professionnelle des jeunes au Québec. Évolution et situation actuelle », dans *Regard sur... La Jeunesse au Québec*, M. Gauthier, Ste-Foy, Les Presses de l'Université Laval, pp. 57-71.

Annexe 1 : Le formulaire de consentement



Projet Soutien à la vie autonome : Le développement d'outils d'intervention et de recherche visant la préparation à la vie autonome et le soutien à la sortie des jeunes recevant des services des centres jeunesse du Québec

Formulaire de consentement – vague 1
Jeunes autochtones

Chercheur principal :

Martin Goyette, professeur régulier
École nationale d'administration publique à Montréal, Université du Québec
4750, avenue Henri Julien, 5^e étage
Montréal (Québec) H2T 3E5
Téléphone : 514-849-3989 poste 3987
Télécopieur : 514-849-3369
Courriel : martin.goyette@enap.ca

Co-chercheurs :

- Nico Trocmé, directeur, Centre de recherche sur les enfants et la famille, Université McGill;
- Daniel Turcotte, professeur titulaire, École de service social, Université Laval;
- Varda Mann-Feder, professeure associée, Département de sciences humaines appliquées, Université Concordia;
- Stéphane Grenier, professeur régulier en travail social, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.

Personne responsable du projet dans l'établissement : Martin Goyette

Commanditaire (source de financement) : Centre national de prévention du crime

Bonjour,

Vous êtes invité(e) à participer à un projet de recherche. Il est important de bien lire et comprendre le présent formulaire d'information et de consentement. Il se peut que cette lettre contienne des mots ou des expressions que vous ne compreniez pas ou que vous ayez des questions. Si c'est le cas, n'hésitez pas à nous en faire part. Prenez tout le temps nécessaire pour vous décider.

1) En quoi consiste cette recherche?

Les chercheurs veulent comprendre les difficultés d'intégration lors du passage à la vie adulte de jeunes filles et de jeunes autochtones recevant des services des centres jeunesse du Québec. Comprendre leurs difficultés à partir de leur point de vue, permettra de développer des outils d'intervention qui contribueront à les préparer à la vie autonome et à les soutenir lors de cette transition.

2) Si je m'implique dans cette recherche, que sera-t-il concrètement attendu de moi?

Ceci est votre deuxième entrevue de recherche, elle sert essentiellement de mise à jour des informations recueillies lors de la première entrevue. Elle portera surtout sur votre expérience vécue en lien avec votre passage à la vie adulte et à la fin de la prestation des services des centres jeunesse.

Un intervieweur vous posera des questions relatives au thème de recherche pendant environ une heure et demie. Il débutera la rencontre en vous invitant à remplir un questionnaire pour faire un portrait synthèse de votre réseau social. L'entretien proprement dit commencera ensuite. Les thèmes abordés toucheront : les liens entre les événements de votre vie personnelle, votre opinion sur les changements survenus depuis le début de votre placement, les choix effectués et leurs impacts, votre satisfaction générale par rapport à votre parcours scolaire ou professionnel et aux autres événements de votre vie personnelle, votre perception des changements potentiels concernant vos habiletés fonctionnelles et relationnelles, les transformations de votre réseau, votre satisfaction par rapport aux relations dans votre réseau social, l'évaluation et la perception du rôle des centres jeunesse dans l'évolution de votre situation. Par ailleurs, nous aimerions vous rencontrer une troisième fois, dans six à huit mois, afin de s'enquérir à nouveau de votre situation sociale et professionnelle.

3) Y aura-t-il des avantages pour moi à participer à cette recherche?

Vous ne retirerez aucun avantage direct à participer à ce projet de recherche. Cependant, votre participation aidera à mieux comprendre les difficultés liées au passage à la vie adulte des jeunes des centres jeunesse. À la suite de la réalisation de ces entretiens, les résultats serviront à améliorer l'intervention auprès des jeunes filles et des jeunes autochtones en vue de sa diffusion dans l'ensemble des Centres jeunesse du Québec.

4) Ma participation à cette recherche entraînera-t-elle pour moi des risques ou des inconvénients?

La participation à cette étude ne comporte aucun risque. De plus, à notre connaissance, votre participation à cette entrevue ne peut vous causer de tort. Cependant, il peut exister des risques dont nous ignorons l'existence en ce moment. En outre, le fait de parler de votre expérience de vie peut faire ressurgir des situations ou des difficultés que vous croyez oubliées. Si tel est le cas, et qu'il semble difficile de continuer l'entrevue ou d'aborder davantage ces aspects, vous pouvez demander à faire une pause aussi longue que vous le souhaitez ou même mettre un terme à l'entrevue, et ce, sans aucun préjudice. Les inconvénients de votre participation concernent essentiellement le temps nécessaire aux entrevues.

5) Est-ce que les renseignements que je donnerai seront confidentiels?

Les entretiens seront réalisés par des personnes qui s'engagent à respecter la confidentialité des renseignements. Les entretiens seront enregistrés et les noms des personnes seront remplacés par des chiffres ou des pseudonymes au moment de la transcription. L'analyse des données se fera aussi de façon à ne pas pouvoir identifier les personnes. L'ensemble de l'information que vous transmettez lors des entretiens ne sera utilisé que par les chercheurs du projet. De plus, les membres de l'équipe de recherche ont signé un formulaire d'engagement à la confidentialité, c'est-à-dire qu'ils s'engagent à ne divulguer vos réponses à personne.

Toutes les données recueillies et tous les formulaires pouvant identifier les répondants seront conservés dans un classeur verrouillé dans le bureau du chercheur principal. Lorsque la recherche prendra fin, ces documents seront placés à l'archivage pour une durée d'un an avant d'être détruits. Dans le cas où vous décideriez de mettre fin à votre participation avant la fin de la recherche, les renseignements recueillis seront immédiatement placés à l'archivage et seront détruits un an après la fin de la recherche.

Il est également possible que nous devions permettre l'accès aux dossiers de recherche au comité d'éthique de la recherche du Centre Jeunesse de Montréal-Institut universitaire et aux organismes subventionnaires de la recherche à des fins de vérification ou de gestion de la recherche. Tous adhèrent à une politique de stricte confidentialité.

En vertu de l'article 39 de la Loi sur la protection de la jeunesse (LPJ), advenant le cas où nous aurions des motifs raisonnables de croire que le développement ou la sécurité d'un mineur peuvent être considérés comme compromis au sens des articles 38 et 38.1 de la LPJ, nous serions dans l'obligation de signaler le cas au Directeur de la protection de la jeunesse.

6) Est-ce que je pourrai connaître les résultats de la recherche?

Vous serez avisé en priorité de la disponibilité des résultats et aurez un accès privilégié au rapport de recherche qui sera disponible dans les Centres jeunesse participants.

7) Est-ce que je recevrai une compensation pour ma participation à la recherche?

Vous recevrez 20 \$ pour compenser votre participation à ce projet de recherche au moment de l'entretien.

8) Est-ce que je suis obligé (e) de participer à la recherche ou d'y participer jusqu'à la fin?

Vous devez vous sentir tout à fait libre d'accepter notre demande de participer à l'étude. Votre participation ou votre refus de participer n'entraînera en aucun cas des changements dans l'intervention à votre endroit. De plus, même si vous acceptez d'y participer, vous pourrez vous retirer de la recherche en tout temps sur simple avis verbal, sans explication et sans que cela ne vous cause un quelconque tort.

9) Si j'ai besoin de plus d'information avant de me décider ou tout au long de la recherche, qui pourrai-je contacter?

Si vous avez des questions concernant cette recherche, vous pouvez contacter un membre de l'équipe de recherche au 514-849-3989 : Annie Pontbriand (poste 3825), Marie-Ève Turcotte (poste 3826), Marie-Noële Royer (poste 3824) ou Mélanie Corneau (poste 3917).

10) Consentement à la recherche

Je comprends le contenu de ce formulaire de consentement et je consens à participer à cette recherche sans contrainte ni pression. Je certifie qu'on me l'a expliqué verbalement. J'ai pu poser toutes mes questions et j'ai obtenu des réponses satisfaisantes. J'ai eu tout le temps nécessaire pour prendre ma décision.

Je comprends que je suis libre de participer ou non à la recherche sans que cela me nuise. Je sais que je peux me retirer en tout temps, sur simple avis verbal, sans explication et sans que cela ne me cause un tort.

Je comprends aussi qu'en signant ce formulaire, je ne renonce à aucun de mes droits légaux et ne libère ni les chercheurs ni le Centre jeunesse et le commanditaire de la recherche de leur responsabilité civile ou professionnelle.

Je recevrai une copie signée et datée de ce formulaire de consentement.

Nom du participant

Signature

Date

11) **Déclaration du chercheur**

Je certifie avoir expliqué au participant la nature de la recherche ainsi que le contenu de ce formulaire et lui avoir clairement indiqué qu'il reste à tout moment libre de mettre un terme à sa participation au projet. Je lui remettrai une copie signée du présent formulaire.

Nom du participant

Signature

Date

L'original du formulaire sera conservé sous clé au bureau du chercheur principal et une copie signée sera remise au participant

- Le projet de recherche et le présent formulaire de consentement ont été approuvés par le CER du CJM-IU le : 19 mai 2008
- No de dossier : CER CJM- IU : 07-12/ 003
- Date de la version du présent formulaire : 20 novembre 2008

Annexe 2 : Le questionnaire réseau

(© Charbonneau, J. & Bourdon, S., 2004), adapté par Charbonneau, J. et Goyette, M. (2004))

Mise en contexte : Pour commencer, j'aimerais savoir qui sont les gens qui t'entourent, afin de voir quelle place ils prennent dans ta vie.

QUESTIONNAIRE RÉSEAU

(© Charbonneau, J. & Bourdon, S. (2004), adapté par Charbonneau, J. et M. Goyette, (2004))

RÉSEAU SOCIAL : A - GÉNÉRATEURS DE NOMS PAR CONTEXTE

Placer la grille **Liste des noms** devant vous, à la vue de la personne interviewée.

Ici il faut vraiment lire les questions telles qu'elles sont inscrites.

En premier lieu, notez seulement les prénoms des personnes énumérées à chacune des questions génératrices et les contextes. Toujours utiliser la relance : est-ce qu'il y en a d'autres ?

Attention : si les membres de son ménage (ou de sa famille) ne sortent pas avec la première question, il faut être attentif lors de l'entretien au moment où on parle de ces gens – lui demander alors s'il veut les rajouter à la liste et compléter les autres informations. Il est toujours possible de rajouter des noms à la liste quand ils sont mentionnés durant l'entretien et qu'ils ne l'ont pas été ici. Il faut alors lui demander : « est-ce que tu penses que « cette personne » devrait être incluse dans ton réseau ? Dans quel contexte ? »

4.1. Peux-tu me dire aujourd'hui quelles sont les personnes que tu sens les plus proches de toi ou avec qui tu discutes de choses importantes?

Grille : contexte I + prénom

4.2. À part les personnes déjà mentionnées, dans le cadre des interventions en centre jeunesse [ou famille d'accueil] , y a-t-il des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte CJ + prénom

Ne poser la question suivante que si la personne va à l'école.

4.3. À part les personnes déjà mentionnées, à ton école, y a-t-il des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte E + prénom

*Ne poser la question suivante que si la personne occupe actuellement **un emploi**, rémunéré ou non.*

4.4. À part les personnes déjà mentionnées, là où tu travailles, y a-t-il des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte T + prénom

4.5. Est-ce que tu as participé à des activités sportives au cours des six derniers mois ?

Oui Non → Si non, passer à 4.6

4.5.1. À part les personnes déjà mentionnées, as-tu rencontré lors de ces activités sportives, des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte X1 + prénom

4.6. Est-ce que tu as participé à des activités traditionnelles au cours des six derniers mois?

Oui Non → Si non, passer à 4.7

4.6.1. À part les personnes déjà mentionnées, as-tu rencontré lors de ces activités traditionnelles, des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte X2 + prénom

4.7. Est-ce que tu as participé à des activités religieuses au cours des six derniers mois ?

Oui Non → Si non, passer à 4.8

4.7.1. À part les personnes déjà mentionnées, as-tu rencontré lors de ces activités religieuses, des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte X3 + prénom

4.8. Est-ce qu'il y a des loisirs, des passe-temps ou des sorties que tu as faites dans les six derniers mois?

Oui Non → Si non, passer à 4.9

4.8.1. À part les personnes déjà mentionnées, as-tu rencontré lors de ces activités de loisirs, ces passe-temps ou ces sorties, des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte X4 + prénom

4.9. Est-ce que tu fais partie d'un club de sports ou de loisirs, ou encore d'un parti politique, en fait de tout autre groupe organisé ?

Oui Non → Si non, passer à 4.10

4.9.1. À part les personnes déjà mentionnées, as-tu rencontré lors de ces activités des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte GO + prénom

4.10. Dirais-tu aujourd'hui que tu fréquentes ou que tu fais partie d'un groupe d'amis? [Si nécessaire, préciser un groupe plus informel que précédemment]

Oui Non → Si non, passer à 4.11

4.10.1. À part les personnes déjà mentionnées, as-tu rencontré dans ce groupe, des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte GA + prénom

4.11. Est-ce qu'il y a, dans ta communauté ou ailleurs, un endroit que tu fréquentes souvent (café, resto...) et où tu peux rencontrer des gens que tu connais?

Oui → mettre en clair le lieu _____
 Non → Si non, passer à 4.12

4.11.1. À part les personnes déjà mentionnées, as-tu rencontré là des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte LI + prénom

4.12. À part les personnes déjà mentionnées, là où tu habites actuellement, as-tu rencontré des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte V + prénom

<i>Si non en couple, passer à question 4.14</i>

4.13. Tu es actuellement avec [prénom de AA]. À part les personnes déjà mentionnées, as-tu fait connaissance de nouvelles personnes que tu fréquentes par son intermédiaire?

Grille : contexte AA + prénom

Transition : « pour les prochaines questions, on va plutôt parler de gens que tu as connus dans des contextes passés, mais avec qui tu es encore en contact aujourd'hui »

4.14. À part les personnes déjà mentionnées, y a-t-il d'anciens amis d'école [du secondaire ou du primaire] que tu fréquentes encore actuellement?

Grille : contexte AE + prénom

4.15. À part les personnes déjà mentionnées, y a-t-il des connaissances d'anciens milieux de placement [centre jeunesse, foyer de groupe ou famille d'accueil] que tu fréquentes encore actuellement?

Grille : contexte AP + prénom

4.16. À part les personnes déjà mentionnées, dans des emplois que tu as eus avant, y a-t-il des personnes que tu connaissais là et que tu fréquentes encore actuellement?

Grille : contexte AT + prénom

4.17. As-tu déjà fait partie d'un groupe d'amis qui sont aujourd'hui dispersés?

Oui Non → Si non, passer à 4.18

4.17.1. À part les personnes déjà mentionnées, dans ces groupes, y a-t-il des personnes qui en faisaient partie et que tu fréquentes encore actuellement?

Grille : contexte AG + prénom

4.18. À part les personnes déjà mentionnées, fréquentes-tu encore d'anciens voisins actuellement?

Grille : contexte AV + prénom

4.19. À part les personnes déjà mentionnées, est-ce que tu fréquentes actuellement d'autres personnes que tu as connues quand tu étais plus jeune, ce qu'on appelle d'habitude des « amis d'enfance » ?

Grille : contexte AX + prénom

4.20. À part les personnes déjà mentionnées, y a-t-il des personnes de ta famille plus large, des oncles, des tantes, des cousins ou cousines que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?

Grille : contexte FL + prénom

4.21. Y a-t-il d'autres personnes avec qui tu n'as pratiquement que des relations par courriel ou Internet et qui sont importantes pour toi?

Grille : contexte W + prénom

RÉSEAU SOCIAL : B - INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES

Placer la grille **Liste des noms** devant vous, en vue de la personne interviewée.

Ici, il faut lire les questions suggérées et ne pas utiliser les intitulés de colonne. Plus vous avancerez, plus l'interviewé répondra directement, mais au début il faut s'assurer de bien poser la question. Attention surtout aux questions : niveau de scolarité (et non dernier diplôme pour ceux qui sont encore à l'école), distance de résidence (non le lieu - ville -, mais en termes de distance à la résidence) et fréquence des contacts (et non à quelle fréquence vous vous voyez)

Noter les réponses directement sur la grille en débutant par les premières personnes nommées.

Lien	Quel est ton lien avec [prénom]?
Âge	Quel est son âge?
Sexe	<i>[Déduire selon prénom ou demander si ambigu]</i>
Circ. rencontre	Comment vous êtes-vous rencontrés?
Date rencontre	À quand remonte votre rencontre? <i>[Noter l'année ou le mois si <1an]</i>
Occupation	Actuellement, que fait-il principalement?
Scolarité	À quel <u>niveau d'études</u> est-il arrivé?
Lieu de résidence	Où demeure-t-il ? [dans quelle ville?] <i>[Si précision : ta résidence pendant les études]</i>
Fréq. Contact	À quelle fréquence êtes-vous en contact? <i>[Si précision : physique, téléphonique, courriel...]</i>

Les questions de la section à l'en-tête grisé ne sont posées que pour les personnes dont le contexte est I (Importantes – générées à la question 4.1).

[O=Oui; N=Non ... Attention, une case vide signifie Ne Sait Pas ou Ne Répond Pas]

Déjà Habité ensemble	Avez-vous déjà habité [pour une période significative] ensemble?
Déjà Étudié ensemble	Avez-vous déjà étudié [fréquenté la même école, pas fait les travaux scolaires] ensemble?
Déjà Travaillé ensemble	Avez-vous déjà travaillé [rémunéré ou bénévolement] ensemble?
Activités	Qu'est-ce que vous faites ensemble? <i>[Inscrire toutes les réponses]</i> → Utiliser la carte d'activités.

On reprend la liste actuelle de noms. À chacune des questions, on note les numéros des alter correspondants.

4.23 Avec lesquelles de ces personnes pourrais-tu envisager de partager un logement?

_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _
_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _
_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _
_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _

4.24 Auxquelles de ces personnes demanderais-tu un avis, un conseil pour des problèmes personnels? [*Si Précision* : Par exemple pour des problèmes affectifs, des choix à faire...]

_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _
_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _
_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _
_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _

4.25 D'après toi, parmi toutes ces personnes, lesquelles seront encore des personnes importantes pour toi dans 3 ans?

_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _
_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _
_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _
_ _	_ _	_ _	_ _	_ _	_ _

Annexe 3 : La grille d'entrevue qualitative

Mise en contexte : Maintenant que nous avons regardé ensemble qui t'entoure, nous allons voir ensemble où tu en es dans ta vie et ce que tu envisages pour le futur.

D'abord, peux-tu me dire ce qui se passe dans ta vie présentement?

<u>Aide-mémoire pour l'interviewer</u>		
Éléments à couvrir (Espaces sociaux)		Exemples de questions de relance :
L'école / Le travail	Maintenant Avant Dans le futur	- Comment ça se passe? Est-ce que ça a toujours été comme ça? Selon toi, comment ça va se passer?
Résidentiel	Maintenant Avant Dans le futur	- Est-ce un choix? Qu'est-ce qui te motive? Qu'est-ce qui t'a amené jusque-là?
Les relations avec l'entourage (les amis, le ou la conjointe, les parents, la famille élargie)	Maintenant Avant Dans le futur	- Quels sont tes projets? - Te sens-tu prêt(e)? - Les forces personnelles qui t'aident?
La nouvelle famille (idéalisée, projetée ou actualisée)	Maintenant Avant Dans le futur	- Les obstacles et difficultés que tu vis, que tu as vécus, que tu penses vivre? - Comment ton entourage t'appuie? - Les évènements importants?
La communauté (Communauté d'origine et Val-d'or)	La place des jeunes dans la communauté, leur implication. La question identitaire,	- Comment te sens-tu par rapport à [communauté d'origine]? Par rapport à Val-d'Or? - C'est quoi la place que prennent les jeunes à [communauté d'origine]? - Qu'est-ce que tu penses de leur implication dans la communauté? - C'est quoi la différence entre

	l'appartenance.	les autochtones et les allochtones? [À partir des réponses du jeune, essayer de voir avec lui où il se situe là-dedans.]
--	-----------------	--

SECTION 3 : LES REPRÉSENTATIONS DE LA TRANSITION À LA VIE ADULTE

Mise en contexte : Dans la prochaine section, je vais te poser des questions qui vont me permettre de mieux comprendre c'est quoi un adulte pour toi. Je vais aussi t'inviter à t'exprimer à propos de ce que tu vis à la fin de l'adolescence, afin de mieux comprendre ce que ressentent les jeunes qui deviennent des adultes.

Si je te dis que tu deviendras bientôt un adulte, à quoi ça te fait penser?

Aide-mémoire pour l'interviewer

Éléments à couvrir	Exemples de questions de relance :
<p>La rupture avec les services des centres jeunesse</p> <p>Le vécu émotif du passage à la vie adulte</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Comment te sens-tu à l'idée de...? - Quels sont les avantages à...? - Quels sont les inconvénients à...? - Te sens-tu prêt(e) à...? Capable de...? - Parle-moi des choses qui ont changé en vieillissant. - Quels sont les changements qui t'attendent?

Devenir un adulte, ça veut dire quoi pour toi?

Aide-mémoire pour l'interviewer

Éléments à couvrir	Exemples de questions de relance :
Les représentations de l'adulte	<ul style="list-style-type: none">- C'est quoi un adulte?- Parle-moi d'un adulte de ton entourage qui est un exemple de réussite.- Qu'est-ce qu'il te reste à apprendre ou à faire pour devenir un adulte?

SECTION 4 : TRANSITION À LA VIE ADULTE ET INTERVENTION

Mise en contexte : Dans cette section, nous allons parler des pistes de solution pour aider les jeunes à mieux vivre le passage entre la fin de l'adolescence et le début de l'âge adulte.

Qu'est-ce que tu penses des interventions qui sont faites auprès des jeunes?

Aide-mémoire pour l'interviewer

Éléments à couvrir	Exemples de questions de relance :
Les difficultés sociales des jeunes, les besoins. Les approches à privilégier.	- Voir un intervenant, est-ce que ça peut faire une différence? Est-ce que ça fonctionne? - Qu'est-ce qui peut être fait présentement pour t'aider? - Quand tu ne vas pas bien, vers qui peux-tu te tourner? Comment ces personnes/services peuvent-ils t'aider? - Comment on peut aider les jeunes?

EN TERMINANT...

Parle-moi de tes projets pour les prochains mois.
Parle-moi de tes rêves, de tes aspirations pour le futur.

Est-ce qu'il y a des choses dont nous n'avons pas parlé et que tu aimerais dire?

Merci beaucoup pour ta participation !